

Léon Trotsky

octobre 1929

Lettre à des amis d'URSS

octobre ou novembre 1929

Chers amis,

J'ai reçu votre carte postale du 3 octobre. Les reproches contre moi ne sont pas entièrement justifiés. Que je devrais écrire... – j'écris, mais hélas, tout ne passe pas. Vous devriez tenir compte du fait que tout est loin de m'arriver.

Tous les bavardages sur la nécessité pour nous de réintégrer le parti sont soit hypocrites soit archi-naïfs. Quelle découverte ! On fait une déduction profonde : la droite se renforce il y a dans l'appareil centriste de nombreux droitiers, il faut aider à lutter contre eux [\[1\]](#). Mais nous luttons mille fois plus, par notre existence même en tant qu'opposition au point de vue irréductible, que tous les capitulards passés et futurs. Les semi-capitulards et les candidats à la capitulation raisonnent ainsi : tant que les centristes menaient une politique de droite avec les droitiers, nous pouvions ne pas être dans le parti. Mais quand dans une large mesure grâce à notre intransigeance les centristes lancent la lutte contre les droitiers, nous devons aussitôt être dans le parti, et cela quelles qu'en soient les conditions.

C'est absurde, c'est se tromper soi-même ou encore de la lâche duplicité. Nous devons participer à la lutte pour la révolution d'Octobre, c'est vrai. Mais le fait que nous soyons irréductibles sur le plan des idées constitue en soi une participation à la lutte contre la droite qui est mille fois plus efficace que l'"aide" de Radek, Prébrazhensky et Smilga, que personne ne croit maintenant et dont personne n'a besoin. Qu'expriment-ils ? Qui peuvent-ils aider avec leurs colonnes vertébrales brisées ? Qui peuvent-ils convaincre ? [\[2\]](#)

Il est absolument exact que des tendances à une résistance au tournant à gauche mûrissent dans l'appareil centriste. Comment le sommet composé des Kalinine, Vorochilov et autres, y réagira-t-il ? Le plus vraisemblable est qu'ils s'y rallieront dès qu'elles se renforceront [\[3\]](#). Staline irait-il vers une nouvelle bagarre avec des cercles toujours plus larges de son appareil ou ira-t-il vers la conciliation ? Qui peut le prévoir ? Et que peut-on bâtir sur des suppositions ? Les révolutionnaires ne peuvent avoir d'autre ligne que de conserver leur honneur, ne pas se trahir eux-mêmes, ne pas mentir au parti et se souvenir en outre fermement que l'accord *tactique* avec les centristes, même le plus complet (lequel selon toute apparence n'existe pas ici), même à long terme, ne garantit pas une unité de ligne *stratégique*. Et c'est précisément la stratégie qui est de la plus grande importance.

La déclaration de K.G. que j'ai moi-même contresignée, est à présent déjà une étape dépassée. Je voyais en cette déclaration l'application du " front unique " vis-à-vis des différents groupes de l'opposition. Je l'ai expliqué par écrit. Cependant la politique du front unique exige une compréhension claire du moment où il faut rompre avec ses alliés du moment (souvenons-nous de l'expérience du comité anglo-russe). Pour certains signataires, la déclaration était un pont vers un document capitulard. Pour nous la déclaration était une concession maximum envers les pacifistes. Iaroslavsky a déjà prononcé des paroles fatidiques. La déclaration appartient au passé.

Tous ceux qui feraient un pas à droite de cette déclaration méritent l'aide de bons coups de talon.
Chaleureux salut. Je vous souhaite courage et force.

Notes

[1] L'argument "aide à la lutte contre la droite" était l'un des arguments élaborés des partisans de la capitulation.

[2] Peu d'Oppositionnels croyaient vraiment aux arguments employés par Radek et ses camarades et la plupart pensaient qu'ils mentaient en se reniant – pour des raisons évidemment diverses.

[3] En fait la capitulation sans combat des dirigeants de la droite allait laisser définitivement les Kalinine et Vorochilov avec Staline.

Lettre à Landau

octobre ou novembre 1929

(...)définitif sur l'un quelconque des camarades dirigeants. Il est possible que, par méconnaissance des personnes en question, j'aie omis de nommer quelqu'un qui mériterait de l'être en tout premier lieu. Je veux seulement souligner, en insistant de toutes mes forces, que dans la situation actuelle une politique de "laissez faire, laissez passer" serait funeste. Ou bien l'unité fait des progrès décisifs dans les prochaines semaines, ou bien l'organisation dans son ensemble menace de sombrer. Il faudra alors déblayer sérieusement les ruines, pour pouvoir repartir à zéro, dans des conditions encore plus difficiles.

Où en est la discussion sur les syndicats ? Les thèses de l'une et l'autre partie sont-elles prêtes, sont-elles éditées, existe-t-il une instance destinées à préparer ces thèses, c'est-à-dire à examiner avec soin et à formuler les points d'accord avant même la discussion, pour éviter les malentendus et délimiter les véritables divergences ? Ce travail est absolument indispensable pour cette discussion, si l'on veut éviter qu'elle n'échoue dès le départ. Bien entendu si une discussion honnête menée de la sorte et portant sur les principes devait aboutir à des antagonismes irréductibles, alors chacun de nous contribuerait à l'inévitable scission, comme ce fut le cas avec Urbahns. mais j'ai bien l'impression que cette perspective est fort peu vraisemblable, qu'il s'agit en fait de divergences anciennes, que l'expérience a déjà considérablement résorbées, et qu'en fait l'obstacle réside surtout dans un certain désarroi politique de l'opposition, plutôt que dans des divergences cristallisées et clairement délimitées.

Je n'ai pas besoin de vous dire, camarade Landau, que non seulement moi-même, mais toute l'opposition internationale, attendons de votre dévouement à la cause que vous meniez votre tâche en faisant totalement abstraction de tous ressentiments ou toutes rancunes de nature personnelle, et avec la seule volonté de servir notre cause.

C'est dans des moments si critiques qu'on mesure chacun à sa propre valeur.

octobre 1929

La tactique en U.R.S.S.

1. La déclaration de Rakovsky et des autres est un épisode qui se montrera plus d'une fois utile à l'avenir. (En parlant aux ouvriers, nous soulignerons à juste titre la bonne volonté manifestée par l'Opposition et la mauvaise volonté de l'appareil). La perspective de la lutte de l'Opposition russe est cependant déterminée non pas par la déclaration mais par des facteurs bien plus profonds.

2. Il y a plus d'un an et demi, le zigzag à gauche de Staline nécessitait quelques modifications dans la tactique de l'Opposition de gauche :

(a)nous avons dit à haute voix ce *fait* qu'il y avait un tournant à gauche ;

(b)nous avons critiqué ses contradictions ;

(c)nous avons dit que nous étions prêts à soutenir tout pas authentique du centrisme vers la gauche ;

(d)nous avons manifesté ce soutien par une appréciation marxiste claire et complète du danger de droite et notre critique impitoyable du centrisme lui-même, et c'est précisément notre critique qui a obligé et oblige encore les centristes à aller plus à gauche qu'ils n'en avaient primitivement l'intention.

3. La revendication du vote secret reste bien entendu valide. Il vaut beaucoup mieux pour la révolution que les Bessedovsky votent conformément à ce qu'ils pensent que de découvrir leurs "pensées" après qu'ils aient sauté par la fenêtre de derrière.

De même la question de la conduite de grèves, comme elle a été déjà posée et éclaircie par l'Opposition, conserve tout son sens. L'Opposition n'a pas inventé cette question. La résolution du XIème congrès, élaborée par Lénine, et adoptée à l'unanimité, reconnaissait la possibilité et dans certains cas, le caractère inévitable de grèves dirigées par les syndicats soviétiques, puisque leur tâche est de protéger les intérêts des ouvriers contre les déformations bureaucratiques à l'intérieur de leur propre Etat. Le fait que, depuis l'époque du 3ème congrès, les syndicats eux-mêmes se soient bureaucratisés terriblement ne supprime, ni théoriquement ni pratiquement, la question des grèves. L'attitude de l'Opposition vis-à-vis des grèves, nous l'avons formulée autrefois avec une totale précision. Il n'y a aucune raison pour changer cette formulation qui est imprégnée d'un esprit de parti authentique.

octobre 1929

Article du "Bulletin de l'Opposition" n°6

Nous publions ci-dessous des extraits de la [lettre ouverte](#) du camarade F.N. [Dingelstedt](#) au sujet de quelques capitulations. Le camarade Dingelstedt est un vieux membre du parti bolchevique (Il était membre du comité de Petrograd au moment de la révolution de février). Depuis 1923 il est l'un des dirigeants de l'opposition à Leningrad. Dans l'appareil soviétique Il occupait la poste de recteur de l'institut des forêts. A la fin de 1927 le camarade Dingelstedt a été arrêté et, après six mois de détention, déporté en Sibérie, dans la ville de Kansk d'où la lettre publiée ici semble avoir été écrite. Elle est adressée à Kharine, représentant évident de cette sorte de capitulards qui ne méritent pas d'être appelée autrement que carriéristes et hypocrites [\[1\]](#).

Au cours de l'année 1928, Kharine vivait à Paris, il travaillait à la représentation commerciale et menait une activité oppositionnelle. Le 27 mai de cette année, il écrivait encore à Constantinople : "J'ai reçu hier le n° 1 du Bulletin. Je suis prêt à remplir toutes les tâches qui s'avèreraient nécessaires". Dans cette même lettre Il demandait qu'on lui fournisse des contacts, des adresses pour la correspondance, etc... Peu de temps auparavant Kharine avait proposé d'aller en Russie pour établir des liens, ou, comme il disait, pour "organiser l'indispensable échange de matériel avec la Russie". Aucune de ces lettres ne contenait l'ombre d'une hésitation ou d'un doute. Au contraire l'auteur apparaissait sous les aspects les plus "intransigeants". Cela n'a pas empêché Kharine, presque dans le temps même où il écrivait la lettre sus-mentionnée, de remettre à ses chefs toutes les lettres et le matériel qu'il possédait, y compris le n° 1 de notre Bulletin. Il est maintenant parfaitement clair que ses dernières lettres étaient dictées par l'intention provocatrice de recevoir du matériel de l'opposition de le remettre à qui de droit et d'acquérir ainsi un capital politique.

Il ne s'agit pas d'un homme qui se trompe, qui est intellectuellement épuisé ou vidé. Non ! Il s'agit d'un pitoyable profiteuse, qui change d'avis en vingt-quatre heures pour des raisons qui n'ont rien à voir avec les idées.

La rédaction

Note

[\[1\]](#) Salomon Kharin (1892-193?) avait été condisciple de Dingelstedt à l'I.P.R. et ils avaient ensemble publié un ouvrage d'économie. Chef du bureau d'information de la délégation commerciale à Paris, il avait été l'un des représentants de l'Opposition de gauche à l'étranger et s'était décidé à capituler en même temps que Radek. Il avait écrit une lettre à ses anciens camarades qu'il diffusait dans les lieux de déportation et Dingelstedt lui avait répondu.

octobre 1929

Et maintenant ? L'Opposition bolchevique dans le parti

Ainsi qu'on le sait, de nombreux Oppositionnels se sont ralliés à la déclaration de Rakovsky, Kossior et Okoudjava.

Cette déclaration ne change rien à la ligne fondamentale de l'Opposition. Au contraire sa signification est de la confirmer à une nouvelle étape. La déclaration rejette la tactique que les staliniens ont si perfidement et avec tant d'insistance attribuée à l'Opposition : une lutte armée pour le pouvoir contre le parti communiste en Union soviétique. La déclaration répète que l'Opposition demeure totalement sur la ligne de la réforme de l'intérieur et que, comme auparavant, elle est prête à poursuivre son travail dans le cadre d'un même parti.

Cette attitude lui est dictée par la conviction inébranlable que, dans des conditions de démocratie du parti, l'Opposition, par des méthodes normales, gagnera le noyau prolétarien du parti. Mais, dira-t-on, vous reconnaissez vous-mêmes que ce n'est possible *qu'à travers une véritable démocratie du parti*. L'absence totale de démocratie constitue la caractéristique principale du régime de Staline. Dans ces conditions la déclaration ne devient-elle pas une fiction ?

Non, la déclaration n'est pas une fiction mais un nouvel examen public du régime du parti. En dépit de l'expérience écoulée, ce régime est-il ou non capable de corriger, même partiellement, le mal considérable qu'il a causé au parti et à la révolution ? Est-il ou non capable de quelque initiative pour mettre un terme à des dangers que seul un aveugle peut ne pas voir ?

Après les événements des dernières années, les zigzags, les pertes les plus sévères et le constant déclin de l'autorité de la direction du parti, l'appareil de Staline est-il capable ou non de faire un pas sérieux vers des méthodes léninistes de vie du parti et de direction ?

La déclaration de l'Opposition pose de nouveau cette question à un niveau différent. Le ton extrêmement réservé de ce document et l'absence d'indications sur le caractère pernicieux de la politique centrisme d'un point de vue international, les remarques sur l'évolution des centristes vers la gauche sur différentes questions, tout cela a été incontestablement motivé par le désir de faciliter à l'appareil les premiers pas vers un régime du parti plus sain. En outre, ce ton devrait démontrer une fois de plus au parti que l'Opposition place l'essence avant la forme et les intérêts de la révolution au-dessus des ambitions de personnes et de groupes. Elle est prête à occuper la place la plus modeste dans le parti. Mais elle ne veut l'occuper qu'en restant ce qu'elle est, pas seulement en conservant intégralement son propre point de vue qui a été confirmé de façon aussi éclatante par le cours des événements, mais aussi en défendant son droit à se battre à l'intérieur de façon que sa position devienne celle du parti. C'est là le sens de la déclaration du 22 août.

Nous avons maintenant une réponse à cette déclaration, officieuse mais parfaitement authentique sous la forme d'un article de Jaroslavskij. Pour nous, cette question implique des problèmes d'une énorme importance, l'avenir du parti communiste de l'U.R.S.S. et la révolution. Chacun comprendra que nous aurions préféré, pour cette raison, laisser de côté un article malhonnête et son impudent auteur. Mais Jaroslavskij est maintenant le gardien de l'appareil du parti. Son article est un document d'une personne responsable. C'est pourquoi il nous est impossible de l'ignorer.

L'article de Jaroslavskij caractérise la déclaration de l'Opposition comme une tentative de *tromper le parti*. Mais, ainsi que nous allons le démontrer, cette appréciation fait non seulement une critique écrasante du régime de Staline, mais encore confirme la justesse tactique de la déclaration.

Où et en quoi la déclaration trompe-t-elle le parti ? Jaroslavskij donne à cela une réponse de policier,

mais pas une réponse politique. Il construit son accusation en découpant des citations dans une lettre confisquée par pure fraude à un Oppositionnel déporté. Pour lui, la signification politique de notre déclaration n'existe pas, tout simplement. Néanmoins sa signification est évidente pour ceux qui trompent le parti et ceux qui bénéficient de cette tromperie.

Quand Radek assure dans ses conversations et ses lettres privées que "la Plate-forme de l'Opposition est brillamment confirmée", puis la désavoue officiellement en prétendant qu'elle est fausse, Radek trompe délibérément le parti. Jaroslavskij connaît très bien ces questions, puisqu'il vit de la confiscation des lettres des dirigeants de l'Opposition. En ce qui concerne la tromperie idéologique du parti, Jaroslavskij n'est pas seulement le gardien du parti mais l'inspirateur de Radek.

Quand ils faisaient partie de l'Opposition, Zinoviev, Kamenev, etc. racontaient en détail comment, en alliance avec Staline, Jaroslavskij, etc. ils avaient inventé le mythe du "trotskysme" pour mener la lutte contre Trotsky. Maintenant ces gens abjurent le trotskysme sur injonction de Jaroslavskij : ne sont-ils pas en train de payer leur retour au parti d'une *tromperie* ?

Quand, à l'époque du VIème congrès et plus tard en août 1928, Staline assura publiquement qu'il n'y avait aucune divergence dans le comité central et que les rumeurs d'une lutte entre les centristes et la droite étaient des inventions des trotskystes, Staline *trompait* le parti pour transformer la lutte d'idées contre l'Opposition de droite en machinations organisationnelles et pour empêcher le parti de comprendre qu'il n'a cité que des lambeaux et des morceaux de la Plate-forme de l'Opposition. On pourrait multiplier indéfiniment ces exemples, car un régime d'instabilité centriste et de violence bureaucratique est nécessairement un régime où l'on *trompe systématiquement le parti*.

Mais où y a-t-il tromperie de la part de l'Opposition ? Elle dit seulement ce qui est. Elle ne désavoue pas ses propres idées à haute voix pour les prêcher à voix basse. Elle ne s'attribue pas les fautes commises par le comité central. Sans honte, sans changer son cours, sans camouflage, elle a une fois de plus frappé à la porte du parti. A la question du concierge, " Qui est là ? ", elle répond : "L'Opposition bolchevik-léniniste". A la question : " Renoncez-vous à vos idées ? ", elle répond : "Non, nous les considérons comme tout à fait justes". "Alors que voulez-vous ?". " Nous voulons, répond l'Opposition combattre avec le parti contre les ennemis de classe et combattre dans le parti pour nos idées avec les méthodes de persuasion d'un parti normal ? " Où y a-t-il tromperie ? Où y a-t-il l'ombre d'une tromperie ? Comment des trucs usés et des citations d'une lettre personnelle peuvent-elles changer ce dialogue clair et direct ?

Mais la candeur avec laquelle l'Opposition revendique sa réadmission dans le parti n'apparaît pas du tout un hasard au gardien de l'appareil qui y voit une tentative de tromperie. Les Oppositionnels ne savent-ils pas ? c'est l'idée personnelle évidente de Jaroslavskij qu'il ne laisse entrer que des gens dont on a brisé la colonne vertébrale et qui disent que le noir est blanc ? De quel droit des gens qui ont gardé intacte leur colonne vertébrale osent-ils frapper à la porte et déranger le portier ? De toute évidence pour tromper le parti !

A la proposition de l'Opposition de rétablir *l'unité du parti sur une base léniniste*, Jaroslavskij répète servilement la réponse que les social-démocrates font aux communistes quand ces derniers essaient de mettre sur pieds un *front unique de lutte contre la bourgeoisie*. Les dirigeants de la social-démocratie, nous le savons, déclarent invariablement que les communistes ne veulent pas en réalité un front unique, mais qu'en réalité ils cherchent à diviser la classe ouvrière et ne proposent un front unique que pour tromper les masses. Ce faisant, les social-démocrates ne font pas référence à des lettres personnelles confisquées (et truquées) mais à des articles ou discours de communistes dirigeants. L'indignation des social-démocrates se nourrit dans ce cas de leur connaissance de leur impuissance dans la lutte : les communistes savent que nous ne pouvons ni ne voulons lutter contre la bourgeoisie. Pourquoi nous offrent-ils un front unique ? Ils trompent les masses " Non, répondent les communistes, c'est vous, en

vous prétendant combattants, qui trompez les masses et nous vous démasquons devant elles. Si vous ne voulez pas être démasqués, alors préparez-vous à vous battre ! "

C'est en présentant la fraction de Staline comme la gardienne de l'unité du parti que Jaroslavskij trompe le parti. Non seulement le P.C.U.S. mais tous les partis de l'Internationale sont coupés en trois parties. Tous les organisateurs et dirigeants du Comintern à l'époque de Lénine ont été écartés et, en très grand nombre, exclus. Le prestige du communisme mondial continue à décliner. Celui qui dit le contraire trompe le parti. Le plan quinquennal industriel, le projet statistique de développement économique, tout cela ne règle pas la question. Le parti est le bras historique et fondamental du prolétariat. Dans son état actuel, avec son orientation programmatique, avec son régime et sa direction actuels, le parti ne peut pas réaliser cette tâche.

Dans la république soviétique, la façade de l'appareil gouvernemental, héritier de la révolution d'Octobre, dissimule l'état réel du parti. Cela ne se produit pas dans les pays capitalistes. Le communisme international éprouve des pertes sur toutes les lignes et continue à reculer. Et sans une Internationale convenablement dirigée, aucun plan quinquennal ne mènera au socialisme. Dans ces conditions, l'Opposition a fait une tentative pour rétablir l'unité du parti. Nous n'avons pas douté une minute que ce geste serait rejeté. Maintenant il l'a été. La réponse a été donnée. La clarté nécessaire, qui manquait encore selon certains, est faite. Bien des Oppositionnels qui ont signé la déclaration de Rakovsky vont encore rompre avec le noyau fondamental. Bon débarras ! Ce noyau fondamental a été capable, dans ces derniers mois, de se relever complètement du coup de poignard dans le dos des capitulards. L'effet à l'époque a été exceptionnellement sévère à cause de l'isolement des Oppositionnels. Le pire a été en juin et juillet. Ce n'est pas par hasard que Jaroslavskij a été [\[1\]](#) obligé de citer une lettre de juin, Le comité de rédaction du *Biulleten* reçoit des dizaines de lettres indiquant que la crise de l'Opposition a été surmontée. La réponse de Jaroslavskij illumine toute une période. Les centristes de gauche qui, par nécessité, faisaient partie de l'Opposition jusqu'à la rupture du bloc centre-droite s'en sont retirés quand le centrisme officiel a tourné à gauche. C'est dans la nature des choses.

L'Opposition léniniste serre de nouveau les rangs.

Nous devons nous regrouper à l'échelle nationale et internationale. A l'égard de l'U.R.S.S. et du P.C.U.S. comme de l'Internationale, notre ligne demeure comme auparavant celle de la réforme. Mais nous ne sommes pas prêts à nous battre pour ces réformes dans les limites que Staline et Jaroslavskij, dans leur lutte pour leur propre préservation, restreignent constamment. Nous estimons nécessaire de redoubler d'efforts pour organiser les bolcheviks-léninistes en une fraction à l'intérieur du communisme, de publier systématiquement le *Biulleten Oppositsii*, de le faire pénétrer en U.R.S.S. et de le diffuser régulièrement parmi les travailleurs d'avant-garde de la République soviétique. Nous appelons ceux qui pensent comme nous à se décider à nous aider dans ce combat.

Note

[\[1\]](#) En ne critiquant pas l'article de Jaroslavskij en lui-même, nous ne réfutons pas les mensonges qu'il contient. Jaroslavskij a sur ce point une solide réputation qui dépasse d'ailleurs les limites de l'Opposition. Tout en attribuant au camarade Trotsky un programme de guerre civile et pour cela en charcutant grossièrement des lettres de 1928, Jaroslavskij, avec beaucoup de légèreté, cite des matériaux qui sapent totalement l'"accusation" qu'il lance. Nous laissons tout cela de côté comme nous l'avons fait pour les évidentes distorsions de la lettre du camarade Solntsev.

3 octobre 1929

Lettre à Kurt Landau

Cher camarade Landau,

Ici, nous nous réjouissons, comme vous pouvez le penser, des premiers succès remportés dans le Leninbund. Il faut aller encore plus loin, affermir notre succès. C'est à vous, naturellement, que nous le devons.

Je suis à tous points de vue très ennuyé que le camarade Neumann [\[1\]](#) se trouve à l'écart de nos activités. Sa lettre révèle un militant qualifié, et ils sont peu nombreux. Sa collaboration sera absolument nécessaire pour la publication d'un journal en Allemagne. Et c'est pourquoi il faut que dès maintenant il prenne part au travail central. Bien entendu, je ne peux pas, d'ici, me faire une idée exacte de tous les éléments du problème, mais je crois que vous devez tout faire pour le réintégrer dans nos activités et rétablir avec lui des relations de collaboration amicale.

Je crains que vous n'ayez à ce jour encore rien écrit pour *La Vérité*. C'est cependant absolument indispensable. Nous devons faire de *La Vérité* la revue exemplaire de l'opposition internationale. Nous ne pouvons le faire que sur des bases internationales. Il faut que vous deveniez un collaborateur très actif de la revue, que vous lui envoyiez non seulement des articles, mais aussi de brèves notes sur des faits précis, des informations, etc.

En ce qui concerne *Contre le courant*, il reste naturellement très souhaitable que nous prenions part à leur activité générale. Rosmer espère que la majorité du groupe nous rejoindra. Quant à Paz lui-même, il s'avère être tout le contraire d'un révolutionnaire. Il n'est capable de prendre aucune initiative, aucun risque, ni de faire des sacrifices. Politiquement, il est en fait complètement prisonnier des méthodes des radicaux et des socialistes. Il n'est bon qu'à compromettre l'opposition aux yeux des ouvriers français. Si vous lisez le numéro de septembre du journal de Paz, vous prendrez la mesure de l'homme. En devenant un collaborateur actif de *La Vérité* vous pourrez influencer également sur le groupe *Contre le courant* en appelant ses membres par lettres, etc.... à rejoindre notre action.

Note

[\[1\]](#) Richard Neumann (1894-?) avait été dirigeant des J.C. en Autriche puis en Tchécoslovaquie sous le nom de Fritz Sturm. Il avait été membre pendant quelque temps de l'opposition brandlerienne. Il était en train de s'éloigner de l'Opposition de gauche à cause du comportement de Landau qu'il considérait comme un malade mental.

3 octobre 1929

Lettre à H.Lenorovic

Cher Camarade Lenorovic [\[1\]](#),

Merci beaucoup pour le matériel que vous avez envoyé. J'espère que vous continuerez à maintenir le contact. Avez-vous reçu ma brochure allemande " *Die Verteidigung der Sowjet-Union und die Opposition* " (La défense de l'URSS et l'Opposition) ? Cette question est à la base d'une différenciation fondamentale dans toute l'opposition internationale. L'hebdomadaire *La Vérité*, de Paris, parvient-il à Prague ? Y a-t-il parmi vous des camarades qui connaissent la langue française ?

La Vérité est le principal organe des camarades français de notre courant. Il serait fort souhaitable que vous deveniez collaborateur permanent de ce journal. Je vous prie d'écrire tout de suite pour lui un article sur la situation du communisme tchécoslovaque à la veille des élections législatives. Vous pouvez bien sûr rédiger cet article en allemand et l'expédier à l'adresse suivante [Rosmer].

Note

[\[1\]](#) Hynek Lenorovic,(1897-1942), né en Slovaquie, avait été l'un des fondateurs du P.C.T. Il avait été exclu de ce dernier parti au mois de mars à la suite de ses liens avec le Leninbund et de ses prises de position en faveur de l'Opposition de gauche russe.

3 octobre 1929

Lettre à R. Neumann

Cher Camarade Neumann,

Votre lettre m'a fort contrarié. Ni votre lettre ni celle du camarade Landau ne font ressortir la moindre divergence sérieuse. Dans le cours du débat sur la façon de développer une discussion au sein du Leninbund, etc., il sera tout à fait impossible d'éviter de profondes divergences à *caractère épisodique*. C'est toujours à tâtons qu'il faut faire les premiers pas lorsqu'on aborde une tâche nouvelle. Il ne semble que la voie est assez bien dégagée maintenant. Personne d'entre nous ne veut une scission. Mais si elle s'avérait inévitable, nous l'accepterions. Personne, parmi nous, ne veut même qu'Urbahns, en tant qu'individu, soit mis à l'écart. Mais il ne nous fera pas peur en brandissant la menace d'une scission.

Il s'agit dans cette affaire de redresser une politique. Et dans ce domaine nous avons tous la même intransigeance. La discussion large vient de commencer. Elle ne peut se développer systématiquement que par un journal dont cette première discussion prépare les bases idéologiques et organisationnelles.

Quelles seront les relations officielles entre ce journal et le Leninbund, on ne peut le dire d'avance, car cela dépend des résultats pratiques de la première discussion. Cela dépend aussi du nombre de gens *extérieurs* au Leninbund que nous serons en mesure de regrouper dans la phase préparatoire. Mais il faut à tout prix disposer d'un journal. Votre participation active à sa publication va de soi. Et pourtant, vous vous retirez du travail commun en raison d'un conflit avec Landau. Vraiment, est-ce là la bonne voie ? Est-il possible de se retirer d'un travail politique important à cause d'un conflit secondaire ? Je ne veux en aucun cas m'arroger le droit de jouer les arbitres dans le conflit, d'autant plus que je n'en connais pas clairement les éléments. Ma démarche est d'ordre purement politique et je crois que vous devez reprendre votre participation au travail.

St toutefois vous êtes fermement décidé à vous rendre à Paris, c'est une tout autre affaire. Mais, dans ce cas, il vous faut prendre contact immédiatement avec le camarade Rosmer. Vous pouvez lui écrire en allemand. Il a des traducteurs. Réclamez-vous de moi dans votre lettre. Veuillez transmettre mon salut au camarade Jok [\[1\]](#) (ainsi que ma demande pressante qu'il m'écrive son appréciation de l'état de choses).

Note

[\[1\]](#) Joko, parfois Jokko, était le pseudonyme d'un militant allemand, Joseph Cohn qui faisait partie du noyau de la minorité du Leninbund récemment constituée.

4 octobre 1929

Le désarmement et les Etats Unis d'Europe. Comment unifier l'Europe ?

Briand ressent le besoin d'améliorer le sort historique de 350 millions d'Européens qui sont porteurs de la plus haute civilisation mais ne peuvent vivre un siècle sans une douzaine de guerres et de révolutions. Pour planifier notre planète, MacDonald a traversé l'Atlantique. Les Etats-Unis d'Europe, le désarmement, la liberté du commerce, la paix, sont à l'ordre du jour. La diplomatie capitaliste prépare partout une soupe pacifiste. Peuples d'Europe, peuples du monde entier, préparez de larges cuillères pour en puiser.

Pourquoi tout ce raffut ? Après tout, les socialistes ne sont-ils pas au pouvoir dans les plus importants pays d'Europe ou ne se préparent-ils pas à y parvenir ? C'est précisément pour cela qu'il apparaît dès maintenant que les plans de "pacification" de Briand et de MacDonald suivent des voies opposées. Briand veut unifier l'Europe pour qu'elle se défende contre l'Amérique. MacDonald veut mériter la gratitude de l'Amérique en l'aidant à opprimer l'Europe. Deux trains vont à la rencontre l'un de l'autre pour sauver leurs passagers d'une catastrophe de chemin de fer !

L'accord naval franco-anglais de juillet 1928 a été liquidé devant un simple froncement de sourcils des Etats-Unis. Ce fait est suffisamment démonstratif du rapport des forces dans le monde :

" Vous imaginez-vous par hasard, insinua l'Amérique, que je vais m'adapter à vos résolutions prises sur les deux rives du Channel ? Si vous voulez que vos pourparlers soient pris au sérieux, donnez-vous la peine de franchir l'Atlantique. "

MacDonald réserva vite son billet et c'est ce qu'il y a de plus tangible dans son programme pacifiste.

A Genève, les futurs "Unificateurs" du continent ne se sentaient guère plus à l'aise, que les bootleggers de l'autre côté de l'Océan. C'est avec effroi qu'ils jetaient des coups d'oeil vers la police américaine. Briand commençait et terminait ses discours en jurant ses grands dieux que l'unification de l'Europe ne devait, en aucun cas et aucune circonstance, être dirigée contre l'Amérique. Dieu nous garde ! A la lecture de ces déclarations, les politiciens américains devaient éprouver une double joie :

" Briand nous craint passablement, mais ne réussira pas à nous donner le change ! "

Tout en répétant les propos de Briand sur l'Amérique, Stresemann [\[1\]](#) polémiquait avec lui de façon voilée. Henderson [\[2\]](#) polémiquait avec l'un et l'autre, mais surtout le président français. En fait, toute la discussion de Genève s'est déroulée selon le schéma suivant :

" Briand - En aucun cas contre les Etats-Unis d'Amérique !

Stresemann - Très juste. Mais certains ont des arrière-pensées. L'Amérique ne peut avoir confiance qu'en l'Allemagne.

MacDonald - Je jure sur la Bible que la loyauté et l'amitié sont l'apanage exclusif des britanniques et particulièrement des Ecossais. "

C'est ainsi qu'a été créée à Genève la "nouvelle atmosphère internationale".

La faiblesse de l'Europe actuelle provient d'abord et avant tout de son délabrement économique. La force économique des Etats-Unis provient au contraire de leur unité. La question est : comment s'y prendre pour que l'unification de l'Europe ne soit pas dirigée contre l'Amérique, c'est-à-dire que le rapport de forces ne change pas au détriment de cette dernière ?

L'organe officieux de MacDonald, le *Daily Herald*, écrivait le 10 septembre que l'idée des Etats-Unis d'Europe était "grotesque" et même que c'était une provocation. Si toutefois cette fantaisie était réalisable, les Etats-Unis d'Europe dresseraient contre l'Amérique une formidable barrière douanière et

le résultat serait que la Grande-Bretagne se trouverait dans les mâchoires de l'étau des continents. Ainsi raisonnait le *Daily Herald*, demandant au surplus comment, dans de telles conditions, on pourrait obtenir l'aide de l'Amérique.

Pratiquement, personne ne sait ce que signifient exactement les Etats-Unis d'Europe. Pour Stresemann, cela se réduirait à une unification de la monnaie et aussi des timbres-poste. C'est un peu maigre. Briand propose d'"étudier" un problème dont on ne sait pas exactement en quoi il consiste.

La tâche fondamentale de l'unification devrait être économique, non seulement au sens commercial mais aussi productif. Il faut un régime qui élimine les barrières artificielles entre le charbon et le fer européens. Il faut permettre une expansion du système d'électrification conforme aux conditions naturelles et économiques et pas aux frontières de Versailles. Il faut unifier les chemins de fer européens en un réseau unique, etc. Tout cela est inconcevable sans la destruction de l'ancien système des frontières douanières à l'intérieur de l'Europe. Cela signifierait alors une union douanière unique de toute l'Europe - contre l'Amérique.

Il est hors de doute que si les barrières douanières internes étaient abattues, l'Europe capitaliste, après une certaine période de crises de regroupement et de réajustement, atteindrait un niveau élevé sur une nouvelle base de répartition des forces productives. C'est aussi indiscutable que le fait que, dans les conditions économiques données, les grandes entreprises sont supérieures aux petites. Mais nous n'avons pas encore entendu parler de petits entrepreneurs renonçant à leurs affaires pour cette raison. Pour conquérir le marché, le gros capitaliste doit d'abord ruiner le petit. Il en va de même entre états. Les barrières douanières sont édifiées précisément parce qu'elles sont profitables et indispensables pour une bourgeoisie donnée au détriment d'une autre, indépendamment du fait qu'elles nuisent à l'économie dans son ensemble.

A la suite de la conférence économique convoquée par la S.D.N. pour restaurer la liberté de commerce en Europe, il s'est déroulé une incessante guerre douanière. Le gouvernement britannique vient juste de proposer des "vacances douanières" pour deux ans, c'est-à-dire pas d'augmentation des tarifs dans les deux années prochaines. Voilà une modeste contribution aux Etats-Unis d'Europe, mais qui reste sur le papier.

Pour défendre ces murailles douanières qui ont grandi sans cesse depuis la guerre, il y a les armées nationales qui ont également dépassé le niveau d'avant-guerre [3]. Les dépenses militaires générales (terre, mer, air), des cinq plus grandes puissances sont passées, au cours des trois dernières années de 2.170 millions de dollars à 2.292. Ces chiffres suffisent à montrer combien chacune des bourgeoisies nationales des trente pays d'Europe attache de prix à sa propre muraille douanière. S'il faut qu'un gros capitaliste en ruine un plus petit, il faut qu'un Etat puissant écrase de plus faibles pour abattre leurs murailles douanières.

Comparant l'Europe actuelle à la vieille Allemagne où des dizaines de petites patries allemandes avaient leurs propres frontières douanières, Stresemann essayait de trouver dans l'unification économique de l'Allemagne l'antécédent de la fédération économique d'Europe et du monde. Ce n'est pas une mauvaise analogie. Mais Stresemann a oublié de souligner que pour réaliser son unification - et seulement sur une base *nationale* -, l'Allemagne a dû traverser une révolution (1848) et trois guerres (1864, 1866 et 1870), pour ne pas mentionner les guerres de la Réforme. Tandis qu'aujourd'hui encore, après la révolution "républicaine" (1918), l'Autriche allemande demeure en dehors de l'Allemagne. Dans ces conditions, il est difficile de croire qu'il suffira de quelques déjeuners diplomatiques pour unifier économiquement les nations européennes.

Désarmement à l'américaine

Mais après tout, la question de la réduction des armements de l'Europe n'est-elle pas à l'ordre du jour en même temps que celle de son unification ? MacDonald a déclaré que la voie du désarmement graduel

était le moyen le plus sûr d'assurer la paix perpétuelle. Un pacifiste peut nous faire cette objection. Bien sûr, si tous les pays désarmaient, cela constituerait une sérieuse garantie de paix. Mais l'auto-désarmement est aussi exclu, précisément, que la démolition volontaire des murailles douanières. Dans l'Europe d'aujourd'hui, il n'y a qu'un seul grand pays qui soit sérieusement désarmé, à savoir l'Allemagne. Mais, ainsi qu'on le sait, elle n'a pu être désarmée que parce qu'elle a été écrasée dans une guerre où elle-même avait cherché à "unifier l'Europe" sous sa domination.

De façon générale, la question du "désarmement graduel", quand on l'observe de près, revêt l'aspect d'une farce tragique. A la question du *désarmement*, on a substitué celle de la *réduction* des armements et finalement celle de l'établissement d'une *parité navale* entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. On salue d'avance aujourd'hui cette "réalisation" comme la garantie de paix la plus importante. Cela revient à dire que le moyen le plus sûr de supprimer les duels consiste dans la réduction du calibre des pistolets utilisés par les duellistes. Le sens commun indiquerait plutôt que la situation suggère le contraire. Si deux des plus grandes puissances navales marchandent aussi âprement sur quelques milliers de tonnes, cela ne fait que démontrer que chacune s'efforce, par des moyens diplomatiques, de s'assurer la meilleure position dans le prochain conflit militaire.

Que signifie cependant l'établissement d'une "parité" entre les flottes américaine et britannique du point de vue de la situation internationale ? Il signifie l'établissement d'une disparité totale entre elles, en faveur de l'Amérique. Et tous les participants sérieux de ce jeu le comprennent parfaitement, particulièrement les amirautés de Londres et de Washington. Et s'ils se taisent là-dessus, c'est seulement par timidité diplomatique. Nous n'avons aucune raison d'en faire autant.

Après l'expérience de la dernière guerre, il n'est personne qui ne comprenne que la prochaine guerre entre les Titans du monde ne sera pas brève mais longue. Le sort en sera déterminé par le rapport entre la puissance productive des deux camps. Cela signifie entre autres que les flottes de guerre des puissances maritimes doivent être non seulement complétées et renouvelées, mais développées et recrées dans le cours même de la guerre.

Nous avons vu le rôle exceptionnel qu'ont joué les sous-marins allemands dans les opérations militaires de la troisième année du massacre. Nous avons vu comment l'Angleterre et les Etats-Unis ont créé, dans le cours même de la guerre, des armées puissantes, mieux armées et mieux équipées que les vieilles armées du continent européen. Cela veut dire que les soldats, les marins, les bateaux, les canons, les chars d'assaut et les avions qui existent au début des hostilités ne sont qu'un point de départ. La question sera tranchée par la capacité d'un pays donné à produire sous le feu des bateaux, des canons, des soldats et des marins. Même le gouvernement tsariste s'est montré capable de préparer certaines réserves pour l'éclatement de la guerre. Mais ce qui était au-dessus de ses forces était de compléter cet de renouveler ses forces sous le feu. En cas de guerre avec l'Amérique, l'unique condition de succès de la Grande-Bretagne théoriquement concevable serait de s'assurer, avant le début de la guerre, une très grande prépondérance militaire technique qui compenserait dans une certaine mesure l'incomparable prépondérance technique et économique des Etats-Unis. Mais l'égalisation des deux flottes avant la guerre signifie que dans les tout premiers mois de la guerre l'Amérique posséderait une incontestable prépondérance. Ce n'est pas pour rien que les Américains, il y a plusieurs années, ont menacé en cas de nécessité de fabriquer des croiseurs comme des petits pains.

Dans les négociations entre Hoover [4] et MacDonald, il ne s'agit pas de désarmement ni même de limitation des armements navals, mais seulement de *rationaliser les préparatifs de guerre*.

Les navires vieillissent très vite. Aujourd'hui que l'expérience colossale de la guerre et le flot d'inventions et de découvertes qui en résultent ne sont utilisées que pour la guerre, tous les instruments de la technologie militaire s'avèrent dépassés avant même d'avoir été utilisés. Cela signifie que le gros de la flotte pourrait se révéler vieilli avant même d'avoir été utilisé. Dans ces conditions, quel sens y a-

t-il à accumuler d'avance des bateaux ? Une approche rationnelle du problème exige que la flotte soit suffisamment importante pour la phase initiale de la guerre et soit suffisante en temps de paix pour servir de laboratoire pour tester et vérifier découvertes et inventions afin de passer à la production standardisée en série, dans le cours de la guerre.

Toutes les grandes puissances sont plus ou moins intéressées à la "régulation" des armements, surtout des armements aussi coûteux que les armements navals. Mais cette régulation se transforme inexorablement en énorme avantage pour le pays le plus fort économiquement.

Au cours des dernières années, les départements des Etats-Unis à la guerre et à la Marine se sont employés systématiquement à préparer l'ensemble de l'industrie américaine aux besoins de la prochaine guerre. Schwab [5], un des magnats de l'industrie de la marine de guerre, concluait récemment son discours au Collège de la Guerre par les mots suivants: "Il faut bien vous rendre compte que la guerre, dans la période présente, doit être assimilée à une grande entreprise de la grosse industrie".

La presse impérialiste française a naturellement fait tout son possible pour pousser l'Amérique contre l'Angleterre. Dans un article sur la question de l'accord naval, *le Temps* écrit que la parité navale ne signifie nullement la mise à égalité des puissances navales, dans la mesure où l'Amérique ne peut même pas rêver de s'assurer des bases navales comme celle que l'Angleterre s'est assurées depuis des siècles. Les bases navales britanniques sont sans conteste supérieures. Mais après tout, l'accord sur la parité navale, s'il est conclu, ne serait pas le dernier mot des Etats-Unis là-dessus. Leur mot d'ordre est "liberté des mers" c'est-à-dire un régime qui doit d'abord limiter sérieusement l'usage de ses bases pour la Grande-Bretagne. Non moins significatif est l'autre mot d'ordre des Etats-Unis : "la porte ouverte". Sous ce drapeau, l'Amérique dressera non seulement la Chine, mais l'Inde et l'Egypte contre la domination navale de la Grande-Bretagne. L'Amérique mènera son offensive contre les bases navales et les points d'appui britanniques non par mer, mais par terre, c'est-à-dire à travers les colonies et les dominions de la Grande-Bretagne. L'Amérique fera entrer sa flotte en action quand la situation sera mûre. Tout cela, c'est évidemment la musique de l'avenir. Mais nous n'en sommes pas séparés par des siècles ou des décennies. *Le Temps* n'a pas à s'inquiéter. Les Etats-Unis prendront séparément ce qui peut être pris séparément, altérant le rapport des forces - technique, commercial, financier, militaire - au détriment de leur rivale principale, sans perdre de vue un seul instant les bases navales de l'Angleterre.

La presse américaine a parlé avec dédain des acclamations des Britanniques pour Snowden, qui, par des gestes menaçants, a arraché à la conférence de La Haye 20 millions de dollars au profit de la Grande-Bretagne, c'est-à-dire la somme que les touristes américains dépensent pour leurs cigares. Snowden vainqueur ? s'interrogeait le *New York Times*. Et il répondait :

" Non. Le véritable vainqueur, c'est le plan Young. [6] ", c'est-à-dire le capital financier américain. Grâce à la Banque des règlements internationaux, le plan Young donne à l'Amérique le moyen de garder la main sur le poulx de l'Europe en matière d'or. A partir des fers financiers aux pieds de l'Allemagne partent de solides chaînes qui lient les mains de la France, les pieds de l'Italie et le cou de la Grande-Bretagne. MacDonald, aujourd'hui gardien du lion britannique, montre fièrement son collier de chien, l'appelant le meilleur instrument de la paix. Et figurez-vous que pour atteindre ces résultats-là, tout ce que l'Amérique a dû faire a été d'étaler sa magnanimité en "aidant" l'Europe à liquider la guerre et en "acceptant" la parité navale avec une Grande-Bretagne affaiblie.

La dictature impérialiste de l'Amérique

Depuis 1923, il nous a fallu batailler pour que la direction de l'Internationale communiste daigne finalement s'apercevoir de l'existence des Etats-Unis et comprendre que l'antagonisme anglo-américain constitue la ligne fondamentale sur laquelle se produisent regroupements et conflits mondiaux. On considérait cela comme une hérésie même à l'époque du Vème congrès de l'I.C. au milieu de 1924. On nous accusait de "surestimer" le rôle de l'Amérique. On inventa une légende spéciale selon laquelle

nous aurions annoncé la disparition des contradictions capitalistes européennes face au péril américain. Osinsky, Larine et autres ont noirci pas mal de papier pour "détrôner" la force américaine. Radek, à la suite des journalistes bourgeois, affirmait que commençait une époque de collaboration anglo-américaine, confondant ainsi des rapports temporaires et épisodiques avec le fond du développement mondial.

Peu à peu cependant, l'Amérique fut "reconnue" par la direction officielle du Comintern qui commença à répéter nos formules d'hier, sans oublier naturellement d'ajouter chaque fois que l'Opposition de gauche surestime le rôle de l'Amérique. Une juste appréciation de l'Amérique était, comme on sait, à cette époque l'apanage de Pepper [7] et de Lovestone.

Cependant, dès que commença le "cours à gauche", toutes les réserves furent balayées. Aujourd'hui les théoriciens officiels sont obligés de proclamer que l'Angleterre et l'Amérique marchent directement à la guerre. A cet égard, j'écrivais en février dernier à nos amis exilés en Sibérie :

"L'antagonisme anglo-américain est finalement parvenu à la surface de façon sérieuse. Il semble que maintenant même Staline et Boukharine commencent à comprendre ce dont il s'agit. Mais nos journaux simplifient trop le problème lorsqu'ils dépeignent la situation comme si l'antagonisme anglo-américain s'exaspérait sans cesse et devait conduire directement à la guerre. Il n'est pas douteux qu'il y aura encore quelques crises dans ce développement. La guerre se révélerait une entreprise trop dangereuse pour les deux camps. Ils vont faire plus d'une tentative pour arriver à un accord et élaborer une solution pacifique. Mais dans l'ensemble, tout le développement marche à grand pas vers un dénouement sanglant".

L'étape actuelle revêt une fois de plus l'aspect d'une "collaboration" militaro-navale entre l'Amérique et l'Angleterre et quelques journaux français ont même exprimé leurs craintes d'une dictature mondiale anglo-saxonne. Probablement les Etats-Unis peuvent utiliser et utiliseront la "collaboration" avec l'Angleterre pour serrer la bride au Japon et à la France. Mais ce ne seront que des phases vers la domination, non pas anglo-saxonne, mais américaine du monde, Grande-Bretagne comprise.

Dans cette perspective, les dirigeants du Comintern peuvent répéter une fois de plus que nous sommes incapables de prévoir autre chose que le triomphe de l'impérialisme américain. De même, les théoriciens petits-bourgeois du populisme accusaient les pionniers russes du marxisme de ne rien prévoir d'autre que la victoire du capitalisme. Ces deux accusations vont de pair. Quand nous disons que l'Amérique va vers la domination mondiale, cela ne signifie nullement que cette domination sera entièrement réalisée et encore moins que si elle l'est dans une mesure ou une autre, cela durera des siècles ou même des décennies. Nous discutons d'une tendance historique qui, dans la réalité sera croisée et modifiée par d'autres tendances historiques. Si le monde capitaliste était capable de durer quelques décennies supplémentaires sans bouleversements révolutionnaires, alors ces décennies verraient sans aucun doute grandir sans cesse la domination mondiale de l'Amérique. Mais la question est que ce processus va inévitablement développer ses propres contradictions qui se combineront avec toutes les autres contradictions du régime capitaliste. L'Amérique va forcer l'Europe à lutter pour toujours plus de rationalisation et en même temps elle ne lui laissera qu'une part toujours plus réduite du marché mondial. Il en résultera une aggravation continuelle des difficultés de l'Europe. La concurrence entre puissances européennes pour cette part du marché mondial va inéluctablement s'aggraver. En même temps, sous la pression de l'Amérique, les Etats européens vont essayer de coordonner leurs forces. Telle est la source principale du programme de Briand des Etats-Unis d'Europe. Mais, quelles que puissent être les étapes particulières du développement, une chose est claire : *l'aggravation continuelle du déséquilibre mondial en faveur de l'Amérique deviendra la source principale des crises et convulsions révolutionnaires dans la prochaine période.* Ceux qui considèrent que la stabilisation européenne est assurée pour des décennies ne comprennent rien à la situation mondiale et vont inévitablement plonger tête première dans le marais du réformisme.

Si l'on aborde ce processus de l'autre côté de l'Océan atlantique, c'est-à-dire du point de vue du destin des Etats-Unis, les perspectives ouvertes, là aussi, ne ressemblent guère à une paisible idylle capitaliste. Avant la guerre, la puissance des Etats-Unis s'est développée sur la base de leur marché intérieur, c'est-à-dire d'un équilibre dynamique entre leur industrie et leur agriculture. Dans ce développement, la guerre a provoqué une rupture brutale. Les Etats-Unis exportent toujours plus de capitaux et de produits manufacturés. La croissance de la puissance mondiale de l'Amérique signifie que tout le système de l'industrie et de la banque américaine, ce gratte-ciel capitaliste géant, repose toujours plus sur les bases de l'économie *mondiale*. Mais ce fondement est miné et les Etats-Unis eux-mêmes le minent un peu plus chaque jour. En exportant des marchandises et des capitaux, en construisant sa marine, en poussant de côté l'Angleterre, en achetant en Europe des entreprises-clés, en s'ouvrant un passage en Chine, etc. le capital financier américain est en train de creuser de ses propres mains des caves pleines de poudre et de dynamite, sous ses propres fondations. Où la mèche sera-t-elle allumée ? En Asie, en Europe, en Amérique du Sud, ou, ce qui est le plus probable en plusieurs endroits au même moment, ce n'est qu'une question secondaire.

Le malheur est que l'actuelle direction de l'Internationale communiste est totalement incapable de suivre toutes les étapes de ce processus gigantesque. Elle se dégage des faits par des platitudes. Mais l'agitation pacifiste en faveur des Etats-Unis d'Europe l'a prise à l'improviste.

Les Etats-Unis soviétiques d'Europe

La question des Etats-Unis d'Europe considérée d'un point de vue prolétarien a été soulevée par moi en septembre 1914, c'est-à-dire au tout début de la guerre impérialiste. Dans sa brochure *La Guerre et l'Internationale*, l'auteur de ces lignes cherchait à démontrer que l'unification de l'Europe était incontestablement mise au premier plan par tout le développement économique de l'Europe, mais que les Etats-Unis d'Europe n'étaient concevables que comme la forme politique de la dictature du prolétariat d'Europe.

En 1923, quand l'occupation de la Ruhr posa une fois de plus de façon aiguë les problèmes fondamentaux de l'économie européenne (avant tout charbon et minerai de fer) et, coïncidant avec eux, les problèmes de la révolution également, nous avons obtenu que le mot d'ordre des Etats-Unis d'Europe soit officiellement adopté par la direction du Comintern. Mais l'hostilité demeura à l'égard de ce mot d'ordre. N'étant pas en position de le rejeter, les dirigeants du Comintern le considéraient comme un enfant abandonné du "trotskysme".

Après l'échec de la révolution de 1923 en Allemagne, l'Europe connut la stabilisation. Les problèmes révolutionnaires fondamentaux disparaissaient de l'ordre du jour. Le mot d'ordre des Etats-Unis d'Europe fut abandonné. Il ne fut pas inclus dans le programme de l'Internationale communiste. Staline expliqua ce nouveau zigzag de façon particulièrement profonde : " Puisqu'on ne peut pas prévoir clans quel ordre les divers pays feront leur révolution, il en découle qu'il est impossible de prévoir si les Etats-Unis d'Europe seront nécessaires". En d'autres termes, il est plus facile de faire un pronostic après l'événement qu'avant lui. En fait, il ne s'agit pas du tout, de l'ordre dans lequel vont se produire les révolutions. Là-dessus on ne peut que faire des spéculations. Mais cela ne dispense ni les ouvriers européens, ni l'Internationale dans son ensemble de répondre à la question : " Comment arracher l'économie européenne à sa dispersion actuelle et comment sauver les masses populaires d'Europe du déclin et de la servitude ? "

Le malheur, cependant, est que le fondement économique du mot d'ordre des Etats-Unis d'Europe met en cause une des idées fondamentales de l'actuel programme du Comintern : l'idée de la construction du socialisme dans un seul pays.

Le trait essentiel de notre époque consiste en ce que les forces productives ont définitivement débordé le cadre de l'Etat national et ont pris, particulièrement en Europe et en Amérique, des proportions en

partie continentales et en partie mondiales. La guerre impérialiste est née de la contradiction entre les forces productives et les frontières nationales. Et la paix de Versailles qui a terminé la guerre a encore aggravé cette contradiction. En d'autres termes, face au développement des forces productives, le capitalisme ne peut exister dans un seul pays. En outre le socialisme peut se baser et se basera sur des forces productives bien plus développées : autrement, le socialisme ne serait pas un progrès mais une régression vis-à-vis du capitalisme. J'écrivais en 1914 :

" Si le problème du socialisme pouvait se résoudre dans le cadre d'un Etat national, il serait du coup compatible avec la défense nationale. " La formule Etats-Unis soviétiques d'Europe exprime l'idée que le socialisme est impossible dans un seul pays. Il ne peut même atteindre la plénitude de son développement dans les limites d'un continent !

Les Etats-Unis socialistes d'Europe représentent le mot d'ordre historique qui constitue une étape sur la voie de la fédération socialiste mondiale.

Il est arrivé plus d'une fois dans l'histoire que, lorsque la révolution n'était pas assez forte pour résoudre des tâches historiquement mûres, leur solution était entreprise par la réaction. Ainsi Bismarck unifia-t-il l'Allemagne à sa façon après l'échec de la révolution de 1848. Ainsi Stolypine tenta-t-il de résoudre la question agraire après la défaite de la révolution de 1905 [8]. Ainsi les vainqueurs de Versailles ont-ils résolu à leur façon la question nationale que toutes les révolutions bourgeoises antérieures en Europe avaient été impuissantes à régler. L'Allemagne des Hohenzollern a essayé d'organiser l'Europe à sa façon, c'est-à-dire en l'unissant sous son heaume. C'est alors que Clemenceau vainqueur a décidé d'utiliser la victoire pour tailler l'Europe en un grand nombre de tranches. Briand, armé aujourd'hui de fil et d'aiguille, se prépare à recoudre les morceaux, même s'il ne sait par quoi commencer.

La direction du Comintern, particulièrement la direction du P.C. français, dénonce l'hypocrisie du pacifisme officiel. Mais ce n'est pas suffisant. Se contenter d'expliquer le cours vers l'unification de l'Europe seulement comme un moyen de préparer la guerre contre l'U.R.S.S., c'est, pour être modéré, puéril et cela ne fait que compromettre la défense de la République soviétique. Le mot d'ordre d'Etats-Unis d'Europe n'est pas une invention rusée diplomatique. Il découle des besoins économiques de l'Europe qui s'expriment d'autant plus douloureusement et de façon plus aiguë que s'exerce plus fort la pression des Etats-Unis d'Amérique. C'est particulièrement maintenant que les partis communistes doivent opposer le mot d'ordre des Etats-Unis soviétiques d'Europe aux concoctions pacifistes de l'impérialisme européen.

Mais les partis communistes ont les mains liées. Ce mot d'ordre vivant, avec un profond contenu historique, a été arraché du programme de l'Internationale communiste seulement dans l'intérêt de la lutte contre l'Opposition. L'Opposition doit d'autant plus résolument lancer ce mot d'ordre. Par la bouche de l'Opposition, l'avant-garde du prolétariat européen dit à ses maîtres actuels : pour unifier l'Europe, il faut avant tout arracher le pouvoir de vos mains. Nous le ferons. Nous unirons l'Europe. Nous l'unirons contre le monde capitaliste hostile. Nous en ferons la première puissance du socialisme militant. Nous en ferons la pierre angulaire de la fédération socialiste mondiale.

Notes

[1] Gustav Stresemann (1878-1929) était alors ministre des affaires étrangères de l'Allemagne

[2] Arthur Henderson (1863-1935) était ministre des affaires étrangères du gouvernement MacDonald.

[3] Avant la guerre, la Grande-Bretagne dépensait pour sa flotte 237 millions de dollars. Elle en dépense aujourd'hui 270. La flotte des Etats-Unis coûtait en 1913 130 millions de dollars. Aujourd'hui, 364. Pour le Japon, les mêmes dépenses sont passées de 48 millions de dollars à 127, soit près du triple.

On comprend que les ministres des finances, devant ce flux, commencent à éprouver le mal de mer.
(Note de Trotsky)

[4] Herbert C. Hoover (1874-1964) président républicain conservateur, avait pris ses fonctions en mars.

[5] Charles M. Schwab (1862-1939), magnat de l'acier, était président de la Bethlehem Steel Co quand il fut porté à la tête des fabrications de matériel de guerre pendant la première guerre.

[6] La conférence de La Haye, en août 1929 portait sur les réparations. Elle adopta le plan Young.
Owen D. Young (1874-1962) était un avocat d'affaires.

[7] Jozef Pogany dit Pepper (1886-1937), un hongrois, avait été jusqu'en 1929, l'éminence grise du P.C. américain.

[8] Piotr A. Stolypine (1863-1911) essaya de constituer une couche de paysans aisés au moyen d'une réforme modérée.

5 octobre 1929

Lettre à Pfemfert

Cher camarade Pfemfert,

J'ai reçu votre lettre du 30 septembre et je suis très heureux que vous soyez rétabli et que vous vous sentiez prêt à reprendre le travail.

En ce qui concerne la correction des épreuves, je vous prie de voir vous même ce qu'il convient de faire. Mais je constate que mon encombrante autobiographie vous prend beaucoup de temps. La tradition voudrait que je vous exprime ma reconnaissance dans un avant-propos. Différentes considérations m'ont retenu de le faire, mais j'espère trouver un moyen moins banal de vous exprimer ma sincère gratitude pour la part que vous avez prise à l'édition de mon livre.

Malheureusement, je ne possède aucune photographie qui puisse être insérée dans le livre. Je n'ai que de petites photos d'amateur qu'on aurait bien du mal à reproduire pour l'impression. Je continue de fouiller toutes mes boîtes ; peut-être trouverai-je quelque chose, mais il y a peu de chances.

Dans le chapitre "La mort de Lénine" - je suis tout à fait d'accord avec vous - il faut souligner la dernière phrase ("Rira bien qui rira le dernier"). Je dois dire que moi-même, à la lecture, j'ai été frappé par cette phrase, mais j'ai négligé de la souligner pour la faire connaître à l'ancien et au nouveau monde. Aujourd'hui je le fais.

Je ne comprends pas pourquoi vous êtes contre le titre *La planète sans visa* (sous-entendu : pour moi). De la même façon, je peux dire : "Moscou sans adresse". Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas de logements à Moscou, mais qu'il n'y en a pas pour moi. Logiquement, il faudrait, selon vous, donner une suite au titre : *La planète sans visa pour moi*. Mais comme le récit est fait uniquement à la première personne, il suffit de dire : *la planète sans visa*.

Quelques mots à propos de vos remarques sur l'"ultra-gauche". "Ultra" exprime ici le caractère fictif du gauchisme. Ce gauchisme fictif est toujours plus proche de l'opportunisme que du véritable gauchisme. Lorsque je qualifie Urbahns d'ultra-gauche, je ne considère pas un seul instant qu'il est plus à gauche que moi. Je vais m'expliquer par un graphique. Pour bien comprendre, situons les tendances politiques sur la circonférence d'un cercle. Le point "R" et le point "O" sont deux pôles opposés, l'un représentant la position des révolutionnaires, l'autre celle des opportunistes. Le point "A" s'écarte du point "R" du côté gauche ; le point "B" s'écarte du point "R" du côté droit : ce sont Urbahns et Brandler. L'un se situe à gauche de la position marxiste, l'autre à droite. Même sans compas, on voit clairement que "A" et "B" sont plus près de "O" (opportunisme) que "R", que l'on mesure la ligne droite ou l'arc de cercle. Cela ne veut pas dire, comme le font souvent aujourd'hui des bureaucrates bornés, que l'ultra-gauche et la droite soient une seule et même chose. Non, ils s'éloignent du marxisme *par des voies différentes*, mais s'éloignant du marxisme, ils se rapprochent de l'opportunisme, en venant de directions opposées. Cependant, si le mouvement se poursuit, il arrive un moment où "les extrêmes se rejoignent". Ce qui signifie qu'*au-delà de certaines limites*, l'ultra-gauchisme se change en pur opportunisme.

Je vous prie d'excuser le pédantisme de la démonstration. Vous avez peut-être raison en ceci que qualifier Louzon et Urbahns d'ultra-gauches, en général et sans plus de précision, serait leur faire trop de crédit. Mais dans les premières lignes de ma brochure, je parle de ces ultra-gauches qui ont perdu tout esprit révolutionnaire, ne conservant que quelques réflexes ultra-gauchistes.

A tout hasard, je vous envoie mon article sur le désarmement et les Etats-Unis d'Europe. Je dois toutefois vous prévenir que j'envoie en même temps une copie de cet article à Urbahns. Si Urbahns ne le publie pas et si vous le trouvez bon, vous pouvez en faire ce que vous voulez.

En ce qui concerne le titre : *Ma vie* ne convient pas, ne serait-ce que parce que récemment l'autobiographie d'Isadora Duncan [1] a été publiée sous ce titre. Comment pourrais-je entrer en concurrence avec la malheureuse défunte ? Non... Dites-le à Fischer [2], s'il vous plaît.

Je reviens à l'ultra-gauchisme. Une des principales questions qui séparent les marxistes des ultra-gauches est certainement la question de la nature de classe de l'Etat soviétique. Je crois qu'il serait d'ailleurs utile, au sein de ce que vous appelez l'ultra-gauche, où nous sommes inclus, de s'efforcer d'aboutir à une claire compréhension de ce problème, et par conséquent d'opérer les clivages nécessaires entre, d'une part, les marxistes, et d'autre part les anarchistes, demi-anarchistes et consorts. Pourquoi n'ouvririez-vous pas la discussion sur ce point, en l'éclairant par quelques articles dans Mkon ? Je crois que c'est à partir de ces questions, qui touchent aux principes fondamentaux et sont en même temps des problèmes d'actualité qu'on peut le mieux parvenir à une juste et saine redistribution des forces dans le camp gauche, en séparant le gauchisme véritablement révolutionnaire de la fiction ultra-gauche.

Je vous envoie pour information trois documents :

- 1) Lettre aux camarades italiens ;
- 2) Lettre à un membre du Leninbund de Hambourg ;
- 3) Un article consacré aux positions des communistes belges.

La lettre à un ouvrier de Hambourg n'est pas pour le moment, destinée à être publiée. Les deux autres articles seront publiés en France et en Belgique ; vous pourrez les utiliser comme vous l'entendez. Ils sont également envoyés à Urbahns.

Notes

[1] Isadora Duncan (1878-1927) célèbre danseuse, qui avait fondé une école en U.R.S.S. après la révolution, était morte accidentellement l'année même de la parution du second tome de son autobiographie intitulée *Ma Vie*.

[2] Le vieux Fischer ne devait pas tenir compte de la protestation de Trotsky et le titre *Ma Vie* fut finalement repris dans toutes les langues.

8 octobre 1929

Lettre à H. Sneevliet

Cher camarade Sneevliet,

- 1) En ce qui concerne le visa pour la Hollande, je préfère pour le moment garder une position attentiste.
 - 2) J'espère que vous avez reçu ma brochure "*La défense de la république soviétique et l'opposition*". Je serai heureux de connaître votre opinion. Je n'ai absolument pas entendu parler des pourparlers entre le gouvernement soviétique et le Japon au sujet de la vente de la route de la Chine de l'Est. Le prix dont parlent Louzon et Paz (40 millions de yens) est vraiment ridicule. Il y a visiblement un malentendu quelque part.
 - 3) Roy est un national-démocrate qui a mené en Chine une politique désastreuse et n'a toujours pas compris qu'elle était désastreuse.
 - 4) En Angleterre, je ne suis en relation qu'avec un seul camarade ; il n'appartient pas à l'opposition mais est extrêmement cordial envers moi et me rend différents services. Son adresse : [...]
 - 5) J'ai effectivement reçu de Luxembourg une lettre d'un Hollandais qui se réclame de Mannoury [\[1\]](#). La lettre était signée Drogenbroeck [\[2\]](#). Rosmer l'a rencontré à Luxembourg où il était de passage : cet homme lui a fait une très mauvaise impression. Ne serait-ce pas l'espion international dont vous parlez ? Il a proposé de me procurer un visa pour le Luxembourg. Sur le conseil de Rosmer, j'ai décliné ses offres de service.
-

Notes

[\[1\]](#) Gerrit Mannoury, (1867-1956) professeur de mathématiques, ancien membre du P.C. néerlandais, avait sympathisé avec l'Opposition et correspondu avec Trotsky.

[\[2\]](#) On ne sait rien de J. W. van Drogenbroeck dit Lode Roelandt, sinon qu'il était considéré comme suspect par les amis de Trotsky et que les contacts furent coupés avec lui.

9 octobre 1929

Lettre à Manulis

Cher camarade, [\[1\]](#)

Nous avons reçu votre lettre non datée. Vous me demandez des indications, en particulier en ce qui concerne Buenos-Aires. Les indications que je peux donner n'ont qu'un caractère très général, car il est difficile, demeurant en Turquie et ignorant quelle est l'ambiance en Argentine, de vous faire des recommandations. Le ton énergique de votre lettre nous réjouit beaucoup. Pour tout ce qui concerne le travail en Argentine, il faut vous adresser au camarade Guinney. Je vous donne son adresse. Il serait bon que vous établissiez des relations avec New-York (*Militant*). Nous ne connaissons pas personnellement le camarade Guinney [\[2\]](#), ce sont des camarades new-yorkais qui nous ont donné son adresse ; mais c'est ce qu'il vous faut : un camarade de l'opposition, vivant et travaillant à Buenos-Aires. Vous devez commencer par examiner avec lui la possibilité de vous installer là-bas [\[3\]](#), les possibilités de diffusion du *Biulleten*, de le faire traduire en yiddish, etc. De notre côté, nous écrirons à votre sujet à ce camarade. Le plus important, c'est d'avoir de l'énergie, beaucoup d'énergie. N'oubliez pas de nous tenir systématiquement informés.

Cordial salut.

Notes

[\[1\]](#) Piotr devenu Pedro Manulis (né en 1902), Juif d'Ukraine, avait fait des études, été enseignant et journaliste, membre des Jeunesses, mais pas du parti et avait sympathisé avec l'Opposition de gauche. Il avait quitté légalement l'U.R.S.S. pour l'Argentine en 1925 et venait d'écrire à Trotsky pour y avoir des contacts. Il signait Dvorin.

[\[2\]](#) Roberto Guinney (1868-1933), né en Grande-Bretagne, avait vécu en Russie et était lié à Tom Mann et à Kropotkine. Emigré en Argentine au début des années 20, il avait dirigé la branche russe et ukrainienne du P.C. argentin et avait été exclu avec la minorité à la mi-1927. Il avait pris contact avec Cannon et s'attachait à la création de l'Opposition de gauche en Argentine.

[\[3\]](#) Manulis vivait à cette époque à Bahia Blanca.

11 octobre 1929

Lettre à Rosmer

Cher ami,

1) Nous avons maintenant chez nous le camarade Ranc [1], cette lettre est le premier produit de notre collaboration.

2) Nous avons reçu le numéro 4 de *la Vérité*. Il apparaît déjà nettement que l'hebdomadaire dépasse de cent coudées toutes les autres publications de l'opposition. J'ai une pleine confiance dans son avenir, et mon opinion que *la Vérité* est trop petite pour sa besogne persiste, malgré les explications fournies par Marguerite [2]. Nous devons en effet gagner des lecteurs non seulement par un journal bien fait, mais surtout un très large développement de nos idées, ce qui exige de la place.

3) Quelques mots sur l'opposition russe. Nous avons reçu pendant ces deux dernières semaines une douzaine de lettres individuelles et collectives et des documents de l'opposition russe. La situation qui était devenue un peu critique en juin, s'est rétablie depuis de semaine en semaine et se présente maintenant tout à fait bien. La grande lettre circulaire de Rakovsky, Okoudzava et Kossior, qui caractérise la situation dans le pays et dans le parti et qui explique le sens politique de la déclaration "conciliatrice", est excellente et prouve la fermeté d'esprit des cadres de l'Opposition. Quelques camarades jugent d'une manière très optimiste, peut-être même trop, la situation au sein du parti, en soulignant le fait que "l'autocritique" a déjà dépassé de beaucoup les limites fixées par le doigt impératif de Yaroslavskij et des autres.

Et ces camarades attendent avec une entière confiance le développement ultérieur de la crise du parti. Après ces lettres nous pouvons faire face résolument à tous les adversaires, Maigreurs de l'opposition. *La Vérité* pourra parler de l'opposition russe d'une voix ferme, assurée. D'ailleurs nous vous enverrons la traduction de quelques lettres et les extraits les plus importants du document de Rakovsky.

4) Il semble bien qu'Istrati [3] ait fait un pas tout à fait extravagant [4]. Je n'ai pas encore lu son article, mais ce que m'en a dit le camarade Ranc et ce que Marguerite m'en a écrit, démontre que c'est un allié des plus dangereux. Ne croyez-vous pas nécessaire de dégager nettement notre responsabilité par quelques lignes sur l'article en question dans *la Vérité* [5]. Naturellement on pourrait en passant réfuter les ignominies de *l'Humanité*.

5) Je vous ai déjà fait part de mes réflexions sur la *Lutte des classes* et son avenir. Un mensuel théorique nous est de plus en plus indispensable, surtout que vous avez tendance à donner à *la Vérité* un caractère de pure actualité, traitée dans des articles courts, etc.

La Vérité et la *Lutte des Classes* pourraient dans ce cas représenter, la même tendance, sur la base de la division du travail, avec des liens suffisants entre les deux rédactions pour assurer l'homogénéité des deux organes. Je comprends bien que vous soyez très absorbés à Paris par l'hebdomadaire, et que les sept jours passent vite, ce qui vous force d'ajourner des questions importantes. Moi, en restant à Prinkipo, j'ai un peu l'avantage d'être "au dessus de la mêlée" et c'est pourquoi j'insiste sur quelques questions qui n'ont peut-être pas une importance immédiate, mais qui peuvent, selon le développement de votre groupement, favoriser ou au contraire menacer son avenir.

6) Je prépare quelques thèses sur la question syndicale en France. Elles ne sont pas destinées à être publiées, mais simplement à servir de base pour une explication réciproque intérieure, afin de pouvoir préciser d'une manière tout à fait nette, après leur discussion, l'attitude de *la Vérité* sur cette question primordiale. Elles seront finies demain ; j'essaierai de les traduire avec le camarade Ranc et je vous les enverrai aussitôt après.

7) Vous avez, j'espère, reçu mon article sur le Désarmement et les Etats-Unis d'Europe. Je vous prie d'en envoyer la traduction française à *The Militant*, à Van Overstraeten et à Landau.

8) Eastman [6] m'écrit de Berlin que Consolidated Press nous a terriblement volés, Je lui donne pleins pouvoirs pour intervenir dans la question.

Fraternellement

P.S. Je reçois à l'instant votre lettre du 6.

1) Desprès [7] est dénommé Gabier.

2) Le format de *la Vérité*. Votre idée de faire de temps en temps des numéros de douze pages est excellente, surtout tant que nous n'aurons pas de mensuel, car nous sommes obligés de donner des articles plus importants.

Si il n'y a que deux ou trois centaines de lecteurs qui en profitent immédiatement, cela suffit pour le moment.

D'ailleurs je crois que ce sont les éléments mous ou désabusés qui ont de l'aversion contre les articles longs et consistants. L'élite de la jeunesse ouvrière sent toujours la nécessité impérieuse de s'instruire pour gagner de l'assurance dans ses jugements et dans ses actions.

3) Le fait que Charbit et Marzet [8] se retirent un peu est plutôt utile actuellement à *La Vérité* ainsi qu'à eux-mêmes. Ils auront ainsi un certain répit pour observer, lire et réfléchir ; nous regagnerons les meilleurs syndicalistes, surtout les jeunes, à la seconde étape.

4) Votre appréciation de la nouvelle opposition syndicale est très juste. Je vais introduire votre formule dans mes thèses.

Je vous donnerai un article pour le 7 novembre.

Notes

[1] Robert Ranc (né en 1905), correcteur d'imprimerie, ancien du P.C., était un ami personnel de Rosmer qui militait avec les gens de La Révolution prolétarienne . Il allait rester un peu mois de trois mois comme secrétaire français de Trotsky.

[2] Marguerite Thévenet (1879-1962), dite Rosmer, était la campagne d'Alfred Rosmer.

[3] Panaït Istrati (1884-1935), écrivain roumain d'expression française avait été un compagnon de route enthousiaste de l'I.C. et était revenu désenchanté d'un séjour en U.R.S.S.

[4] Istrati avait publié dans la Nouvelle Revue française du 1er octobre un article intitulé "L'Affaire Roussakov" concernant les persécutions de la famille de Victor Serge dans lequel il avait pris des postures franchement anticomunistes, notamment sur le conflit sino-soviétique.

[5] *La Vérité* du 11 octobre avait publié une mise au point de Naville, intitulée "Panaït Istrati et l'affaire Roussakov".

[6] Max Forrester Eastman (1883-1971), professeur et écrivain américain, directeur de Masses était lié personnellement à Trotsky depuis les lendemains de la révolution russe. Il était compagnon de route de l'Opposition. Il conseillait de son mieux Trotsky en matière d'édition.

[7] Desprès était un employé de compagnie d'assurances de Madrid qui avait bien aidé Trotsky pendant son séjour forcé en Espagne en 1916 et qu'il appelait de son pseudonyme de syndicaliste Gabier.

[8] Ferdinand Charbit (1892-1985) typographe, avait été du noyau de la V.O. en 1914, du CRRI

(Comité pour la reprise des relations internationales) ensuite, des signataires du Manifeste de *La Vérité*. Lucien Marzet (1900-1979), militant unitaire dans la chimie, puis les casquettiers, ancien du P.C. lié à la R.P. avait passé plusieurs mois auprès de Trotsky à qui il avait été envoyé par Rosmer.

12 octobre 1929

Lettre à R. Well

Chers camarades [\[1\]](#),

J'ai reçu votre lettre du 1er octobre. Je profite du fait qu'il y a parmi vous un camarade russe [\[2\]](#) pour vous écrire en russe, car pour des raisons techniques, cela m'est beaucoup plus facile que de vous écrire en allemand.

1) L'histoire de votre groupe donne une nouvelle démonstration d'une règle que nous a apprise toute l'histoire du mouvement révolutionnaire; lorsqu'un courant gauche ne se démarque pas suffisamment de la droite et du centre, ou bien se fourvoie en constituant avec eux un bloc informe, c'est toujours l'aile droite qui est gagnante sur l'aile gauche. Cette règle se vérifie aussi bien dans le sort subi par le parti communiste chinois après son entrée dans le Guomindang que dans l'histoire du comité anglo-russe, ou dans celle du groupe d'opposition de Leipzig. Malgré les différences d'échelle, les tendances et les résultats sont les mêmes.

2) Il y a déjà plusieurs mois, j'ai demandé à rencontrer le camarade Urbahns et d'autres militants du Leninbund. Si j'ai insisté là-dessus, c'est précisément parce que je voulais éviter un pourrissement de la situation qui risquerait de paralyser l'activité de l'organisation, voire de conduire à une scission. Or, je suis entièrement d'accord avec ce que vous écrivez, en aucun cas cela n'est souhaitable. Dès le mois de juin, j'ai reçu de la direction du Leninbund une promesse formelle de m'envoyer un ou deux membres de la direction. Malheureusement, cette promesse n'a pas été tenue.

Je pense comme vous qu'aujourd'hui encore cette rencontre serait utile. Mais comme les divergences sont apparues au grand jour, et qu'il existe à l'intérieur du Leninbund un groupe qui se solidarise avec l'Opposition russe et dont deux représentants sont membres de la direction, il me semble qu'une entrevue avec le seul camarade Urbahns ne suffit plus. Nous ne pourrions aboutir à un résultat positif que si je peux rencontrer en même temps le camarade Urbahns et un représentant de la minorité, membre de la direction du Leninbund. Je crois que l'aspect financier du problème pourrait être résolu dans le sens que vous indiquez dans votre lettre. Je ne vous cache pas qu'à mon sens, l'obstacle principal à cette entrevue n'est certainement pas le problème financier, mais le manque de bonne volonté. Je serais très heureux de me tromper.

3) Je crois également comme vous que l'Opposition allemande a absolument besoin d'une plate-forme. Il lui faut certes une plate-forme générale élaborée à partir de l'expérience des cinq ou six derniers mois et qui soit un condensé des principes fondamentaux du programme et de la tactique des communistes appliqués aux conditions de l'Allemagne. Mais il lui faut aussi une plate-forme que j'appellerai "conjoncturelle" qui fasse l'analyse de la situation présente, des tendances qui se dessinent, et des tâches qui en découlent. Cette question est en étroite relation avec la théorie dite de la "troisième période". Je compte faire paraître une brochure sur ce thème dans les semaines qui viennent. Seule une analyse d'ensemble de la théorie de la "troisième période" peut tracer une perspective correcte pour la définition des tâches du moment.

4) En ce qui concerne le Plan Quinquennal, vous trouverez une foule de remarques extrêmement précieuses dans la longue lettre des camarades Rakovsky, Okudjeva et Kossior. Cette lettre, je l'espère, sera bientôt publiée. Cette lettre constitue un commentaire théorique et politique de la déclaration adressée en août au Comité Central du parti par des oppositionnels en exil.

Je ne pourrai me consacrer à l'analyse, aussi complète que possible, de la situation en U.R.S.S. qu'après en avoir terminé avec ce travail sur la "troisième période". Je m'efforce d'y parvenir rapidement.

5) Certains ultra-gauches, comme les droitiers, s'emploient aujourd'hui à faire une large exploitation des capitulations qui se produisent dans l'opposition russe. Ils tentent d'établir un lien entre les capitulations et le fait que l'opposition russe "ne va pas assez loin". Ce faisant, ils oublient que l'Opposition russe se trouve placée dans des conditions tout à fait particulières. La pression énorme de l'appareil d'Etat, du parti (qui a le monopole de la presse), des organes de l'économie, qui privent les oppositionnels de tout moyen d'existence - tout cela exige beaucoup de l'oppositionnel russe. Il n'est pas surprenant que l'opposition subisse une sévère sélection accompagnée de crises localisées. Mais aujourd'hui, le processus de différenciation provoqué d'une part par le cours gauche, d'autre part par la capitulation de Radek et compagnie est achevé. Un second groupe a capitulé: celui qui s'est rassemblé autour de I.N. Smirnov, celui-là, de fait, a déjà quitté l'opposition. Il en sera fait état publiquement, très prochainement sans doute. Le noyau de l'opposition est, après cela, d'autant plus fortement soudé et son autorité morale et politique se trouve renforcé. La rédaction de notre *Biulleten*, à Paris, a reçu au cours de ces deux dernières semaines des dizaines de lettres d'oppositionnels russes. Toutes expriment une grande détermination et la confiance dans l'action menée. La majorité des camarades constatent l'existence de grands remous dans le noyau ouvrier du parti. Le cours gauche de Staline est tout entier le produit de la pression de ce noyau prolétarien qui s'éveille. Dans ces conditions, l'opposition doit, d'une part, avec plus de fermeté que jamais brandir son drapeau et rejeter sans faiblesse les capitulards, et d'autre part, elle doit s'efforcer de se rapprocher du noyau prolétarien du parti. C'est précisément sur ces considérations que se fonde la déclaration des camarades Rakovsky, Okudjeva et Kossior.

6) Notre *Biulleten* en russe vous parvient-il ? Le camarade pourrait, en se servant de ce *Biulleten* vous tenir informés de la situation de l'opposition russe, et en partie de l'opposition internationale.

7) Y a-t-il parmi vous des camarades qui lisent le français ? Il existe à Paris un hebdomadaire, *La Vérité*, totalement solidaire de l'opposition russe sur les questions fondamentales. Il serait souhaitable que vous envoyiez à ce journal des correspondances, des résolutions et des documents présentant de l'intérêt pour l'opposition internationale.

J'en termine là-dessus. Je vous souhaite le succès dans votre activité, et je vous adresse mon salut communiste.

Notes

[1] Roman Well était le pseudonyme de Ruvin Sobolevicius (1900-1962), fils d'un industriel lithuanien qui avait séjourné en U.R.S.S. avant d'aller à Leipzig où il avait adhéré au K.P.D. et fondé un groupe d'opposition qui avait plus tard rallié le Leninbund et venait de rejoindre sa minorité. Il était en réalité un agent des services secrets soviétiques en mission dans l'Opposition de gauche.

[2] Well lui-même connaissait le russe. Le "Russe" auquel Trotsky fait allusion est sans doute Ber Grüss, dit M. Fedot ou encore Fedia qui était probablement un agent également. Notons que Well avait été recommandé à Trotsky par son ancien secrétaire Jakob Frank.

12 octobre 1929

Lettre à A. Grylewicz

Cher Camarade Grylewicz,

Un grand merci pour votre lettre détaillée et intéressante. L'expérience que constitueront les prochaines élections municipales sera certainement d'une grande importance pour le développement du Leninbund. Ce qui manque aux éléments de gauche, c'est un organe théorique et politique sérieux, si possible hebdomadaire. C'est dans cette direction, me semble-t-il, qu'il faut concentrer l'attention et toute l'énergie des éléments d'avant-garde.

La position qu'adoptera la direction officielle du Leninbund à propos des derniers événements au sein de l'Opposition russe (la déclaration de Rakovsky et de ses camarades) influera sérieusement sur le développement du Leninbund. Au cours des dernières semaines, nous avons reçu des dizaines de lettres de Russie qui témoignent que, parmi les oppositionnels déportés, la crise liée à la capitulation de Radek et autres est déjà surmontée. Le second groupe de capitulards rassemblés autour de Smirnov, s'est déjà séparé de l'Opposition dans toutes les colonies de déportés. La publication prochaine de leur déclaration [\[1\]](#) sera pendant quelque temps un nouvel événement fracassant. Mais pour l'Opposition, cela fait déjà partie du passé. La frontière est tracée. En déportation, il s'est opéré une profonde sélection révolutionnaire. Les lettres des camarades de Russie sont pleines, non seulement de fermeté personnelle mais également d'optimisme à l'égard du parti. Ils affirment tous qu'au sein du noyau prolétarien du parti, il s'est produit une secousse sérieuse et que tout le cours stalinien constitue une tentative de l'appareil pour contenir cette secousse dans le cadre officiel, ce qu'il parvient de moins en moins à faire. Quant aux capitulards, ils sont l'objet du mépris, non seulement de l'Opposition, mais encore de larges cercles du parti.

Je travaille en ce moment sur la question de ce qu'on appelle la "troisième période" dont la philosophie est à la base de toute la politique actuelle du Comintern.

Nous ne pouvons pas nous contenter d'une critique empirique, au jour le jour, de la direction des partis officiels, il ne suffit pas de lui opposer nos mots d'ordre élaborés à la hâte comme le fait malheureusement la direction du Leninbund. Il nous faut apporter aux travailleurs d'avant-garde une véritable compréhension de la période actuelle et des tendances de son développement. Pour cela, il est nécessaire de disposer d'un journal sérieux. Aussi longtemps qu'il fera défaut, il faudra nous acquitter de cette tâche sous forme de brochures.

Je vous souhaite le succès. Salut cordial aux camarades. Je vous prie de maintenir le contact.

Note

[\[1\]](#) Trotsky était parfaitement informé et possédait même les versions successives de la capitulation d'I. N. Smirnov. La déclaration de ce dernier allait paraître dans la *Pravda* du 27 octobre.

13 octobre 1929

Lettre au Leninbund

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui votre circulaire du 28 septembre. J'estime nécessaire de formuler à ce propos les remarques suivantes, portant tant sur les faits que sur les principes.

1 . Vous écrivez : "se sont rangés à la position du camarade Trotsky (sur le conflit russo-chinois) le groupe autrichien autour de Landau et le groupe américain, alors que le groupe Paz, ainsi que le groupe Treint [\[1\]](#) en France, l'Opposition belge, le groupe tchèque et le Leninbund sont tous sur une position contraire, bien que n'étant pas tous du même avis".

Premièrement, vous parlez sans raison de "la position de Trotsky". Il s'agit dans cette affaire des positions de l'Opposition de gauche russe qui sont consignées avec précision dans sa plateforme et ses documents, entre autres dans la déclaration signée par des centaines d'Oppositionnels déportés. Mais vous ne faites aucunement mention de l'Opposition russe.

Deuxièmement, la liste des organisations que vous citez n'est ni complète, ni exacte. Dans le camp de ceux qui se reconnaissent dans le point de vue sur le conflit russo-chinois exprimé dans ma brochure, il faut ranger l'Opposition russe, l'Opposition américaine, le groupe français "*La Vérité*", le groupe autrichien du camarade Frey, le groupe autrichien du camarade Landau, un troisième groupe constitué par des camarades récemment exclus du parti communiste, le groupe tchèque du camarade Lenorovic, l'Opposition interne au Leninbund et le groupe du Palatinat. Dans le groupe belge, les avis sont partagés. De plus, il faut ajouter qu'aucun groupe ne soutient le point de vue du camarade Urbahns sur la nature de classe de l'Etat soviétique. Et pourtant cette question est fondamentale en ce qui concerne le conflit soviéto-chinois.

2 . L'information que vous donnez sur la situation en France est franchement erronée. Tous les groupes français ont eu jusqu'à présent un caractère littéraire et propagandiste qui est visiblement insuffisant. Le passage à la publication d'un hebdomadaire a constitué une transition sur la voie de l'intervention politique dans les masses. Durant les six derniers mois, des efforts persévérants ont été déployés pour réunir d'une façon ou d'une autre les anciens groupes dans le but de faire paraître un hebdomadaire militant. Mais aucun des groupes ne s'est résolu à travailler avec les autres et il est apparu dans le même temps qu'aucun de ces groupes n'était en état de fonder seul un hebdomadaire. Chaque groupe se battait pour son maintien en tant que tel. Cet état de choses a créé un mécontentement dans chaque groupe de sorte que les éléments marxistes les plus actifs se sont unis pour éditer l'hebdomadaire *La Vérité*, qui est sans doute appelé à jouer un rôle important dans la vie de l'Opposition française. Le groupe *La Lutte des Classes*, l'un des groupes anciens, s'est déjà pleinement associé à cette initiative et il participe de façon très active au nouvel hebdomadaire. Individuellement, des militants du groupe Treint, comme Jean Jacques [\[2\]](#), collaborent également à *La Vérité*.

Malheureusement, la direction du Leninbund a, une fois de plus, pris position dans cette affaire contre le groupe progressiste et défend les groupes conservateurs ou sans principes qui se déclaraient hier solidaires de l'Opposition russe à 100 % et sont aujourd'hui prêts à prendre un virage à 180°.

3 . Vous avez tout à fait raison de dire que, si nos relations avaient été tant soit peu correctes, une brochure aurait parfaitement pu être éditée par le Leninbund. La façon dont elle est publiée actuellement est absolument anormale. Mais, pour la confier à la direction nationale, il me fallait pouvoir compter sur une loyauté totale de la part de celle-ci. Malheureusement, le camarade Urbahns m'a fait perdre cet espoir.

Dans votre circulaire, vous défendez cette falsification de mon article par la rédaction consistant à faire

disparaître la partie consacrée à la critique du Leninbund, Je vous ai déjà écrit qu'en aucun cas je ne conteste à la rédaction le droit d'imprimer ou non mes articles, de les critiquer ou non. Ce que je ne lui reconnais pas, c'est le droit de les défigurer en particulier lorsque précisément je critique la direction du Leninbund. Au lieu de reconnaître franchement qu'il s'agit là d'une faute grave, au lieu de décerner un blâme à la rédaction et d'affirmer ouvertement que de telles méthodes à la Zinoviev-Maslow sont révoltantes et ne doivent plus jamais se reproduire, vous défendez la falsification de l'article et proclamez le droit de la rédaction de continuer à agir de la sorte.

Pouvais-je, compte tenu de cet état de choses, confier ma brochure à la rédaction ?

De plus, bien que je n'aie pas l'intention de cesser une collaboration à vos publications, et tout en continuant à vous envoyer comme par le passé mes articles, je me vois contraint, après votre circulaire du 28 septembre, de déclarer catégoriquement que je ne reconnais aucunement à la rédaction le droit de déformer mes articles. Au cas où des faits de cette nature viendraient à se répéter, je serais obligé de les rendre publics dans tous les organes de l'Opposition internationale.

4 . Votre lettre répète à plusieurs reprises que je n'ai pas l'intention de scissionner le Leninbund. C'est tout à fait exact. Il ne s'agit pas là d'une simple phrase, d'une convention ou d'une quelconque diplomatie. C'est prouvé par mon attitude plus que patiente depuis février de cette année. Mais je dois dire que votre circulaire, indépendamment de l'appréciation que vous portez sur telle ou telle démarche ou déclaration des camarades Grylewicz et Joko, ressemble fort à une proclamation de rupture avec l'Opposition russe dans son ensemble. Vous écrivez dans votre circulaire que vous avez publié ma brochure pour les mêmes raisons que vous publiez "les points de vue de Radek, Smilga et Préobrajensky". N'est-ce pas inouï ? Dans ma brochure, c'est la position de l'Opposition russe que je défends. Radek, Smilga et Préobrajensky sont des renégats, des adversaires acharnés de l'Opposition russe, Radek pour sa part ne reculant devant aucune calomnie. Et vous décidez de vous déclarer prêts à publier les positions de l'Opposition russe au même titre que celles de ces misérables traîtres. Vous rendez-vous compte de ce que cela signifie ? Sur quelle voie menez-vous le Leninbund ? Sur la voie de la rupture avec l'Opposition russe. Si, au niveau international, quelques groupes, tous peu nombreux, à l'exception de nos amis belges, ont dans une certaine mesure soutenu le camarade Urbahns dans son appréciation erronée du conflit soviéto-chinois, il ne se trouvera par contre aucun groupe de l'Opposition internationale pour soutenir ce cours louvoyant entre l'Opposition russe et les capitulars.

Dans cette voie, la direction du Leninbund va s'isoler et mener l'organisation à sa destruction.

5 . Vous tenez pour impossible de placer le Leninbund en position de fraction. Vous voulez maintenir la ligne du parti indépendant. C'est ce qui constitue la racine de toutes vos erreurs. L'absence des conditions objectives pour l'existence d'un deuxième parti s'exprime aussi dans le fait que vous n'avez ni ne pouvez avoir les forces et les moyens nécessaires pour jouer le rôle d'un deuxième parti. Vous en convenez vous-mêmes dans vos écrits. Vous êtes contraints, dans votre quête d'un quotidien, de sacrifier votre hebdomadaire. Tant et si bien que vous n'avez ni organe de propagande ni organe politique. Vous vous trouvez dans la situation d'une petite armée qui a tenté d'occuper un territoire trop vaste. Vous êtes obligés de vous concentrer, c'est-à-dire de renoncer à une partie du territoire pour exercer une domination d'autant plus ferme sur la partie restante, la transformer en place-forte et pouvoir commencer un déploiement systématique des forces. La première tâche de l'Opposition comme telle est de former des cadres. Ce qui vous a manqué pour cela, c'est l'outil, à savoir un hebdomadaire marxiste.

Bien évidemment, un quotidien serait fort souhaitable. Mais il est totalement faux de considérer que le passage à la situation de fraction exclue un quotidien (c'est une question de force, une fraction puissante peut aussi posséder un journal). Mais la gauche communiste, Leninbund compris, n'est non seulement pas un parti indépendant, mais même pas une fraction puissante. Le malheur du Leninbund est qu'étant

par nature une faible fraction, il veuille jouer un rôle indépendant. De la sorte, il ne fait que s'affaiblir.

Je ne doute pas un instant qu'en maintenant le cours actuel vous ne meniez l'organisation en quelques mois à une catastrophe, où il n'y aura chez vous ni quotidien ni hebdomadaire, mais seulement des ruines qui ne serviront qu'à rendre plus difficile le chemin des communistes de gauche.

Si je combats avec une telle obstination le cours erroné du camarade Urbahns, c'est seulement parce que je veux éviter au Leninbund la catastrophe qui le menace. Je ne poursuis ni ne peux poursuivre aucun autre but.

Notes

[1] Albert Treint (1889-1971) avait été secrétaire général du P.C.F., protégé de Zinoviev et "bolchevisateur" ; sympathisant de l'opposition unifiée, il avait été exclu du P.C.F. en février 1928. Il avait dirigé d'abord *L'Unité léniniste* puis *Le Redressement communiste*. Il n'avait pas suivi Zinoviev dans la capitulation mais se heurtait à l'hostilité des oppositionnels – nombreux – qu'il avait exclus lui-même.

[2] Jean-Jacques Tchernobelsky dit Jean Jacques (né en 1909) avait appartenu aux J.C. et au P.C.F. puis au *Redressement communiste* et venait de passer au groupe de *La Vérité*.

13 octobre 1929

Lettre d'accompagnement

Chers camarades,

Je vous adresse sous ce pli la copie d'une lettre à la direction du Leninbund. Cette lettre n'est pas destinée à être publiée. Mais comme elle aborde des questions importantes pour toute l'opposition internationale, vous pouvez, si vous le jugez nécessaire la porter à la connaissance, sous une forme ou sous une autre, de tous les membres de votre organisation.

Cette lettre sera traduite en allemand et en français dans les plus brefs délais, après quoi elle sera envoyée à toutes les organisations d'opposition.

13 octobre 1929

Lettre à Rosmer

Cher ami

Je vous ai déjà écrit mon opinion sur la nécessité pour le comité provisoire (ou peut-être pour le bureau d'information, titre plus modeste, par conséquent plus sage) de se présenter devant les différents groupements et de commencer son travail. Aujourd'hui j'apprends par une lettre de Landau que Urbahns, de connivence avec Paz, prépare quelque chose comme une conférence Internationale. Des groupements qui, hier, se détestaient, se coalisent aujourd'hui, poussés par des considérations tout à fait en dehors de la politique révolutionnaire. Ils ne peuvent créer par cela que la confusion. Il faut immédiatement prendre l'initiative ou, pour mieux dire, soutenir et continuer l'initiative prise il y a quelques mois. Je vous envoie ci-joint le projet d'une lettre-circulaire du bureau international d'information. Si les Belges soutiennent l'initiative, comme je l'espère, on pourrait lancer cette lettre avec trois signatures : G. Gourov [\[1\]](#), pour l'opposition russe; la votre, pour *la Vérité*, Van Overstraeten, pour les Belges. Ce serait un bon pas en avant. La chose la plus importante c'est de ne plus perdre de temps. J'attendrai votre réponse avec la plus grande impatience.

Je vous envoie mon projet en deux exemplaires pour que vous puissiez envoyer l'un d'eux immédiatement à Van Overstraeten. Je voulais le faire moi-même mais, réflexion faite, je crois qu'il vaut mieux que ce soit vous qui le fassiez, car vous connaissez mieux la situation belge et les dispositions de notre camarade Van Overstraeten.

Dès que ce projet sera signé et le bureau constitué, vous pourrez peut-être demander à la camarade Denise [\[2\]](#) d'en être le secrétaire.

Mais encore une fois ne pas perdre un seul instant !!!

Notes

[\[1\]](#) G. Gourov était l'un des pseudonymes de Trotsky.

[\[2\]](#) Denise Kahn, épouse Naville (1896-1969), née en Sarre, était la compagne de Pierre Naville et elle assurait un gros travail matériel, notamment des traductions.

13 octobre 1929

Projet de lettre-circulaire

Chers camarades

La question de la liaison internationale de l'Opposition communiste de gauche représente pour celle-ci la question de vie ou de mort, Nous ne nous cachons pas cependant un seul instant toutes les difficultés qui se trouvent sur la voie vers ce regroupement.

Il y a trois genres principaux d'obstacles.

- a) les groupes de l'Opposition dans les différents pays se sont développés indépendamment les uns des autres, presque sans liaison entre eux, se connaissent très peu et résolvent souvent tout à fait différemment les questions les plus importantes.
- b) Dans nombre de pays il y a des groupements d'opposition parallèles qui se réclament des mêmes principes, mais qui pratiquement se combattent avec acharnement.
- c) En U.R.S.S. l'Opposition se trouve sous le régime d'illégalité ce qui crée des obstacles techniques qui se transforment en difficultés politiques.

Dans ces conditions le rassemblement ne peut être atteint d'un seul coup. Il doit être préparé sur la base des idées comme sur celle de l'organisation.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur ce que le rassemblement ne sera solide et n'aura de valeur que s'il se présente non pas comme le résultat de combinaisons des sommets mais comme le résultat collectif de la pensée et de la volonté de tous les oppositionnels dans tous les pays.

En d'autres termes, la base commune des idées comme les formes d'organisation de ce regroupement doivent être réalisées par les méthodes démocratiques.

C'est la conférence internationale qui pourra seule créer les bases incontestables de l'unité de l'Opposition.

Nous croyons que malgré les obstacles qui se dressent sur sa route elle est tout à fait réalisable et que nous devons employer surtout nos efforts à la réunir le plus tôt possible.

Mais cette conférence ne peut être couronnée de succès qu'à condition d'une préparation juste. C'est à cela que se réduit pour le moment la question.

La préparation idéologique doit consister dans l'élaboration d'un projet de plate-forme, ou plus modestement de ses grandes lignes, et de projets de résolutions sur les principales questions de stratégie et de tactique communistes. Ces projets doivent être communiqués à temps par toutes les organisations et individualités qui participeront activement à ce travail préparatoire. Les projets de plate-forme et des résolutions doivent selon nous être soumis déjà avant la conférence à une discussion assez large dans la presse de l'opposition internationale.

La préparation pratique doit consister dans la constitution de la liste des organisations qui veulent et peuvent participer à la conférence internationale et en même temps dans l'élaboration des principes statutaires sur lesquels doivent être basés la représentation, les modes de votes, etc.

Il est tout à fait clair que, étant donné l'absence même d'un embryon d'organisation internationale, les premiers pas ne peuvent être faits que dans l'ordre de l'initiative de telle ou telle organisation ou groupement d'opposition.

Pendant l'été de cette année eut lieu un petit conciliabule privé de camarades appartenant aux

groupements d'opposition de cinq pays ; U.R.S.S., France (un des groupements), Chine, Autriche (un des groupements) et Tchécoslovaquie. Ces camarades sont tombés unanimement d'accord sur la nécessité de créer le plus vite possible une organisation provisoire internationale ou un comité d'initiative ou au moins un bureau d'information.

Ce conciliabule eut un caractère plutôt occasionnel dans ce sens que formellement les participants n'avaient pas de mandat. Mais la plupart de ceux-ci ne doutaient cependant pas un seul instant que les organisations auxquelles ils appartiennent soutiendraient sans réserves l'initiative de la préparation de ce regroupement international de l'opposition.

C'est à ce moment qu'on a essayé de faire participer à cette initiative les représentants du Leninbund et du groupe autrichien Arbeiter-Stimme. On est seulement arrivé dans cette question à ce que le camarade français qui avait participé à cet entretien visitât Vienne et Berlin.

Là, il eut des conversations détaillées sur les problèmes de l'opposition internationale avec les représentants de tous les groupements, les deux susnommés y compris.

En général, comme on le sait, la question n'a pas dépassé jusqu'à présent le stade des conversations préalables. nous croyons que le moment est venu de faire un pas de plus, au moins par la réalisation du bureau d'information internationale, qui, sans prétendre à des droits administratifs, prendrait sur lui d'être le trait d'union entre les différents groupements d'opposition, d'assurer l'échange des matériaux et des documents, et la parution d'un bulletin d'information.

Un tel bureau s'est constitué, comprenant les représentants de l'opposition russe, de l'hebdomadaire français *la Vérité*, de l'opposition belge. Il va de soi que si quelques-uns des groupements importants de l'opposition voulaient déléguer un représentant à ce bureau nous ne pourrions que les en féliciter. En premier lieu cela s'adresse au Leninbund.

En général la question de la composition du bureau d'information à ce stade n'est avant tout qu'une question technique et financière : un trop grand élargissement de ce bureau ferait de ses séances une sorte de conférence internationale et nécessiterait des dépenses dépassant nos ressources.

Nous trouvons nécessaires en rapport avec cela, de souligner à nouveau que le bureau n'a nullement la pensée de s'approprier les moindres droits de direction, son seul droit est celui d'initiative.

En nous adressant par cette lettre à tous les organisations, groupements, éditions que nous connaissons comme se réclamant de la gauche communiste nous leur demandons :

- 1) d'exprimer leur opinion sur la question suivante : quelle voie et quel pas pratique immédiat trouvent-ils comme les plus utiles pour la préparation du rassemblement des forces d'opposition ?
- 2) de nous indiquer quels résolutions, documents, thèses, etc., ils entendent mettre en discussion devant l'opposition internationale, dans quel ordre et dans quel délai ;
- 3) de nous envoyer les projets de résolutions et autres propositions prêts pour leur publication dans le bulletin ;
- 4) de nous dire si leurs groupements respectifs consentent à participer aux dépenses du bureau d'information et dans quelle mesure.

Nous vous prions instamment de répondre à cette lettre dans le plus bref délai.

Avec nos saluts communistes.

14 octobre 1929

Lettre à R. Adler

Chère Raïssa Timoféïevna,

J'ai reçu votre lettre du 6 octobre. Vous me parlez du recrutement d'un nouveau membre dans votre groupe. De son côté, Frank a appris aujourd'hui que trois personnes vous ont quittés. Si je comprends bien ce dont vous me parlez, je conclus que nous avons perdu l'épouse, mais gagné le mari [1]. Est-ce que je me trompe ? Il me semble que non.

Ce recrutement pourrait s'avérer extrêmement précieux pour différentes raisons. Nous avons besoin à Berlin d'un bon hebdomadaire communiste de combat. Nous avons des jeunes pour faire ce journal. Mais il nous faut un véritable journaliste expérimenté, ayant une solide formation marxiste. Nous pourrions trouver les moyens nécessaires à la sortie de la revue. Si nous pouvons compter sur une direction efficace - et le recrutement du "mari" nous donnerait cette assurance - la revue reposerait en quelques mois sur des bases solides. Menez cette discussion avec lui. S'il prend des engagements fermes sur ce point, nous pourrions le rencontrer ce qui nous mettrait dans les meilleures conditions pour parler de tout cela et passer un accord. J'attends avec impatience de plus amples informations.

La Vérité n'a pas encore acquis, loin de là, sa vraie physionomie politique ; mais la revue est sur la bonne voie. Vous le savez sans doute, *La Lutte de classes* a complètement fusionné avec *La Vérité*. Il s'agit certes d'un groupe d'intellectuels. Mais il a donné à la rédaction quatre écrivains de talent, de formation marxiste, jeunes, actifs, et désireux de s'instruire [2]. Seuls des militants isolés sont venus des autres groupes, mais on peut penser que dans un avenir proche tous les éléments actifs de l'opposition en France se rassembleront autour de *La Vérité*.

L'organisation américaine progresse. Le 7 novembre, elle passe à l'édition d'un hebdomadaire, et constitue sa propre imprimerie.

Le Leninbund est agité de violentes tensions internes, comme vous le savez. L'Allemagne en général a connu tant de graves défaites, de désillusions, de révolutions de palais dans le parti, de trahisons, de corruption, etc. Tout cela a laissé des blessures profondes et empoisonné les éléments de l'opposition eux-mêmes. Il est évident que là, la jeunesse doit tout reprendre du début. Il importe dans ces conditions, d'avoir une revue marxiste qui ne soit "liée à rien ni à personne, et tranche dans le vif, à droite comme à gauche". Une revue n'acquerrait d'autorité en Allemagne particulièrement, qu'en disant la vérité tout crûment. Et surtout si c'était dit avec talent. Dans les conditions dont j'ai parlé plus haut, ce serait possible.

Ici rien de nouveau. J'en ai terminé avec mon autobiographie depuis déjà longtemps. A la fin du mois, elle devrait sortir des presses. C'est un épais manuscrit. En ce moment, je travaille essentiellement sur la question de la "troisième période".

Notes

[1] Il s'agit vraisemblablement du couple Isa et Josef Strasser. Josef Strasser (1870-1935) faisait partie avant la guerre de la "Gauche de Reinchenberg" du parti social-démocrate autrichien. Il avait été l'un des fondateurs du P.C. autrichien, rédacteur en chef de son organe central en automne 1919. Ecarté des responsabilités en raison de ses sympathies pour Paul Levy il avait travaillé à Moscou de 23 à 28, dans une maison d'édition puis à l'édition des Oeuvres de Lénine. Il avait démissionné du P.C.

[2] Les quatre "écrivains" du groupe *La Lutte de Classes* étaient Pierre Naville, Gérard Rosenthal,

Aimé Patri et Michel Collinet.

Syndicalisme et communisme

14 octobre 1929

La question syndicale est une des plus importantes pour le mouvement ouvrier, et donc pour l'Opposition aussi. Sans position claire sur cette question, l'Opposition sera incapable de gagner une influence véritable dans la classe ouvrière. C'est pourquoi je crois nécessaire de soumettre ici à la discussion quelques considérations sur la question syndicale.

Le Parti communiste est l'arme fondamentale de l'action révolutionnaire du prolétariat, l'organisation de combat de son avant-garde qui doit s'élever au rôle de guide de la classe ouvrière dans toutes les sphères de sa lutte, sans exception, par conséquent mouvement syndical inclus.

Ceux qui, par principe, opposent l'autonomie syndicale au *leadership* du parti communiste, opposent ainsi — qu'ils le veuillent ou non — la partie la plus rétrograde du prolétariat à l'avant-garde de la classe ouvrière, la lutte pour des revendications immédiates à la lutte pour la libération totale des travailleurs, le réformisme au communisme, l'opportunisme au marxisme révolutionnaire.

Le syndicalisme français d'avant-guerre, à ses débuts et pendant sa croissance, en combattant pour l'autonomie syndicale, combattit réellement pour son indépendance vis-à-vis du gouvernement bourgeois et de ses partis, parmi lesquels celui du socialisme réformiste et parlementaire. C'était une lutte contre l'opportunisme, par une voie révolutionnaire.

Le syndicalisme révolutionnaire n'a pas à cet égard fétichisé l'autonomie des organisations de masse. Bien au contraire, il a compris et a affirmé le rôle dirigeant de la minorité révolutionnaire dans les organisations de masse, organisations qui reflètent la classe ouvrière avec toutes ses contradictions, ses retards et ses faiblesses.

La théorie de la minorité active était essentiellement une théorie inachevée du parti prolétarien. Dans sa pratique, le syndicalisme révolutionnaire était l'embryon d'un parti révolutionnaire contre l'opportunisme, c'était une remarquable esquisse du communisme révolutionnaire.

La faiblesse de l'anarcho-syndicalisme, même dans sa période classique, était l'absence d'une base théorique correcte, et donc une mauvaise compréhension de la nature de l'Etat et de son rôle dans la lutte de classe ; une conception inachevée, incomplète et par conséquent erronée du rôle de la minorité révolutionnaire, c'est-à-dire du parti. De là les erreurs de tactique, comme le fétichisme de la grève générale, ignorant le lien entre le soulèvement et la prise du pouvoir, etc.

Après la guerre, le syndicalisme français a trouvé à la fois sa réfutation, son développement et son achèvement dans le communisme. Les tentatives pour rétablir le syndicalisme révolutionnaire tournent maintenant le dos à l'histoire. Pour le mouvement ouvrier, de telles tentatives ne peuvent avoir qu'une signification réactionnaire.

Les épigones du syndicalisme transforment (en paroles) l'indépendance de l'organisation syndicale vis-à-vis de la bourgeoisie et des socialistes réformistes en *indépendance en général*, en indépendance *absolue* vis-à-vis de tous les partis, parti communiste inclus.

Si, dans sa période d'expansion, le syndicalisme se considérait comme une avant-garde et combattait pour le rôle dirigeant de la minorité d'avant-garde au sein des masses, les épigones du syndicalisme luttent maintenant contre les mêmes souhaits de l'avant-garde communiste, essayant, quoique sans succès, de se baser sur le manque de développement et les préjugés des parties les plus rétrogrades de la classe ouvrière.

L'indépendance face à l'influence de la bourgeoisie ne peut pas être un état passif. Elle ne peut que s'exprimer par des actes politiques, c'est-à-dire par la lutte contre la bourgeoisie. Cette lutte doit être

inspirée par un programme spécifique qui exige organisation et tactique pour son application. C'est l'union du programme, de l'organisation et de la tactique qui constitue le parti. C'est pourquoi la véritable indépendance du prolétariat vis-à-vis du gouvernement bourgeois ne peut être réalisée sans que le prolétariat mène sa lutte sous la conduite d'un parti révolutionnaire et non d'un parti opportuniste.

Les épigones du syndicalisme voudraient nous faire croire que les syndicats se suffisent à eux-mêmes. Théoriquement, ça ne veut rien dire, mais en pratique ça signifie la dissolution de l'avant-garde révolutionnaire dans les masses, dans les syndicats.

Plus la masse encadrée par les syndicats est grande, mieux ils peuvent accomplir leur mission. Un parti prolétarien, au contraire, ne mérite son nom que s'il est idéologiquement homogène, dans les limites de l'unité d'action et de l'organisation. Présenter les syndicats comme autosuffisants sous prétexte que le prolétariat aurait déjà atteint sa "majorité", c'est flatter le prolétariat en le décrivant comme il ne peut pas être en régime capitaliste, qui maintient les masses ouvrières dans l'ignorance, laissant seulement à l'avant-garde prolétarienne la possibilité de traverser toutes les difficultés et d'arriver à une compréhension claire des tâches de sa classe dans leur ensemble.

La véritable autonomie, pratique et non métaphysique, de l'organisation syndicale n'est ni perturbée ni diminuée par la lutte d'influence du parti communiste. Chaque syndiqué a le droit de voter comme il le juge utile et d'élire celui qui lui semble le plus digne. Les communistes possèdent ce droit comme les autres.

La conquête de la majorité par les communistes dans les organes directeurs se fait dans le respect des principes de l'autonomie, à savoir la libre autogestion des syndicats. D'autre part, aucun statut de syndicat ne peut empêcher ou interdire le parti d'élire le secrétaire général de la Confédération du travail à son comité central, puisque ici nous sommes entièrement dans le registre de l'autonomie du parti.

Dans les syndicats, les communistes sont naturellement soumis à la discipline du parti, quelques soient les postes qu'ils occupent. Ceci n'exclut pas mais présuppose leur soumission à la discipline du syndicat. En d'autres termes, le parti ne leur impose aucune ligne de conduite qui contredirait l'état d'esprit ou les avis de la majorité des membres des syndicats. Dans des cas tout à fait exceptionnels, quand le parti considère impossible la soumission de ses membres à une décision réactionnaire du syndicat, il montre ouvertement à ses membres les conséquences qui en découlent, comme des retraits de responsabilités syndicales, des expulsions, et ainsi de suite.

Avec des formules juridiques sur ces questions — et l'autonomie est une formule purement juridique — on n'arrive à rien. La question doit être posée dans son contenu, c'est-à-dire sur le plan de la politique syndicale. Une politique correcte doit être opposée à une politique erronée.

Les caractéristiques du *leadership* du parti, ses formes et ses méthodes, peuvent différer profondément selon les conditions générales d'un pays donné ou selon sa période de développement.

Dans les pays capitalistes, où le Parti communiste ne possède aucun moyen coercitif, il est évident qu'il ne peut avoir le leadership qu'avec des communistes syndiqués, que ce soit à la base ou aux postes bureaucratiques. Le nombre de communistes aux principaux postes de direction des syndicats n'est qu'un des moyens de mesurer le rôle du parti dans les syndicats. La mesure la plus importante est le pourcentage de communistes syndiqués par rapport à l'ensemble de la masse syndiquée. Mais le critère principal est l'influence générale du parti sur la classe ouvrière, elle-même mesurable par la diffusion de la presse communiste, l'assistance lors des meetings du parti, le nombre de voix aux élections et, ce qui est tout particulièrement important, le nombre d'ouvriers et d'ouvrières qui répondent activement aux appels à la lutte du parti.

Il est clair que l'influence du Parti communiste de manière générale, y compris dans les syndicats, se développera au fur et à mesure que la situation deviendra plus révolutionnaire.

Ces conditions permettent une appréciation du degré et de la forme de la véritable autonomie des syndicats, l'autonomie réelle et non métaphysique. En période de "paix", quand les formes les plus militantes d'action syndicale sont des grèves économiques isolées, le rôle direct du parti dans les syndicats reste au second plan. En règle générale, le parti n'intervient pas dans chaque grève isolée. Il aide le syndicat à décider si la grève est opportune, par son information politique et économique et par son conseil. Il **sert** la grève par son agitation, etc. Le premier rôle dans la grève revient naturellement au syndicat.

La situation change radicalement quand le mouvement s'élève au niveau de la grève générale et de la lutte directe pour le pouvoir. Dans ces conditions, le rôle dirigeant du parti devient immédiatement direct et ouvert. Les syndicats — naturellement pas ceux qui passent de l'autre côté des barricades — deviennent les appareils de l'organisation du parti qui prend le devant comme dirigeant la révolution, en portant la pleine responsabilité devant la classe ouvrière toute entière.

Dans ce domaine, pour tout ce qui se situe entre la grève économique locale et l'insurrection révolutionnaire de classe, on trouve toutes les formes possibles de relations réciproques entre le parti et les syndicats, les degrés variables de **leadership** direct et immédiat, etc. Mais en toutes circonstances, le parti cherche à gagner le **leadership** général en comptant sur la vraie autonomie des syndicats qui, en tant qu'organisations — cela va sans dire — ne sont pas "soumises" à lui.

Les faits démontrent que des syndicats politiquement "indépendants" n'existent nulle part. Il n'y en a jamais eu. L'expérience et la théorie indiquent qu'il n'y en aura jamais. Aux Etats-Unis, les syndicats sont directement liés par leur appareil au patronat industriel et aux partis bourgeois. En Angleterre, les syndicats, qui dans le passé ont principalement soutenu les libéraux, constituent maintenant la base du parti travailliste. En Allemagne, les syndicats marchent sous la bannière de la social-démocratie. En république soviétique, leur conduite appartient aux bolcheviques. En France, une des organisations syndicales suit les socialistes, l'autre les communistes. En Finlande, les syndicats ont été divisés il y a un peu de temps, l'un allant vers la social-démocratie, l'autre vers le communisme. C'est comme ça partout.

Les théoriciens de l' »Indépendance« du mouvement syndical n'ont pas pris la peine jusqu'ici de penser à cela : pourquoi leur slogan non seulement est loin de se réaliser où que ce soit, mais, au contraire, pourquoi la dépendance des syndicats vis-à-vis du **leadership** d'un parti devient partout la règle, sans exception, et ce ouvertement ? Ceci correspond en fait aux caractéristiques de l'époque impérialiste, qui dévoile toutes les relations de classe et qui, même chez le prolétariat accentue les contradictions entre son aristocratie et ses couches les plus exploitées.

L'expression courante du syndicalisme d'autrefois est la prétendue Ligue syndicaliste. Par tous ses traits, elle apparaît comme une organisation politique qui cherche à subordonner le mouvement syndical à son influence. En fait la Ligue recrute ses membres non pas selon les principes syndicaux, mais selon ceux des groupements politiques ; elle a sa plateforme, faute de programme, et la défend dans ses publications ; elle a sa propre discipline interne dans le mouvement syndical. Dans les congrès des confédérations, ses partisans agissent en tant que fraction politique tout comme la fraction communiste. Pour faire court, la tendance de la Ligue syndicaliste se ramène à une lutte pour libérer les deux confédérations du **leadership** des socialistes et des communistes et pour les unir sous la direction du groupe de [Monatte](#).

La Ligue n'agit pas ouvertement au nom du droit et de la nécessité pour la minorité avancée de combattre pour étendre son influence sur les masses ; elle se présente masquée par ce qu'elle appelle l' »Indépendance« syndicale. De ce point de vue, la Ligue s'approche du Parti socialiste qui réalise aussi son **leadership** sous couvert de l'expression "indépendance du mouvement syndical". Le parti communiste, au contraire, dit ouvertement à la classe ouvrière : voici mon programme, ma tactique et ma politique, que je propose aux syndicats.

Le prolétariat ne doit jamais croire n'importe quoi aveuglément. Il doit juger par son travail. Mais les

ouvriers devraient avoir une double et une triple méfiance vers ces prétendants au *leadership* qui agissent incognito, sous un masque qui ferait croire au prolétariat qu'il n'a besoin d'aucun *leadership* .

Le droit d'un parti politique d'agir pour gagner les syndicats à son influence ne doit pas être nié, mais cette question doit être posée : Au nom de quel programme et de quelle tactique cette organisation agit-elle ? De ce point de vue, la Ligue syndicaliste ne donne pas les garanties nécessaires. Son programme est extrêmement amorphe, de même que sa tactique. Dans ses positions politiques elle agit seulement au fil des événements. Reconnaisant la révolution prolétarienne et même la dictature du prolétariat elle ignore le parti et ses droits, est contre le *leadership* communiste, sans lequel la révolution prolétarienne risquerait de rester à jamais une expression vide.

L'idéologie de l'indépendance syndicale n'a rien de commun avec les idées et les sentiments du prolétariat en tant que classe. Si le parti, par sa direction, est capable d'assurer une politique correcte et clairvoyante dans les syndicats, pas un seul ouvrier n'aura l'idée de se rebeller contre le *leadership* du parti. L'expérience historique des bolcheviques l'a prouvé.

C'est aussi valable la France, où les communistes ont obtenu 1.200.000 voix aux élections tandis que la *Confédération Générale du Travail Unitaire* (la centrale syndicale rouge) a seulement un quart ou un tiers de ce nombre. Il est clair que le slogan abstrait de l'indépendance ne peut venir en aucun cas des masses. La bureaucratie syndicale est une tout autre chose. Elle voit non seulement une concurrence professionnelle dans la bureaucratie de parti, mais elle tend à se rendre indépendante du contrôle par l'avant-garde prolétarienne. Le slogan de l'indépendance est, par sa base même, un slogan bureaucratique et non un slogan de classe.

Après le fétichisme de l'“indépendance”, la Ligue syndicaliste transforme également la question *de l'unité syndicale* en fétiche.

Il va de soi que le maintien de l'unité des organisations syndicales a d'énormes avantages, tant du point de vue des tâches quotidiennes du prolétariat que de celui de la lutte du Parti communiste pour étendre son influence sur les masses. Mais les faits montrent que dès que l'aile révolutionnaire dans les syndicats remporte ses premiers succès, les opportunistes prennent la voie de la scission. Les relations paisibles avec la bourgeoisie leur sont plus chères que l'unité du prolétariat. C'est le constat incontestable des expériences de l'après-guerre.

Nous, communistes, avons toujours intérêt à démontrer aux ouvriers que la responsabilité du dédoublement des organisations syndicales incombe complètement à la social-démocratie. Mais il ne s'en suit pas que la formule creuse de l'unité nous serait plus importante que les tâches révolutionnaires de la classe ouvrière.

Huit ans se sont écoulés depuis la scission syndicale en France. Pendant ce temps, les deux organisations se sont certainement liées avec les deux partis politiques mortellement ennemis. Dans ces conditions, penser pouvoir unifier le mouvement syndical par la simple bonne parole de l'unité serait se bercer d'illusions. Déclarer que sans unification préalable des deux centrales syndicales non seulement la révolution prolétarienne mais même une lutte de classe sérieuse seraient impossibles, revient à faire dépendre l'avenir de la révolution de la clique corrompue des réformistes syndicaux.

En fait l'avenir de la révolution dépend non pas de la fusion des deux appareils syndicaux, mais de l'unification de la majorité de la classe ouvrière derrière des slogans révolutionnaires et des méthodes révolutionnaires de lutte. Aujourd'hui l'unification de la classe ouvrière est seulement possible par la lutte contre les collaborateurs de classe qui se trouvent non seulement dans les partis politiques mais aussi dans les syndicats.

Le véritable chemin de l'unité révolutionnaire du prolétariat se situe dans le redressement, l'expansion et la consolidation de la C.G.T.U. révolutionnaire et dans l'affaiblissement de la C.G.T. réformiste. Il n'est pas exclu, mais, bien au contraire très probable, qu'à l'heure de sa révolution, le prolétariat français écrira la lutte avec deux confédérations : derrière l'une se trouveront les masses et derrière

l'autre l'aristocratie du travail et la bureaucratie.

La nouvelle opposition syndicale ne veut évidemment pas aller sur le chemin du syndicalisme. En même temps, elle se sépare du parti — non avec l'idée d'un certain *leadership*, mais avec le parti en général. Ce qui signifie tout simplement se désarmer idéologiquement et retomber dans le corporatisme.

L'opposition syndicale dans l'ensemble est très variée. Mais elle est caractérisée par quelques traits communs qui ne la rapprochent pas de l'opposition communiste de gauche mais, au contraire, s'opposent à elle.

L'opposition syndicale ne lutte pas contre les actes désinvoltes et les méthodes erronées du *leadership* communiste, mais contre l'influence du communisme sur la classe ouvrière.

L'opposition syndicale ne lutte pas contre une vision gauchiste de la situation et de ses perspectives mais agit, en fait, à l'opposé de toute perspective révolutionnaire.

L'opposition syndicale ne combat pas contre des méthodes caricaturales d'antimilitarisme mais propose une orientation pacifiste. En d'autres termes, l'opposition syndicale se développe manifestement dans un état d'esprit réformiste.

Il est complètement faux d'affirmer que ces dernières années — contrairement à ce qui s'est produit en Allemagne, en Tchécoslovaquie et dans d'autres pays — on n'a pas constitué en France une aile droite au sein du camp révolutionnaire. Le point principal est que, abandonnant la politique révolutionnaire du communisme, l'opposition de droite en France, conformément aux traditions du mouvement ouvrier français a pris un caractère syndical, cachant de cette façon sa physionomie politique. Au fond, la majorité de l'opposition syndicale représente l'aile droite, comme le groupe de Brandler en Allemagne, les syndicalistes tchèques qui après la scission ont pris une position clairement réformiste, etc.

On peut chercher à objecter que toutes les considérations précédentes ne seraient valables qu'à la condition que le parti communiste ait une politique correcte. Mais cette objection n'est pas fondée. La question des rapports entre le parti, qui représente le prolétariat comme il devrait être, et les syndicats, qui représentent le prolétariat tel qu'il est, est la question la plus fondamentale du marxisme révolutionnaire. Ce serait une erreur de rejeter la seule réponse possible à cette question seulement parce que le parti communiste, sous l'influence de raisons objectives et subjectives à propos desquelles nous avons parlé plus d'une fois, conduit maintenant une politique erronée envers les syndicats, comme dans d'autres domaines. Une politique correcte doit être opposée à une politique erronée. C'est dans ce but que l'opposition de gauche s'est constituée en fraction. Si l'on considère que le Parti communiste français dans sa totalité est dans un état complètement irrécupérable — ce que nous ne pensons pas — un autre parti doit lui être opposé. Mais la question de la relation du parti à la classe ne change pas d'un iota par ce fait.

L'opposition de gauche considère qu'il est impossible d'influencer le mouvement syndical, de l'aider à trouver une orientation correcte, de l'imprégner avec des slogans corrects, sans passer par le parti communiste (ou une fraction pour le moment) qui, à côté de ses autres attributs, est le laboratoire idéologique central de la classe ouvrière.

La tâche bien comprise du Parti communiste ne consiste pas seulement à gagner en influence sur les syndicats, tels qu'ils sont, mais à gagner, par le biais des syndicats, une influence sur la majorité de la classe ouvrière. Ce n'est possible que si les méthodes utilisées par le parti dans les syndicats correspondent à la nature et aux tâches de ces derniers. La lutte d'influence du parti dans les syndicats se vérifie objectivement dans le fait qu'ils prospèrent ou pas, qu'ils augmentent le nombre de leurs syndiqués et au-delà leurs relations avec les masses les plus larges. Si le parti paie le prix de son influence dans les syndicats par leur amoindrissement et par le dernier des fractionnismes — convertissant les syndicats en auxiliaires du parti pour des objectifs ponctuels et les empêchant de devenir des organisations de masse — les relations entre le parti et la classe sont erronées. Il n'est pas

nécessaire d'épiloguer sur les causes d'une telle situation. Nous l'avons fait plus d'une fois et nous le faisons chaque jour. La nature changeante de la politique communiste officielle reflète sa tendance aventuriste à se vouloir maître de la classe ouvrière dans les plus brefs délais, par tous les moyens (mises en scène, inventions, agitation superficielle, etc).

On ne s'en sortira pourtant pas en opposant les syndicats au parti (ou à la fraction) mais dans la lutte sans compromis pour changer complètement la politique du parti comme celle des syndicats.

L'Opposition de gauche doit indissolublement lier les questions du mouvement syndical aux questions de la lutte politique du prolétariat. Elle doit donner une analyse concrète du stade actuel de développement du mouvement ouvrier français. Elle doit donner une évaluation, tant quantitative que qualitative, du mouvement actuel des grèves et de ses perspectives par rapport aux perspectives du développement économique de la France. Il est inutile de dire qu'elle rejette complètement la perspective de la stabilisation du capitalisme et de la paix pour les prochaines décennies. Elle procède à partir d'une évaluation de notre époque en tant que révolutionnaire. Elle émerge de la nécessité d'une préparation adéquate de l'avant-garde prolétarienne devant des retournements non seulement probables mais inévitables. Son action la plus ferme et la plus implacable est dirigée contre les rodomontades soi-disant révolutionnaires de la bureaucratie centriste, contre l'hystérie politique qui ne tient pas compte des conditions et qui confond aujourd'hui avec hier ou avec demain ; plus fermement et résolument encore doit-elle se positionner contre les éléments de la droite qui reprennent sa critique et s'y dissimulent afin d'introduire leurs tendances dans le marxisme révolutionnaire.

Une nouvelle délimitation ? De nouvelles polémiques ? De nouvelles scissions ? Ce seront les lamentations des âmes pures mais fatiguées, qui voudraient transformer l'Opposition en une retraite calme où l'on pourrait tranquillement prendre congé des grandes tâches, tout en préservant intact le nom de révolutionnaire « de gauche ». Non ! Nous leur disons, à ces âmes fatiguées : nous ne voyageons certainement pas sur la même route. La vérité n'a pourtant jamais été la somme de petites erreurs. Une organisation révolutionnaire n'a pourtant jamais été composée de petits groupes conservateurs, cherchant avant tout à se démarquer les uns des autres. Il y a des époques où la tendance révolutionnaire est réduite à une petite minorité dans le mouvement ouvrier. Mais ces époques n'exigent pas des arrangements entre les petits groupes pour se cacher mutuellement leurs péchés mais exigent au contraire une lutte doublement implacable pour une perspective correcte et une formation des cadres dans l'esprit du marxisme authentique. Ce n'est qu'ainsi que la victoire est possible.

Pour autant l'auteur de ces lignes est personnellement concerné et doit admettre que la notion qu'il a eue du groupe de Monatte quand il a été expulsé d'Union Soviétique s'est avérée être trop optimiste, donc fausse. Pendant plusieurs années, l'auteur n'a pas eu la possibilité de suivre l'activité de ce groupe. Il l'a jugée de par ses souvenirs. Les divergences se sont avérées plus profondes et plus aiguës qu'on pouvait le supposer. Les derniers événements ont montré au-delà du doute que sans démarcation idéologique claire et précise de la ligne du syndicalisme, l'Opposition communiste en France n'ira pas de l'avant. Les thèses ici proposées ne sont qu'une première étape dans l'élaboration de cette démarcation, prélude à la lutte réussie contre le baragouin révolutionnaire et la nature opportuniste de [Cachin](#), [Monmousseau](#) et compagnie.

Lettre à A. Rosmer

14 octobre 1929

Prinkipo, le 14 octobre 1929

Au camarade Rosmer,

Cher ami,

Je vous envoie les [thèses sur la question syndicale](#). Après les avoir écrites, je me suis persuadé qu'elles sont "mûres" pour la publication comme point de départ d'une discussion publique. Vous pourriez à cet effet les publier dans la tribune libre sous ma signature. Cela créerait pour la rédaction une situation favorable, dans ce sens qu'elle pourrait ne pas s'engager dès le début pour les formules tranchantes et polémiques qu'elles contiennent. Le développement de la discussion indiquera de lui-même le moment propice pour l'intervention de la rédaction. Dans la question syndicale surtout, le danger consiste pour nous non en ce que les autres groupes d'opposition peuvent nous traiter avec inimitié. Tous ces groupes ont très peu d'influence, et pas un seul, en gardant sa position présente, n'en acquerra jamais. Le vrai danger a un caractère tout à fait opposé: il consiste en ce que les ouvriers communistes, les ouvriers syndiqués, les sympathisants au communisme, les ouvriers qui participent à la souscription de *L'Humanité*, etc., peuvent nous confondre - et que la bureaucratie du parti a la possibilité de nous identifier - avec les éléments anticomunistes et antimarxistes. Toute la tactique des staliniens dans tout le pays est basée sur cette confusion; d'un côté, d'une manière ou d'une autre à se couvrir par la position "communiste de gauche"; de l'autre côté, les staliniens s'efforcent par tous les moyens de nous rendre responsables des erreurs de tous les cénacles de l'opposition. De cette situation il nous faut sortir coûte que coûte. Il nous faut chercher à obtenir ce résultat que les larges couches d'ouvriers révolutionnaires ne permettent plus à la bureaucratie du parti de nous jeter dans le même sac avec la Ligue syndicaliste, avec [Urbahns](#), avec [Paz](#), avec les ultra gauchistes italiens (antibordighistes), etc.

... Il faut que notre physionomie soit distincte et précise. Nous ne pouvons aboutir à ce résultat que si nous refusons catégoriquement à faire la cour aux groupements et individus, si, au contraire, nous n'accordons de pardon à personne. Par cela nous forcerons tôt ou tard le parti à entrer en polémique directe avec nous, c'est-à-dire non seulement à nous insulter sommairement, mais à répondre à nos arguments. Une fois ce moment arrivé, notre affaire sera mi-gagnée.

Je vous envoie le texte russe, la traduction française nous prendrait ensemble avec le camarade R[anc] quelques heures de travail que je préfère consacrer à [l'article sur l'anniversaire de la Révolution d'octobre](#), qui me tient tant à cœur. Je le ferai après-demain. D'ailleurs, avez-vous des difficultés avec la traduction? J'espère que non.

14 octobre 1929

Lettre à G.I. Myasnikov

Cher camarade Myasnikov,

Je ne vois aucune raison, ou plus exactement aucune possibilité d'engager une polémique au sujet du vote imaginaire que j'aurais émis à votre sujet.^[1]

Que pouvons nous prouver ? Staline a le choix entre trois attitudes :

- a) ne rien dire, tout simplement ;
- b) prétendre qu'il n'a jamais, au grand jamais, rien dit de semblable à votre ami ;
- c) enfin : il peut répéter cette calomnie contre moi, plus deux ou trois autres de Yaroslavsky pour enfoncer le clou.

Aucune de ces variantes possibles n'apportera le moindre éclaircissement dans cette affaire.

J'ajouterai que depuis des années les staliniens ont répandu et répandent sur mon compte des mensonges et des calomnies absolument monstrueux, et non pas dans des discussions de couloir, entre quatre yeux, mais publiquement, dans des réunions d'ouvriers, et ce qui se dit là est encore bien plus répugnant que ce qui s'écrit dans la presse.

C'est pourquoi je crois que se lancer dans une enquête sur cette calomnie, une en passant, et proférée en privé, n'aurait aucune signification politique. Je ne doute pas un instant que votre ami ait fidèlement rapporté les paroles de Staline.

Il ne pouvait lui montrer aucun compte-rendu, à moins de supposer qu'il ait fabriqué un faux spécialement pour l'occasion, ce que je ne crois pas, car Staline est très prudent.

Un détail parmi d'autres : les comptes-rendus du bureau politique ne comportent que les décisions majoritaires. Jamais les propositions de la minorité n'y sont reproduites. Ainsi procédait-on du temps de Lénine, conformément à une décision du bureau politique lui-même. Par conséquent, si le vote inventé par Staline devait se trouver mentionné quelque part, ce ne serait justement pas dans le compte-rendu.

Je me rappelle que peu de temps avant le XVème congrès, j'avais demandé à Zinoviev où, quand, dans quelles conditions, avait été prise la décision de vous exiler.

Qui a pris cette décision, lui ai-je dit, votre petit comité des trois, ou votre comité des sept ?, car, moi, je n'ai rien vu passer ! Zinoviev m'a répondu qu'il ne se souvenait absolument pas des circonstances de cette affaire, et pensait que cela s'était fait en dehors de lui. A-t-il ou non dit la vérité ? Je ne me hasarderai pas à en juger. Il n'est cependant pas exclu qu'il se soit trouvé à Leningrad à l'époque où la décision a été prise.

Mais quelle corvée, de devoir perdre son temps à débrouiller toutes ces histoires, sans cesse renouvelées ! En ce qui me concerne, je considère que cette question-là est close.

Cordial salut.

Note

^[1] Myasnikov avait écrit à Trotsky lui reprochant d'avoir autrefois voté la décision de l'exiler ; il assurait en être informé par une confidence de Staline à l'un de ses amis.

15 octobre 1929

Lettre à P. Naville

Cher camarade Naville, [*]

(...) 2) Vous dites que je devrais compléter mon tableau d'Urbahns par un examen de sa politique allemande, mais ma brochure est consacrée à une certaine question, que le titre indique. D'ailleurs je promets dans la brochure elle-même de revenir sur les questions allemandes. Dans la brochure j'indique la critérium le plus important pour la politique intérieure : parti ou fraction ? Vous parlez d'une fraction " indépendante ". Quand la fraction est en dehors du parti et composée d'exclus du parti, elle est par ces faits mêmes tout à fait indépendante, même de trop - ça veut dire qu'elle est entièrement coupée du parti, n'a pas de relations avec le parti, ne sait pas ce qui se passe dans le parti, et c'est pourquoi elle est incapable de trouver des arguments et des critiques qui puissent toucher le noyau prolétarien du parti. Il en est d'ailleurs de même pour les groupements français, mises à part les prétentions de jouer le rôle d'un second parti. Le mot d'ordre pour le Léninbund comme pour La Vérité, par exemple, n'est pas : Eloignez-vous du parti mais au contraire : Rapprochez-vous du parti. Pour le Leninbund ça veut dire en premier lieu : Finissez-en avec la bêtise des candidatures parallèles, soutenez les candidats du parti, mais en menant une campagne tout à fait indépendante, catégorique et même implacable.

(...) 4) La minorité syndicale pue le réformisme à plein nez. Il n'y a là-dessus aucun doute, surtout après le dernier numéro de La Révolution prolétarienne. La réfutation de la droite est la condition préalable à toute action contre les centristes gauchisants. Vous dites : " Il s'agit de "démolir" la direction actuelle de la CGTU, c'est-à-dire en fin de compte, celle du parti. " Même si l'on accepte cette formule on ne peut pas " démolir " cette direction par une coalition avec Chambelland ou même en ménageant Chambelland (ce qui est aussi une forme de bloc), comme on ne peut pas en Allemagne " démolir " la direction Thälmann par un bloc avec Brandler. Pour pouvoir approcher les ouvriers communistes qui n'ont pas perdu leur confiance dans la direction de Thälmann, surtout grâce à son tournant gauche, il faut surtout leur démontrer que nous sommes beaucoup plus profondément hostiles qu'eux à la déviation droite. Même chose pour la situation en France, surtout dans les syndicats. Et d'ailleurs que peut signifier " démolir " la direction ? Pas autre chose que gagner la confiance des ouvriers communistes, des ouvriers syndiqués, pour une autre politique et pour une autre direction. Et pour cela il faut tout d'abord que les ouvriers communistes et les ouvriers syndiqués sachent qu'il y a un abîme entre notre position et celle de Chambelland, et celle de Schumacher, plus profond que celui qui les sépare de celle de Monmousseau. Sans cela, si " l'emprise de l'appareil actuel du parti sur les syndicats cessera ", la CGTU rejoindra les Lafayettistes sous le drapeau du parti socialiste. C'est à cette question que sont consacrées des thèses syndicales que je viens d'écrire et que j'ai envoyées à Rosmer.

5) Quant à La Vérité, je crois que la première chose à faire, c'est de créer autour d'elle un groupement d'ouvriers, surtout, conscients et dévoués qui représenterait un certain contrôle de la masse sur la rédaction. Sans cela il y a aura trop de forces centrifuges. L'organisation de la rédaction n'est possible que sur une base pareille. Ne pourrait-on pas commencer par un club assez largement ouvert pour le transformer par une sélection inévitable en une organisation disciplinée ?

6) Vous insistez beaucoup sur la nécessité d'avoir en Allemagne une plate-forme allemande et vous trouvez que l'accord ou le désaccord avec l'opposition russe " ne peut pas être un critère ". Je m'étonne un peu de ce malentendu. Dans ma lettre à La Lutte de Classes, comme dans la déclaration de La Vérité, cette idée que l'opposition doit être enracinée dans son sol national est exprimée assez

clairement et d'un commun accord. Mais avec le Léninbund, cette fois-ci, il s'agit de tout autre chose : il s'agit d'un désaccord entre lui et l'opposition russe sur les questions les plus fondamentales. Il s'agissait dans ce cas de la défense de l'URSS qui engage " pratiquement " l'opposition russe de la manière la plus immédiate. Or, il y a dans le Léninbund une opposition qui se déclare sur ces questions d'accord avec l'opposition russe. Ce n'est pas un " criterium ", mais un fait politique.

Vous avez tout à fait raison de dire que les différentes oppositions doivent se délimiter sur le terrain de lutte immédiate. Je n'attends que cela, je l'attends même avec impatience. C'est dans ce but que nous avons créé La Vérité d'un commun accord. Mais ça n'entame pas le fait qu'il y a des questions internationales, non seulement russes, sur lesquelles l'opposition russe s'est prononcée dans une plateforme exacte et dans d'autres documents. C'est pourquoi des camarades et mêmes des groupements internationaux déclarent couramment sur ces questions : je suis d'accord ou en désaccord avec l'opposition russe. Ce n'est pas un " criterium ", même pas une appréciation, mais une constatation. Le malheur d'Urbahns, par exemple, c'est qu'il fait de l'indépendance nationale de l'opposition, qui ne peut être que le résultat naturel de l'action sérieuse sur le sol national, un but en soi, et même un rite. Je lui ai indiqué que par cela même il ne fait au contraire que démontrer sa dépendance, quoique d'une manière négative.

7) La déclaration de Rakovsky est un certain compromis qui visait encore une partie des candidats capitulards. Une cinquantaine de camarades parmi les déportés n'ont pas voulu signer la déclaration à cause de cela. A côté de la déclaration il y a une grande lettre explicative de Rakovsky et autres qui est beaucoup plus précise et intéressante. Nous en donnerons des extraits pour La Vérité.

8) Comme ajouté au paragraphe 2), le plus grand danger est de sous-estimer l'influence du parti, non seulement en Allemagne mais aussi en France. Il ne faut pas oublier que nous nous réjouissons d'un tirage de 2, 3 ou 4 000 tandis que L'Humanité en a gagné 5 000 à Paris pendant la dernière semaine, et la souscription en sa faveur est une démonstration extrêmement importante. Et puis on ne peut pas dire que rien ne soit changé dans le parti : la tendance centriste droite est remplacée par la tendance centriste gauche et extrême gauche. Cette dernière politique peut être aussi néfaste que la précédente, mais elle est capable de développer une plus grande force d'attraction sur les ouvriers, surtout sur la jeunesse. Il est d'autant plus nécessaire par conséquent de se rapprocher du Parti pour mieux combattre la nouvelle politique de sa direction.

Fraternellement

L. Trotsky

Note

[*] Il manque à cette lettre les paragraphes 1 et 3. Il s'agit d'une copie partielle figurant dans les archives de l'Institut international d'Histoire d'Amsterdam.

16 octobre 1929

Lettre à Montagu

Cher Camarade Montagu,

Le 22 septembre, je vous ai écrit une grande lettre en russe, je ne suis pas sûr que vous l'ayez reçue et même si elle vous est arrivée, son texte russe vous l'a peut-être rendue difficilement compréhensible. Actuellement, j'ai auprès de moi un camarade français, je pourrai donc correspondre avec vous en français.

Avez-vous reçu mon livre français La Révolution défigurée et la brochure allemande ?

L'autobiographie doit paraître à la fin de ce mois. J'ai prié l'éditeur américain de vous en envoyer un exemplaire dès sa parution.

Je serai très content de recevoir votre réponse quant à mes observations sur l'Angleterre.

Pour le XII^e anniversaire de la Révolution d'Octobre

17 octobre 1929

Le douzième anniversaire d'Octobre trouve la République des soviets dans une situation où les plus grands succès se combinent avec les difficultés les plus considérables, et les succès comme les difficultés s'accroissent simultanément. C'est le trait essentiel de la situation, c'est le grand problème.

L'industrie a fait et continue à faire des conquêtes prodigieuses si on les juge selon l'échelle capitaliste. L'agriculture, en ces dernières années, a progressé beaucoup plus lentement, mais son relèvement n'est pas douteux. Or, nous constatons en même temps un fait tout à fait paradoxal : il y a, sur le marché, une très sérieuse disette de marchandises qui, malgré les progrès de l'économie générale, se maintient d'année en année, atteignant, en certaines périodes un degré de crise extrême. Les produits fabriqués les plus indispensables manquent malgré l'impétueuse progression de l'industrie. Et l'insuffisance des produits agricoles, bien que ce pays ait un caractère agricole prépondérant, se fait sentir à un point véritablement intolérable.

Que signifient ces contradictions ? Elles ont des causes de deux espèces.

Les causes essentielles résident dans la situation objective d'un pays économiquement arriéré qui s'est trouvé forcé le premier d'en arriver à la dictature du prolétariat et à l'édification socialiste. Les causes de second ordre résident dans la fausse politique de la direction qui subit les influences de la petite bourgeoisie, qui n'est pas capable de comprendre en temps voulu la situation et d'utiliser de la manière la plus rationnelle les ressources économiques et politiques de la dictature.

L'Etat soviétique ne paie pas d'intérêts sur les dettes anciennes. Il n'a pas ou presque pas de tribut à payer aux nobles, aux banquiers, aux fabricants, etc. Ces deux circonstances et surtout la seconde constituent un fonds des plus considérables pour l'industrialisation du pays.

L'unification de l'industrie et des transports dans les mains d'un seul et même entrepreneur qui est l'Etat ouvrier, condition absolue d'une économie réglée suivant un plan, a ouvert des possibilités inépuisables pour une application rationnelle des forces et des moyens et, pas conséquent, pour l'accélération de la croissance économique du pays.

Tel est l'ACTIF formidable de la Révolution d'Octobre. Le PASSIF, qui ne provient pas de la Révolution elle-même mais des conditions dans lesquelles elle s'est accomplie, est celui-ci : le niveau peu élevé du développement capitaliste de la Russie tsariste ; la dispersion d'une économie paysanne extrêmement arriérée ; le peu de culture des masses populaires ; enfin, l'isolement dans lequel s'est trouvée la République des Soviets, cernée par un monde capitaliste puissant et infiniment plus riche.

La nécessité de dépenser annuellement des centaines de millions pour l'entretien de l'armée et de la flotte est le résultat le plus immédiat et le plus évident de l'encerclement hostile du monde capitaliste.

Autre conséquence : le monopole du commerce extérieur, qui s'impose tout aussi impérieusement que l'armée et la flotte à la République des Soviets. L'abolition ou même seulement l'affaiblissement du monopole du commerce extérieur (Staline tenta d'y parvenir sous l'influence de Sokolnikov à la fin de 1922) marquerait non seulement un retour de la Russie dans la voie du capitalisme, mais la réduction de ce pays à l'état de semi-colonie.

Mais il ne faut pas oublier que le monopole du commerce extérieur exclut automatiquement la Russie de cette division internationale du travail sur la base de laquelle s'est accomplie son évolution capitaliste. La conséquence immédiate a été, alors que l'économie générale s'accroissait, une extrême réduction du commerce extérieur. La rapide croissance des ressources employées à l'industrialisation

est donc provoquée, à un degré sensible, par la nécessité pour la République des Soviets de produire tout ce que la Russie bourgeoise recevait de l'étranger à des conditions bien plus avantageuses. Si le régime socialiste existait dans d'autres pays, le monopole du commerce extérieur ne serait, bien entendu, pas nécessaire, et l'U.R.S.S. recevrait les produits qui lui manquent des pays plus évolués à des conditions incomparablement plus avantageuses que celles qui lui étaient faites quand elle était une Russie bourgeoise. Mais, dans la situation actuelle le monopole du commerce extérieur, absolument indispensable pour protéger les bases socialistes de l'économie, exige que de formidables investissements soient faits dans l'industrie tout simplement pour défendre le pays. De là, le pourcentage général de l'accroissement de l'industrie étant très grand, une insuffisance chronique des produits fabriqués.

L'économie paysanne, très dispersée, par une tradition du passé, l'est devenue encore plus à la suite de la Révolution d'Octobre, dans la mesure où il a fallu d'abord une révolution agraire démocratique.

La dispersion des entreprises agricoles aurait créé de sérieuses difficultés pour la transformation socialiste de l'économie rurale en Russie, même dans le cas où le prolétariat aurait été au pouvoir dans des pays plus avancés. Ces difficultés sont beaucoup plus considérables maintenant que le pays de la Révolution d'Octobre est tout entier livré à lui-même. Cependant le rythme extrêmement lent de la transformation socialiste de l'économie villageoise amène un morcellement plus poussé des entreprises paysannes et est cause, par suite, d'un renforcement de leurs facultés de consommation. C'est une des causes pour lesquelles les produits agricoles viennent à manquer.

Le coût élevé des produits de l'industrie n'a pas une moindre signification. C'est ce prix que l'industrie doit payer son passage d'une technique arriérée à une technique plus haute, et elle doit assurer sans cesse de nouveaux investissements dans des branches industrielles qui sont devenues indispensables par suite du régime du monopole du commerce extérieur. En d'autres termes : le village paie un lourd tribut à l'industrie socialiste.

La classe paysanne fait une distinction sérieuse entre la révolution agraire démocratique accomplie par les bolcheviks et les bases qu'ils ont jetées d'une révolution socialiste. Les terres de l'Etat et des propriétaires sont au pouvoir des paysans : c'est une révolution démocratique qui a valu à ces derniers, en les délivrant de la nécessité du fermage, environ un demi-milliard de roubles. Mais les paysans paient, par suite de l'écartement des prix («les ciseaux»), une somme beaucoup plus forte qui s'inscrit au profit de l'industrie d'Etat. Ainsi, le bilan de deux révolutions, de la révolution démocratique et de la révolution prolétarienne, unies en Octobre, s'établit pour la classe paysanne, encore maintenant, à un MOINS qu'on peut évaluer à plusieurs centaines de millions de roubles. C'est là le fait incontestable et le plus important pour qui veut apprécier non seulement la situation économique, mais la situation politique du pays. Ce fait doit être envisagé nettement. Il se trouve à la base des rapports tendus qui existent entre la classe paysanne et le gouvernement des Soviets.

La croissance ralentie de l'économie rurale, la dispersion de ses moyens, les «ciseaux» des prix agricoles et des prix industriels, en un mot les difficultés économiques que l'on ressent au village, favorisant la croissance du pouvoir des KOULAKS et la progression de leur influence dans les campagnes, hors de proportion avec le nombre de ces KOULAKS et les ressources matérielles dont ils disposent. Les excédents de céréales qui appartiennent surtout aux couches supérieures leur permettent d'asservir les pauvres, de spéculer dans la vente faites aux petits bourgeois des villes et, ainsi, ces excédents sont exclus du commerce général de l'Etat. Les céréales manquent non seulement pour l'exportation mais pour les besoins de l'intérieur. L'exportation étant extrêmement réduite, on est dans la nécessité non seulement de renoncer à l'importation de produits fabriqués, mais de limiter au dernier degré l'importation des machines et des matières premières industrielles, et il faut alors payer le moindre progrès de l'industrialisation par une extrême tension des ressources économiques.

Ainsi s'explique, essentiellement, pourquoi, avec un redressement de l'économie et une croissance très rapide de l'industrialisation, la République des Soviets ne sort pas du régime de la «queue».[1]

Mais la «queue» est aussi un argument contre les pratiques officielles en économie. Ici, nous passons des causes objectives à des causes subjectives, c'est-à-dire, avant tout, à la politique de la direction. Il est hors de doute qu'une direction, même des plus justes et des plus perspicaces, ne pourrait pas amener l'U.R.S.S. à une édification du socialisme dans les cadres nationaux, s'ils restent fermés à l'économie mondiale par le monopole du commerce extérieur. Si la révolution prolétarienne dans les pays capitalistes avancés était reculée de quelques dizaines d'années, la dictature du prolétariat dans la République des Soviets tomberait fatalement, succombant sous les contradictions économiques, dans leur forme pure, ou par suite d'une intervention militaire. Dans le langage de la politique, cela signifie que le sort de la République des Soviets, dans les conditions générales que nous avons caractérisées ci-dessus, est déterminé tant par la direction économique intérieure que par la direction donnée à la lutte révolutionnaire du prolétariat international. Et, en fin de compte, c'est précisément ce dernier facteur qui doit tout résoudre.

Une juste direction économique en U.R.S.S. c'est l'utilisation des ressources et des possibilités au moyen desquelles le progrès socialiste s'accompagne d'une véritable et sensible amélioration de la situation des masses laborieuses. Il ne s'agit pas du tout, pratiquement, en ce moment, de «dépasser» toute l'économie mondiale — tâche qui serait fantastique — mais de consolider les bases industrielles de la dictature prolétarienne et d'améliorer la situation des travailleurs en fortifiant le premier principe politique de la dictature, c'est-à-dire l'alliance du prolétariat avec les paysans qui n'exploitent personne.

Une juste politique en U.R.S.S. doit faire durer autant que possible la dictature dans les conditions d'isolement où le pays se trouve. Une juste politique de l'Internationale Communiste doit, autant que possible, rapprocher la victoire du prolétariat dans les pays avancés. A un certain point ces deux lignes doivent se confondre. C'est seulement à cette condition que le régime soviétique actuel, plein de contradictions, aura la possibilité sans aucun Thermidor, sans contre-révolutions, sans nouvelles révolutions, de se développer en société socialiste sur une base qui ira s'élargissant, qui, finalement, doit s'étendre à tout le globe.

Le temps, qui est un des facteurs les plus importants de la politique en général, a un caractère décisif quand il s'agit du sort de l'U.R.S.S. Or, la direction actuelle, depuis 1923, a tout fait pour laisser passer le temps sans en tirer profit. Les années 1923, 1924 et 1925 ont été consacrées à la lutte contre ce que l'on appelait la «super-industrialisation» : l'on entendait par là une revendication de l'Opposition, tendant à accélérer l'évolution industrielle : ces années ont été employées à lutter contre le principe d'un plan général et contre les prévisions économiques. Si l'industrialisation s'accrut alors plus vite, c'était par des moyens empiriques, par des méthodes brutales qui brisaient tout en cours de route, et les dépenses de l'édification en ont été augmentées, la situation des masses laborieuses en est devenue plus pénible.

Il y a six ans que l'Opposition réclamait l'élaboration d'un plan quinquennal. Cette revendication fut alors accueillie par des railleries, tout a fait dans l'esprit d'un petit patron qui redoute d'envisager de grands problèmes et de larges perspectives. C'est ce que nous appelions du MENCHEVISME EN ECONOMIE. En avril 1927, Staline affirmait par exemple, que le Dniéprostroï était aussi peu nécessaire au pays qu'un phonographe à un moujik et, en même temps, il niait absolument que le rythme de notre révolution économique dépendait de l'évolution mondiale.

Le plan quinquennal est venu avec un retard de cinq ans. Les erreurs, les transformations et les corrections des dernières années se sont faites sans aucun plan général, et c'est pour cette seule raison qu'elles n'ont pas appris grand chose à la direction. On ne saurait omettre ici de dire que la première esquisse du plan quinquennal, faite en 1927, était tout entière pénétrée de l'esprit le plus mesquin du

minimalisme, d'une grande timidité économique. Ce projet fut impitoyablement critiqué dans la plate-forme de l'Opposition. C'est seulement sous l'action de notre critique, qui répondait aux plus vifs besoins du développement économique, que le plan quinquennal fut refait d'un bout à l'autre dans le courant de l'année.

Tous les motifs invoqués contre la «super-industrialisation» furent soudain rejetés. L'appareil qui avait travaillé plusieurs années dans l'esprit du menchévisme économique reçut l'ordre de considérer comme hérésie tout ce qui, la veille encore, avait été considéré comme écriture sainte et, par contre, de transformer en chiffres officiels les hérésies qui, la veille encore, s'appelaient du «trotskisme». L'appareil — communiste et spécialistes — n'y était pas du tout préparé : il avait été éduqué dans un sens tout différent. Les premières tentatives de résistance ou les timides réclamations furent impitoyablement châtiées. Et comment faire autrement ? Admettre des explications, c'était découvrir que la direction avait fait idéologiquement faillite, ayant perdu tous les principes de sa théorie. L'appareil, cette fois encore, se soumit en silence. On attribue à celui qui dirigea l'élaboration du plan cette formule : «Mieux vaut TENIR DEBOUT pour un rapide développement que de COUCHER (en prison) pour un développement moins rapide.» [\[2\]](#)

Si le nouveau plan a été élaboré sous les coups de bâton, il n'est pas difficile de se représenter quelle résistance il rencontrera, quand il s'agira de l'appliquer, du côté de cet appareil dont les neuf dixièmes sont plus à droite que la droite officielle. L'aile gauche, sur la plate-forme de laquelle on a copié les idées essentielles du nouveau plan quinquennal, reste toujours sous la grêle des répressions et des calomnies. L'appareil vit dans l'attente de nouveaux changements et volte-face, ne se décidant même pas à appeler à son secours l'union des paysans pauvres. Le parti est placé chaque fois devant le fait accompli. L'appareil n'a pas confiance en lui et le redoute. Dans ces conditions, personne ne voit dans le nouveau plan quinquennal l'expression d'un cours à gauche médité et plus ou moins assuré. Personne, si ce n'est les capitulards.

Il faut en dire autant de la politique de l'Internationale Communiste. De l'alliance avec Tchang-kaï-chek, de la théorie du «bloc des quatre classes», du mot d'ordre des partis ouvriers-paysans, de la collaboration amicale avec le Conseil général des trade-unions britanniques qui a écrasé la grève générale, l'Internationale Communiste en est arrivée en vingt-quatre heures au mot d'ordre : pas d'accords avec les réformistes, lutte contre le social-fascisme pour la possession de la rue. Le nouvel angle aigu de ce zigzag est établi sur la théorie de la «troisième période» que l'on dirait spécialement faite pour répandre des illusions, pour pousser aux aventures et pour préparer une nouvelle évolution, comme d'habitude, vers la droite.

Le douzième anniversaire de la Révolution d'Octobre survient ainsi au moment où la République des Soviets et l'Internationale sont dans les plus grandes difficultés et contradictions qui démontrent, par la méthode du contraire, la justesse de la théorie marxiste de la révolution socialiste. Avec Lénine, nous sommes entrés dans la Révolution d'Octobre, profondément persuadés que la révolution en Russie ne pouvait avoir un caractère parachevé et indépendant des autres pays. Nous estimions que cette révolution ne pouvait être que le premier chaînon de la révolution mondiale et que le sort de ce chaînon dépendrait des destinées de toutes la chaîne. Nous restons actuellement sur cette position. Les progrès de l'édification socialiste grandissent avec ses contradictions, et les progrès seraient fatalement absorbés par les contradictions si la République des Soviets n'était soutenue, plus tard, par les succès d'une révolution internationale.

Les exclusions du Parti et les rigoureuses persécutions exercées contre l'aile révolutionnaire dans la République des Soviets sont l'expression politique des contradictions d'une révolution prolétarienne isolée dans un pays arriéré. Si paradoxal que soit le fait que des Bessedovsky — et ils sont sans nombre — sont les premiers à exclure des Rakovsky, et qu'à la première occasion, ils passent aux blancs, le fait n'en est pas moins logique.

Spinoza : «Ni rire, ni pleurer, mais comprendre.» Comprendre, afin de continuer à lutter pour la Révolution d'Octobre.

La treizième année marquera une aggravation des contradictions. Le Parti, de force et étranglé, peut être surpris à l'improviste. A la première grande difficulté qui se posera, les Bessedovsky de toute espèce lèveront la tête. L'appareil centriste montrera qu'il n'est qu'un appareil et rien de plus. Le noyau prolétarien aura besoin d'une direction. Il ne pourra la trouver que dans une gauche communiste trempée dans la lutte.

Nous arrivons à cette treizième année comme déportés, emprisonnés, exilés, mais nous y arrivons sans le moindre pessimisme.

Le principe de la dictature prolétarienne est solidement entré dans l'histoire. Il a montré la formidable puissance d'une jeune classe révolutionnaire dirigée par un parti qui sait ce qu'il veut et qui sait combiner sa volonté avec la marche de l'évolution objective.

Les douze années écoulées ont montré que la classe ouvrière d'un pays, même arriéré, non seulement peut se passer de banquiers, de propriétaires et de capitalistes, mais qu'elle est capable de donner à l'industrie un développement beaucoup plus rapide que celui qu'elle a connu sous la domination des exploiters.

Ces douze années ont montré qu'une économie centralisée d'après un plan, l'emporte de beaucoup sur l'anarchie capitaliste.

Toutes ces conquêtes, toutes ces leçons, tous ces exemples, restent inébranlablement fixés. Ils sont entrés pour toujours dans la conscience et dans la pratique de la classe ouvrière mondiale.

Nous ne nous repentons de rien et nous ne renonçons à rien. Nous vivons des idées et de l'état d'esprit qui nous animaient durant les journées d'Octobre 1917. A travers des difficultés temporaires, nous pouvons voir devant nous. Si marqués que soient les méandres du fleuve, le fleuve coule vers l'océan.

L. Trotsky Constantinople 17 octobre 1929

Notes

[1] On fait en ce moment la queue pour obtenir dans les magasins des objets et produits de première nécessité et notamment du pain, régime qui constitue l'argument le plus vif contre la théorie du socialisme dans un seul pays.

[2] Ici un jeu de mots intraduisible (N.D.T.)

19 octobre 1929

Lettre à J. Frey

Cher Camarade Frey

Vous avez bien sûr parfaitement bien fait de donner dans la presse les explications nécessaires concernant le sens et but de la déclaration de l'Opposition.

Je pense toutefois que, si, dans cette affaire, vous collaboriez activement non seulement à l'*Arbeiterstimme*, mais aussi aux organes étrangers de l'Opposition, la cause de l'Opposition internationale ne saurait qu'y gagner. Naturellement, vous avez dû lire l'article d'Urbahns dans *Die Fahne des Kommunismus* n°37. Après Maroslavsky, c'est Urbahns qui reprend maintenant l'idée d'une destruction de l'Opposition russe et qui voit dans cette déclaration une "capitulation". Il est difficile d'imaginer chose plus stupide. Lorsqu'on capitule, on dit : "Etant donné que nous reconnaissons avoir eu tort en tout, nous demandons à être repris dans le parti". L'Opposition quant à elle, déclare : "Etant donné qu'il s'avère que nous avons eu raison sur tout, nous exigeons d'être réintégrés dans tous nos droits de membres du parti".

Le P.C.U.S., dans sa forme actuelle, n'est pas un parti au vrai sens du terme. Mais, dans quelque état qu'elle soit, cette organisation rassemble dans ses rangs *l'avant-garde du prolétariat*. Trouver la voie vers cette avant-garde est plus important encore que de trouver la voie vers les travailleurs organisés dans les syndicats pour les communistes en paya capitalistes. Tout cela, Urbahns ne le comprend pas. Il lui faut répondre par une réfutation internationale. Je pense que vous-même ou votre organisation devriez en assurer une partie. Je crois que, dans la situation actuelle, *Die Fahne des Kommunismus* serait obligée de publier votre article ou la résolution émanant de votre organisation. En tout cas, votre article paraîtrait dans le *Biulleten Oppositsii* russe et dans *La Vérité*. C'est seulement ainsi que nous parviendrons à faire naître une opinion publique de l'Opposition internationale préalable à son unification organisationnelle.

19 octobre 1929

Lettre à la rédaction du Militant

Chers Camarades,

Vous ne pouvez à mon avis mieux célébrer le douzième anniversaire de la révolution d'Octobre qu'en faisant du Militant un hebdomadaire. C'est un grand pas en avant. Un bimensuel permet de rassembler les premiers cadres d'une fraction. L'hebdomadaire ouvre la possibilité d'une intervention directe et permanente dans la vie de toute la classe ouvrière.

L'hebdomadaire devra à son tour ouvrir la voie à un quotidien. Mais n'est-il pas utopique d'en parler maintenant ? Je ne le crois pas. Car c'est dans cette direction que conduit la voie du développement.

En U.R.S.S., en Allemagne, en France, l'Opposition de gauche communiste représente une fraction qui lutte pour influencer le noyau prolétarien du parti officiel. En Belgique, la situation est tout à fait différente. Là, le parti officiel est tout à fait insignifiant. L'Opposition belge peut et doit chercher à devenir un parti indépendant. Sa tâche est de gagner le noyau prolétarien non du parti communiste, mais de la social-démocratie.

En Amérique, la situation est plus proche de celle de la Belgique que de celle de l'Allemagne. La tâche essentielle de la Gauche communiste américaine consiste à agir directement sur les éléments révolutionnaires de la classe ; la lutte pour gagner les ouvriers qui appartiennent au parti officiel ou qui se sont égarés en rejoignant la droite n'a pas une grande importance. Cela signifie que la Communist League of America [\[1\]](#) a toutes les pré-conditions nécessaires pour se développer en parti indépendant. Dans ces conditions, l'hebdomadaire peut et doit constituer un pas en avant vers le quotidien.

Je vous envoie un article sur le 12ème anniversaire de la révolution d'Octobre, pour le premier numéro de l'hebdomadaire et en même temps une promesse de ma collaboration la plus active et de mon soutien dévoué.

Note

[\[1\]](#) La conférence de l'Opposition américaine qui s'était tenue du 17 au 19 mai 1929 à Chicago, avait décidé de constituer la Ligue communiste d'Amérique (Communist League of America) comme section de l'Organisation internationale de l'Opposition de gauche. Elle comptait une centaine de membres.

19 octobre 1929

Interview à la Neue freie Presse

Peut-on vous demander ce qu'il y a de vrai dans les comptes-rendus de presse sur la "capitulation" de vous-mêmes, Rakovsky et autres ?

– Il n'y a pas un iota de vrai dans ces comptes-rendus. Les rumeurs à ce sujet sont inspirées par la déclaration que plusieurs centaines d'Oppositionnels exilés ont soumise aux organes centraux du parti communiste soviétique. J'y ai ajouté ma signature. La déclaration des capitulards (Radek et autres) est conçue sur le modèle suivant : "Nous renonçons à nos idées exprimées dans la plateforme de l'Opposition, nous reconnaissons nos erreurs et nous demandons à être repris dans le parti". La déclaration de Rakovsky, qui est soutenue par les cadres fondamentaux de l'Opposition, est rédigée sur un modèle différent : "Puisque les événements ont entièrement confirmé la plateforme de l'Opposition, et puisque vous-mêmes avez été obligés de lui faire à chaque instant des emprunts, nous exigeons que vous corrigiez votre erreur en nous réintégrant dans le parti".

Espérez-vous que cette déclaration aura des résultats pratiques ?

– Absolument pas, si vous entendez par résultats pratiques la réintégration de l'Opposition dans le parti actuellement.

Quel est donc l'objectif immédiat de la déclaration ?

– Il est clairement formulé dans la déclaration elle-même. L'Opposition réaffirme devant le parti son entier dévouement à la révolution d'Octobre et à la république soviétique, et son lien indissoluble avec le noyau fondamental du parti. L'Opposition a fait des déclarations analogues à toutes les étapes critiques au cours des dernières années. C'est une forme valable et indispensable qui nous permet d'atteindre l'opinion du parti. Elle n'a rien à voir avec la capitulation.

20 octobre 1929

Lettre à Rosmer

Cher Ami,

1 . Je n'ai pas encore reçu ma brochure. Cela m'inquiète un peu du point de vue de vos moyens techniques, parce que ça démontre que vous n'avez pas la possibilité de faire paraître quelque chose dans un bref délai. Naturellement, pour ma brochure, ce n'est pas grand chose, mais, en tant que groupement politique, vous pouvez être appelés à faire paraître quelque chose d'urgent. Tandis qu'en allemand, j'ai ma brochure depuis 15 jours.

2 . J'ai demandé à Eastman s'il est raisonnable que nous, la pauvre Europe, nous aidions la riche Amérique pour son hebdomadaire *The Militant*. Il m'a répondu que, si l'on pouvait donner quelques centaines de dollars – ce qui leur permettrait d'acheter un linotype – ils deviendraient indépendants des imprimeurs bourgeois et pourraient faire non seulement leur hebdomadaire, mais aussi des brochures. A mon avis, je crois qu'on pourrait leur envoyer quelque somme importante, 250 dollars par exemple. Si vous êtes d'accord, arrangez l'affaire.

3 . Même question pour les Belges. Il me semble vous avoir déjà écrit à ce sujet. Il faut que nous aidions coûte que coûte van Overstraeten afin qu'il puisse revenir à l'hebdomadaire. Dans ce cas, grâce au voisinage, l'aide pourrait être périodique, c'est-à-dire s'ajouter aux souscriptions, pour ne pas affaiblir l'énergique effort des camarades. Discutez de cela avec van Orverstraeten et arrangez avec lui la question d'un appui pour les trois prochains mois afin de les stimuler à regagner leur indépendance pendant ce délai.

4 . Il me semble que je n'ai pas répondu à la lettre de Marguerite sur nos amis chinois. Il est absolument nécessaire de leur envoyer la petite somme dont ils ont besoin pour publier les documents de l'Opposition.

5 C'est avec la plus grande impatience que j'attends votre réponse sur le bureau international. La question me paraît tout à fait brûlante. Si nous perdons du temps, notre situation sera bien compliquée dans quelques semaines où l'initiative sera prise par des éléments qui ne sont capables que de semer la confusion.

6 . J'ai donné aujourd'hui une interview sur la "capitulation" de l'Opposition dont je vous envoie la copie.

7 . On a été un peu étonnés ici du fait que le leader de *La Vérité* ait été consacré à Istrati [\[1\]](#). Cela reflète trop le milieu journalistique intellectuel. Une note de 50 lignes en page 5 eut été beaucoup mieux à sa place. Du point de vue journalistique, l'article est bien écrit mais l'appréciation de l'attitude d'Istrati, comme de *l'Humanité*, de l'autre côté, n'est pas claire, précise, vigoureuse comme elle aurait dû être. Je m'imagine facilement qu'Istrati aurait répondu que "Trotsky s'était adressé à la presse bourgeoise pour dénoncer le gouvernement soviétique". Mais il y a une "petite" différence.

Ce n'est pas moi qui suis allé à la presse bourgeoise pour lui communiquer que je suis expulsé par le mauvais gouvernement de Moscou et que ce gouvernement invente des accusations tout à fait fausses, etc. Au contraire, la presse était pleine de racontars, de rumeurs, de sous-entendus diffamants pour l'Opposition et compromettants pour les soviets.

Par mes articles, je mettais un peu d'ordre dans ce gâchis. Istrati va à la presse bourgeoise pour l'informer sur les crimes de ce mauvais gouvernement de Moscou et il en tire des conclusions qui sont entièrement contraires aux nôtres. Il aurait fallu le dire d'une manière brutale, farouche. De l'autre côté,

on aurait dû poser la question formellement à *l'Humanité* : "Si vous avez des preuves de votre affirmation qu'Istrati est un policier, vous êtes dans l'obligation de les communiquer à une commission nommée *ad hoc*. Si vous vous bornez à des informations journalistiques sans conséquences, vous êtes des canailles". Pendant la lutte entre social-démocrates russes, socialistes révolutionnaires, anarchistes, etc., il y avait beaucoup de cas où la question d'un provocateur était mêlée ; malgré ces luttes acharnées de fractions on réussissait toujours à créer une commission mixte de révolutionnaires irréprochables pour vérifier les soupçons ou les accusations. C'est une mesure nécessaire d'hygiène révolutionnaire. C'est pourquoi je crois qu'on ne pouvait se borner à une riposte purement littéraire. Je pense qu'on pourrait revenir sur cette question, mais à la condition d'y mettre Istrati vraiment à sa place.

8 . Avez-vous envoyé ma lettre aux Italiens ?

9 . Avez-vous envoyé à Van Overstraeten ma réponse sur la question sino-russe ?

10 . Qu'avez-vous fait avec mon article sur les Etats-Unis d'Europe ?

11 . Je réfléchis si je dois pas écrire une lettre ouverte aux communistes et peut-être aux ouvriers français (à publier dans *La Vérité* et à répandre sous forme de tract) sur les mensonges de *l'Humanité* contre moi personnellement, contre l'Opposition russe, contre l'Opposition internationale, en leur démontrant que *l'Humanité* ne trompe pas par ses mensonges, ni la bourgeoisie qui s'y connaît bien, ni les social-démocrates, mais seulement les communistes du rang et les ouvriers en général. Je pourrais faire une lettre pareille dans un ton tout à fait tranquille et explicatif. Qu'en pensez-vous ?

12 . Le camarade Neumann de Berlin doit vous visiter à Paris. C'est un camarade intelligent, et instruit, mais il me paraît très capricieux. Il s'est fâché avec Landau qu'il caractérise comme pathologique. J'attendrai avec intérêt votre impression de ce camarade.

Note

[1] L'article de Pierre Naville "Panaït Istrati et l'affaire Roussakov" occupait toute la largeur de la première page de *La Vérité*.

Les fautes fondamentales du syndicalisme. Pour servir de discussion avec Monatte et avec les syndicalistes purs en général

Quand, en octobre 1914, je suis arrivé en France, j'ai trouvé le mouvement français, socialiste et syndical, dans l'état de la démoralisation la plus complète. A la recherche des révolutionnaires, une bougie à la main, j'ai fait la connaissance de [Monatte](#) et de [Rosmer](#). Ils n'étaient pas assujettis au chauvinisme. C'est ainsi que notre amitié naquit. Monatte était anarcho-syndicaliste ; malgré cela, il m'était incomparablement plus proche que les guesdistes français qui jouaient un rôle lamentablement honteux. Les [Cachin](#) exploraient à cette époque les entrées de service des ministères de la III^e République et des ambassades alliées. En 1915, Monatte est sorti en claquant la porte de la commission administrative de la [C. G. T.](#) Son départ du centre syndical n'était au fond qu'une scission. Mais, à cette époque-là, Monatte croyait avec raison que les tâches historiques fondamentales du prolétariat sont à placer au-dessus de l'unité avec les chauvins et les laquais de l'impérialisme. C'est en cela précisément que Monatte fut fidèle aux meilleures traditions du syndicalisme révolutionnaire.

Monatte, un des premiers amis de la révolution d'Octobre, se tint cependant, contrairement à Rosmer, longtemps à l'écart. Et cela correspondait bien au caractère de Monatte, je m'en suis convaincu plus tard, de rester à l'écart, d'attendre, de critiquer. Parfois, c'est absolument inévitable. Mais comme ligne de conduite permanente, cela devient une sorte de sectarisme ayant des étroites affinités avec le proudhonisme, mais rien de commun avec le marxisme.

Quand le parti socialiste français devint le parti communiste, il m'arriva maintes fois de m'entretenir avec Lénine du lourd héritage que l'Internationale avait reçu en la personne de chefs du genre Cachin, Frossard et autres héros de la Ligue des droits de l'homme, de francs-maçons, de parlementaires, de carriéristes et de bavards. Voici une de ces conversations que j'ai déjà reproduite dans la presse, si je ne me trompe - Il serait bon, me disait Lénine, de chasser toutes ces girouettes et d'attirer dans le parti les syndicalistes révolutionnaires, les ouvriers combatifs, des gens qui soient vraiment dévoués à la cause de la classe ouvrière. Et Monatte ? - Monatte serait naturellement dix fois mieux que Cachin et ses semblables, lui ai-je répondu. Seulement, Monatte non seulement continue de nier l'action parlementaire, mais encore n'a pas compris jusqu'à présent la signification du parti. » Lénine fut consterné : « Pas possible ! N'a pas compris la signification du parti, après la révolution d'Octobre ? C'est un symptôme très inquiétant. »

J'entretenais avec Monatte une correspondance dans laquelle j'insistais pour qu'il vînt à Moscou [\[1\]](#). Monatte se déroba. Conformément à sa nature, il préférait encore demeurer à l'écart et attendre. Et puis, le parti communiste français ne lui plaisait pas. En cela, il avait raison. Mais au lieu de l'aider à se transformer, il attendait. Nous réussîmes durant le [4^e congrès](#) à faire les premiers pas en vue d'épurer le P.C.F. des francs-maçons, des pacifistes et des chasseurs de mandats. Monatte entra dans le parti. Il n'est pas nécessaire de souligner que cela ne signifiait pas, à nos yeux, qu'il adoptât les positions du marxisme : nullement. Le 23 mars 1923, j'écrivais dans la [Pravda](#) : « L'entrée dans le parti de notre vieil ami Monatte fut pour nous une grande fête : les gens de cette trempe sont nécessaires à la révolution. Mais il serait certainement faux de payer le rapprochement au prix d'une confusion ou d'un manque de clarté dans les idées ». Dans cet article, je soumettais à la critique la scolastique de [Louzon](#) concernant les rapports entre la classe, les syndicats et le parti. En particulier, j'expliquais que le syndicalisme d'avant guerre avait été un embryon du parti communiste, que, depuis, cet embryon était devenu enfant et que si cet enfant souffrait de la rougeole ou du rachitisme, il fallait le soigner, mais qu'il serait absurde de rêver qu'ont pût le faire rentrer dans le sein maternel. Il me sera peut-être permis de dire à ce propos que, défigurés, les arguments de mon article de 1923 servent encore d'armes principales contre Monatte entre les mains de [Monmousseau](#) et autres guerriers antitrotskyistes.

Monatte est entré dans le parti ; mais à peine commençait-il à en faire le tour et à s'habituer à une maison plus vaste que sa petite boutique du quai de Jemmapes [2], que le coup d'Etat dans l'Internationale s'abat sur lui : Lénine est tombé malade, la campagne contre le trotskysme et la bolchevisation zinoviéviste ont commencé. Monatte ne pouvait pas se soumettre aux arrivistes qui, s'appuyant sur l'état-major des épigones de Moscou et disposant de moyens matériels illimités, agissaient par l'intrigue et la calomnie. Monatte s'est trouvé rejeté du parti. Cet épisode, important, mais qui n'est quand même qu'un épisode, a revêtu une importance décisive pour le développement politique de Monatte. Il a décidé que sa courte expérience du parti avait pleinement confirmé ses préjugés anarcho-syndicalistes contre le parti en général. Monatte commença alors à revenir avec insistance sur ses pas, vers les positions qu'il avait quittées. Il commença à aller rechercher la charte d'Amiens. Pour cela il a dû se tourner vers le passé. L'expérience de la guerre, celle de la révolution russe, celle du mouvement syndical mondial ont été perdues pour lui sans presque qu'il en restât de traces. Monatte demeurait de nouveau à l'écart et attendait. Quoi ? Un nouveau congrès d'Amiens. Pendant ces dernières années, je n'eus malheureusement pas la possibilité de suivre ce retour en arrière de Monatte : l'opposition russe vivait dans le cercle du blocus.

L'unité syndicale.

De tout le trésor de la théorie et de la pratique de la lutte mondiale du prolétariat, Monatte n'a tiré que deux idées : l'autonomie syndicale et l'unité syndicale. Ces deux principes purs, il les a placés au-dessus de la réalité pécheresse. C'est sur l'autonomie syndicale et l'unité syndicale qu'il a fondé son journal et la Ligue syndicaliste [3]. Hélas, ces deux idées sont vides et chacune d'elles ressemble au trou de l'anneau. Que l'anneau puisse être de fer, d'argent ou d'or, Monatte n'y fait nullement attention. L'anneau, vous savez, cela gêne toujours l'activité des syndicats. Monatte ne s'intéresse qu'au trou de l'autonomie.

Non moins vide est l'autre principe sacré : l'unité. Au nom de celle-ci, Monatte s'est même élevé contre la dissolution du comité anglo-russe, bien que le conseil général des trade-unions britannique, eût brisé la grève générale [4]. Le fait que Staline, Boukharine, Cachin, Monmousseau et autres aient soutenu le bloc avec les briseurs de grève jusqu'au -moment où ces derniers les rejetèrent à coups de pied ne diminue certainement en rien la faute de Monatte. A mon arrivée à l'étranger, j'ai tenté d'expliquer aux lecteurs de *la Révolution prolétarienne* le caractère criminel de ce bloc, dont les conséquences se font sentir jusqu'à présent sur le mouvement ouvrier ; Monatte n'a pas voulu publier mon article [5]. Et comment aurait-il pu en être autrement, puisque j'avais commis un attentat contre l'unité syndicale sacrée, qui résout toutes les questions, concilie toutes les contradictions ?

Quand des grévistes se heurtent sur leur chemin à un groupe de briseurs de grève, ils les rejettent de leur sein sans leur épargner les horions. Si les briseurs de grève sont syndiqués, on les jette dehors immédiatement, sans se préoccuper du principe sacré de l'unité syndicale. A cela Monatte n'a certainement pas d'objections ? Mais l'affaire est tout autre quand il s'agit de la bureaucratie syndicale et de son sommet. Le conseil général n'est pas composé de briseurs de grève arriérés et affamés, non, ce sont des traîtres tout à fait expérimentés et repus, qui se sont trouvés à un moment donné dans la nécessité de se mettre à la tête de la grève générale pour la décapiter d'autant plus rapidement et sûrement. Ils agissaient la main dans la main avec le gouvernement, le patronat et l'Eglise. Il semblait que les chefs des syndicats russes, qui faisaient partie d'un bloc politique avec le conseil général, auraient dû immédiatement, ouvertement, implacablement rompre avec lui dès ce moment, à la face des masses trompées, trahies par lui. Mais Monatte se cabre farouchement : défense de troubler l'unité syndicale ! De façon significative, il oublie que lui-même troubla cette unité en 1915 en sortant du « conseil général » de la C. G. T. U.

Il faut le dire carrément : entre le Monatte de 1915 et le Monatte de 1929, il y a un abîme. A Monatte, il doit sembler qu'il demeure tout à fait fidèle à lui-même. Formellement, c'est juste jusqu'à un certain

point. Monatte répète quelques vieilles formules, mais il ignore totalement l'expérience des quinze dernières années, plus riches en enseignements que toute l'histoire précédente de l'humanité. En essayant de revenir sur ses anciennes positions, Monatte ne remarque même pas qu'elles ont depuis longtemps disparu. Quelle que soit la question soulevée, Monatte regarde en arrière.

Cela se voit de façon particulièrement claire dans la question du parti et de l'Etat.

Les dangers de l'étatisme.

Il y a quelque temps, Monatte m'accusait de sous-estimer « les dangers de l'étatisme » [6]. Ce reproche n'est pas neuf ; il a son origine dans la lutte de Bakounine contre Marx et il démontre une conception fausse, contradictoire et finalement non prolétarienne de l'Etat.

A l'exception d'un seul pays, le pouvoir étatique dans le monde entier se trouve aux mains de la bourgeoisie. C'est en cela, ce n'est qu'en cela que consiste le danger étatique du point de vue du prolétariat. La tâche historique de celui-ci est d'arracher des mains de la bourgeoisie l'instrument d'oppression le plus puissant. Les communistes ne nient pas les difficultés, les dangers qui sont liés à la dictature du prolétariat. Mais est-ce que cela peut diminuer d'un iota la nécessité de s'emparer du pouvoir ? Si le prolétariat tout entier était entraîné par un élan irrésistible à la conquête du pouvoir, ou s'il l'avait déjà conquis, on pourrait, à la rigueur, comprendre tels ou tels avertissements des syndicalistes. Dans son testament, Lénine, on le sait, mettait en garde contre les abus du pouvoir révolutionnaire. La lutte contre les déformations de la dictature du prolétariat, l'opposition la mène depuis qu'elle existe et sans avoir eu besoin de faire des emprunts aux arsenaux des anarchistes.

Mais dans les pays bourgeois le malheur consiste en ce que l'écrasante majorité du prolétariat ne comprend pas comme il faudrait les dangers de l'Etat *bourgeois*. Par la manière qu'ils ont de traiter la question, les syndicalistes, involontairement bien sûr, concourent à cette attitude de conciliation passive des ouvriers à l'égard de l'Etat du capital. Quand les syndicalistes serinent aux ouvriers opprimés par le pouvoir bourgeois leurs avertissements quant aux dangers d'un Etat du prolétariat, ils jouent un rôle purement réactionnaire. La bourgeoisie répétera volontiers à l'adresse des ouvriers : « Ne touchez pas à l'Etat : c'est un engin plein de dangers pour vous. » Le communiste, lui, dira aux ouvriers : « Les difficultés et les dangers qui se dressent devant le prolétariat au lendemain de la conquête du pouvoir, nous apprendrons à les vaincre sur la base de l'expérience. Mais, à l'heure actuelle, les dangers les plus menaçants résident en ce que notre ennemi de classe tient dans ses mains les rênes du pouvoir et le dirige contre nous. »

Dans la société contemporaine, il n'y a que deux classes qui soient capables de tenir le pouvoir dans leurs mains : la bourgeoisie capitaliste et le prolétariat révolutionnaire : depuis longtemps la petite bourgeoisie a perdu la possibilité économique de diriger les destins de la société moderne. Parfois, dans des accès de désespoir, elle se dresse pour la conquête du pouvoir, même les armes à la main, comme cela s'est passé en Italie en Pologne et dans d'autres pays [7]. Mais les insurrections fascistes n'aboutissent qu'à ce résultat : le nouveau pouvoir devient l'instrument du capital financier sous une forme encore plus dépouillée et brutale. Voilà pourquoi les idéologues les plus représentatifs de la petite bourgeoisie ont peur du pouvoir étatique comme tel. La petite bourgeoisie craint le pouvoir quand il est entre les mains de la grande bourgeoisie parce que celle-ci l'opprime et la ruine. Elle le craint aussi quand il est entre les mains du prolétariat, car il sape toutes les conditions de son existence coutumière. Enfin, elle craint le pouvoir quand il tombe dans ses propres mains parce que, de ses mains impuissantes, il passera fatalement aux mains du capital financier ou du prolétariat. Les anarchistes ne voient pas les problèmes révolutionnaires du pouvoir étatique, son rôle historique, ils ne voient que les « dangers de l'étatisme ». Les anarchistes antiétatistes sont les représentants les plus fidèles et, pour cette raison, les plus décourageants de la petite bourgeoisie dans son impasse historique.

Oui, les « dangers de l'étatisme » existent aussi sous le régime de la dictature du prolétariat, mais la

substance de ces dangers consiste précisément en ce que le pouvoir risque justement de revenir aux mains de la bourgeoisie. Le danger étatique le plus connu et le plus apparent, c'est le *bureaucratisme*. Mais quel en est le caractère ? Si la bureaucratie ouvrière éclairée pouvait amener la société au socialisme, c'est-à-dire jusqu'à la liquidation de l'Etat, nous nous réconcilierions avec une telle bureaucratie. Mais elle a un *caractère* tout à fait opposé : en se séparant du prolétariat, en s'élevant au-dessus de lui, la bureaucratie tombe sous l'influence des classes petites-bourgeoises et peut, par cela même, faciliter le retour du pouvoir aux mains de la bourgeoisie. En d'autres termes, les «dangers étatiques» ne sont en dernière analyse autre chose pour le prolétariat que le danger de rendre le pouvoir à la bourgeoisie.

La question de la *source* de ce danger bureaucratique est non moins importante. Il serait radicalement faux de croire, de supposer que le bureaucratisme surgisse exclusivement du fait de la conquête du pouvoir par le prolétariat. Non, il n'en est pas ainsi. On peut voir dans les Etats capitalistes les formes les plus monstrueuses du bureaucratisme, précisément dans les syndicats. Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'Amérique, l'Angleterre et l'Allemagne. Amsterdam, c'est l'organisation internationale la plus puissante de la bureaucratie syndicale. C'est grâce à elle que se tient maintenant debout l'édifice tout entier du capitalisme, surtout en Europe et particulièrement en Angleterre. S'il n'y avait pas la bureaucratie des trade-unions, la police, l'armée, les tribunaux, les lords, la monarchie n'apparaîtraient que comme des jouets pitoyables et ridicules devant les masses prolétariennes. C'est par elle que la bourgeoisie existe, non seulement dans la métropole, mais aux Indes, en Egypte et dans les autres colonies. Il faudrait être complètement aveugle pour dire aux ouvriers anglais : «Prenez garde à la conquête du pouvoir et rappelez-vous toujours que vos syndicats sont l'antidote du danger bureaucratique.» Le marxiste leur dira au contraire : «La bureaucratie trade-unioniste est l'instrument le plus formidable de votre oppression par l'Etat bourgeois. Il faut arracher le pouvoir des mains de la bourgeoisie et, pour cela, il faut renverser son principal agent : la bureaucratie trade-unioniste.» Entre parenthèses, c'est pour cette raison notamment que l'alliance de Staline avec les briseurs de grève fut à ce point criminelle.

Par l'exemple de l'Angleterre, on voit très clairement combien il est absurde d'opposer comme s'il s'agissait de deux principes différents l'organisation syndicale et l'organisation étatique. En Angleterre plus qu'ailleurs l'Etat repose sur le dos de la classe ouvrière, qui compose l'écrasante majorité de la population du pays. Le mécanisme est tel que la bureaucratie s'appuie directement sur les ouvriers, et l'Etat indirectement, par l'intermédiaire de la bureaucratie trade-unioniste.

Jusqu'à maintenant nous n'avons pas mentionné le Labour Party qui, en Angleterre, dans ce pays classique des syndicats, est la simple transposition de la même bureaucratie trade-unioniste. Les mêmes chefs guident les syndicats, trahissent la grève générale, mènent la campagne électorale et siègent, après, dans les ministères. Le Labour Party, les trade-unions, ce n'est pas deux principes, c'est la division technique du travail. Ensemble, ils constituent l'instrument fondamental de la domination de la bourgeoisie anglaise. On ne peut renverser cette dernière sans renverser la bureaucratie du Labour. Et on ne peut aboutir à ce résultat par l'opposition du syndicat en tant que tel à l'Etat en tant que tel, mais seulement par l'opposition agissante du parti communiste à la bureaucratie du Labour, dans tous les domaines de la vie sociale : dans les trade-unions, dans les grèves, dans la campagne électorale, au Parlement et au pouvoir. La tâche principale d'un vrai parti du prolétariat consiste à se mettre à la tête des masses ouvrières, syndiquées ou non, pour arracher le pouvoir à la bourgeoisie et frapper à mort les «dangers de l'étatisme» [8].

Notes

[1] Monatte devait répondre (*Révolution prolétarienne* n° 97, 1^{er} février 1930, P. 3) : « S'il m'avait écrit,

je m'en souviendrais. Or je ne m'en souviens pas du tout. M'a-t-il écrit et ses lettres ne me sont-elles pas parvenues ? » La mémoire de Monatte le trahissait : les lettres de Trotsky ont été retrouvées dans ses archives.

[2] Le local de *la Vie ouvrière*.

[3] *La Révolution prolétarienne* en 1924 et la Ligue syndicaliste en 1926.

[4] La question du comité anglo-russe était l'une des trois pierres de touche pour la constitution de l'opposition internationale, aux yeux de Trotsky ; plus particulièrement, le test de l'opportunisme.

[5] Dans sa réponse, Monatte plaide non coupable contre cette accusation. Il écrit en effet (*R. P.*, n° 97, 1^{er} février 1930) qu'il ajourna la publication afin de ne pas gêner Trotsky qui venait de demander un visa pour la Grande-Bretagne, puis renonça définitivement après que Trotsky eût fait savoir notamment à *Contre le courant*, qu'il réservait sa collaboration et, par conséquent, la publication de ses articles à la seule *Vérité*.

[6] *La Révolution prolétarienne*, n° 79, 1^{er} mai 1929, p. 2.

[7] Allusion aux mouvements dirigés par Pilsudski en Pologne et Mussolini en Italie.

[8] Monatte répondit : « Trotsky se méprend sur *la Révolution prolétarienne* comme il se méprend sur le syndicalisme, comme il se méprend sur moi. Mais je ne désespère pas de le voir obligé de reconnaître un jour qu'en France le véritable communisme, c'est le syndicalisme révolutionnaire. »

22 octobre 1929

Lettre à R. Neumann

Cher Camarade Neumann

Je dois avouer que votre dernière lettre m'a fort étonné. Je ne parviens pas à comprendre comment il est possible qu'un révolutionnaire puisse abandonner une tâche importante et urgente pour la seule raison... qu'il considère que certains autres camarades sont dans un état pathologique.

Je ne connais personnellement ni le camarade Landau ni vous-même. Pour ma part, je suis disposé à travailler avec vous deux. C'est du point de vue politique et non pas psychologique que je juge le travail du camarade Landau. C'est l'unique méthode acceptable. Landau est désireux de collaborer avec vous. Il vous a écrit à ce sujet. A mon avis, c'est un devoir pour vous d'accepter cette collaboration, si vous restez à Berlin.

Dans votre lettre, vous évoquiez une maladie qui vous empêchait d'aller à Paris. Votre voyage est-il retardé pour longtemps ? Je souhaite ardemment ne pas perdre le contact avec vous, quel que soit l'endroit où vous vivrez et travaillerez à l'avenir. Bien sûr, c'est à Berlin, où un journal hebdomadaire est nécessaire, que votre travail aurait eu le plus de portée.

22 octobre 1929

Lettre à Gérard Rosenthal

Cher camarade Gérard [\[1\]](#)

Pas de nouvelles de vous. On se réjouit ici chaque semaine à la réception de *La Vérité*. L'impression générale qui s'en dégage, inévitable d'ailleurs au début, est que le journal est encore assez loin de la masse, trop journalistique, pas suffisamment prolétarien et politique. La première chose, c'est de savoir ce qui se passe dans la classe ouvrière, dans ses syndicats et en premier lieu dans le parti. Il faut coûte que coûte trouver ou créer des liaisons avec les milieux du parti. Je crois que le manque de liaison ou d'information s'explique par une certaine tradition qui consistait, dans l'Opposition, non seulement à dénigrer, mais aussi à ignorer, à ne pas s'intéresser à tout ce qui se passe dans le parti ou autour de lui. Ainsi, la "semaine politique", qui est bien faite journalistiquement, gagnerait beaucoup à ce que son premier entrefilet fût chaque semaine consacré à quelque épisode ou événement de la vie ouvrière ou du parti.

Permettez-moi de vous demander un petit service, dans le minimum de temps. J'ai absolument besoin, pour une étude, des résultats des dernières élections françaises que je ne peux trouver dans le peu de documentation que j'ai ici. Je compte donc sur vous pour me fournir les chiffres des voix des élections législatives et municipales de 1924, 1925, 1928, 1929 (voix totales des socialistes, des communistes). Je vous demanderais la plus grande précision et la plus grande diligence.

P.S. Chiffres pour la France, Paris et la Seine. Peut-être aussi, si ce n'est pas un travail trop grand et trop long, pour le Nord.

Note

[\[1\]](#) Gérard Rosenthal (né en 1903). ancien surréaliste, avocat, membre du groupe de *La Lutte des Classes*, avait rendu visite à Trotsky.

24 octobre 1929

Lettre à J. Frey

Cher Camarade Frey,

J'ai reçu vos deux documents sur le conflit soviéto-chinois. C'est bien de cela que je parlais dans ma dernière lettre. J'ai déjà expédié à tous les organes de l'Opposition votre magnifique lettre aux militants du KPO. J'espère qu'elle sera publiée.

On annonce de Berlin qu'Urbahns se dirige vers une union avec les sapronovistes [\[1\]](#), c'est-à-dire les korschistes russes. Cela implique qu'il est nécessaire de fonder à Berlin un organe des communistes de gauche, indépendamment du fait qu'Urbahns ira ou non jusqu'à la rupture avec l'Opposition internationale. Cela (mais pas seulement cela, bien sûr) rend également nécessaire la parution d'un hebdomadaire à Vienne. Quelle est votre opinion sur ces deux questions ? Quelle devrait, selon vous, être la composition de la rédaction de Berlin ? En outre, considérez-vous comme possible que les forces des trois groupes autrichiens coopèrent pour fonder un hebdomadaire ? Inutile de préciser que je serais prêt à accorder toute l'aide possible à la parution d'un tel journal, d'autant plus que notre unité sur les principes est telle que je ne vois pas en quoi consistent les divergences. Je regrette vivement que nous n'ayons pu nous voir et nous entretenir. Quoi qu'il en soit, je vous prie de prendre position le plus rapidement possible sur les deux questions ci-dessus.

Note

[\[1\]](#) Les "sapronovistes" étaient le groupe resté fidèle à Sapronov parmi les anciens "décistes" (partisans du "centralisme démocratique"). Timofei V. Sapronov (1887-1939), peintre en bâtiment, avait été l'un des organisateurs d'Octobre à Moscou. Dirigeant déciste, il avait regroupé ces derniers en 1927 dans le "groupe des 15". Il était partisan d'un "nouveau parti".

24 octobre 1929

Les communistes chinois et le conflit sino-soviétique

Le camarade L. Trotsky a reçu le 22 octobre 1929 une lettre d'un communiste oppositionnel chinois [\[1\]](#) dont voici la dernière partie :

Quelle est votre position dans la question du chemin de fer de l'Est chinois ? Ici, trois mots d'ordre ont été lancés, un par chaque tendance communiste :

1) Le nôtre (c'est-à-dire celui de l'Opposition communiste de gauche): contre l'usurpation par le Guomindang du chemin de fer de l'Est chinois ! Défense de l'URSS dans l'intérêt de la révolution mondiale.

2) Celui du C.C. du P.C.C., contre l'intervention. Pour la défense de l'U.R.S.S.

3) Celui de la tendance Chen Duxiu [\[2\]](#), contre la politique traîtresse du Guomindang.

Une lettre d'un de nos camarades de Moscou nous informe que "l'on dit" que vous vous êtes déclaré partisan de rendre le chemin de fer à la Chine ? Cela me paraît absolument incroyable. Ne pourriez-vous pas écrire sur cette question ?

Ces quelques lignes sont des arguments de poids dans la discussion sur le conflit sino-russe. En Chine, comme nous le voyons par cette lettre, aucune tendance communiste n'accepte de soutenir le mot d'ordre de renforcer la contre-révolution chinoise sur le dos de la République soviétique. La presse de Moscou, comme celle de l'I.C., essaie de faire passer le point de vue des korschistes, d'Urbahns et autres comme étant celui de l'Opposition de gauche. C'est ainsi que s'explique la lettre de Moscou à Shanghai répétant que l'on dit "que le camarade Trotsky est partisan de rendre le chemin de fer aux généraux du Guomindang". Aussi combien est-ce remarquable qu'un camarade chinois, séparé de lui par des milliers et des milliers de kilomètres (sa lettre a mis 42 jours pour parvenir à Trotsky) et malgré les informations catégoriques de Moscou, déclare : "*Cela me paraît absolument incroyable*".

Encore quelques semaines et dans les rangs de l'Opposition on ne se souviendra plus des articles de Louzon, d'Urbahns, etc. que comme des malentendus incompréhensibles.

On nous communique que le groupe Chen Duxiu, dont le Comintern a fait le bouc émissaire de la politique de Staline-Boukharine-Martynov, a évolué d'une manière notable vers la gauche sous l'influence des leçons de la Révolution chinoise.

Notes

[\[1\]](#) L'oppositionnel chinois qui avait écrit à Trotsky était *Liu Renjing* (né en 1899), délégué au congrès de fondation du P.C. chinois et aux 3^e et 4^e congrès de l'I.C. et membre de l'Opposition de gauche à Moscou, qui venait de revenir en Chine et d'y fonder le groupe *Octobre*. Il utilisait les pseudonymes Niel Sih, Nelsey et autres.

[\[2\]](#) Chen Duxiu (1879-1942), un intellectuel qui joua un grand rôle dans la renaissance culturelle et politique de son pays, était secrétaire général du P.C. chinois de sa naissance à 1928 où il avait été écarté, fait "bouc émissaire" de la défaite révolutionnaire. Il s'orientait alors vers les positions défendues par Trotsky et l'Opposition de gauche.

24 octobre 1929

Lettre à A. Rosmer

Cher Ami,

1 . Nous n'avons toujours pas reçu la brochure.

2 . Nous avons envoyé pour *La Vérité* deux petits documents d'une grande importance : la lettre du camarade Frey aux membres du parti communiste autrichien et – ci-joint – un [extrait d'une lettre](#) de notre camarade Nelsey [\[1\]](#), à moi sur le conflit sino-russe. La lettre de Frey est une riposte excellente non seulement à Urbahns, mais à beaucoup d'autres dans nos rangs qui ne comprennent pas la nécessité de trouver la liaison avec la masse du parti. On parle beaucoup de front uni avec les socialistes, avec les syndicats d'Amsterdam, etc. mais, pour l'Opposition, le front unique le plus impérieux et le plus urgent, c'est celui avec le parti. Naturellement, en appliquant cette politique, on peut perdre sa physionomie, comme d'ailleurs les P.C. ont souvent perdu leur figure politique en appliquant le front unique avec le Labour Party, les social-démocrates d'Allemagne, etc. Mais si l'Opposition n'avait de physionomie qu'en tournant le dos au parti, cela signifierait que sa physionomie n'aurait pas une grande valeur.

Quant à la lettre de Nelsey, elle me paraît l'argument écrasant de la discussion avec Louzon, Paz, Urbahns et autres. Cet écho de Shanghai a plus de poids que des brochures et même des livres sur la question.

3 . Avez-vous utilisé le leader de notre *Bulletin* intitulé ["Et Maintenant"](#) ?

4 . Frey démontre que, malgré ses traits particuliers, il a une valeur politique sérieuse. Il est absolument nécessaire que vous entriez en relations avec lui aussi bien en tant que *Vérité* qu'en tant que bureau provisoire.

5 . Notre situation en Allemagne n'est pas brillante. Nous avons tous trop longtemps permis à Urbahns de "représenter" l'Opposition de gauche, c'est à dire de la "compromettre". Landau affirme – et c'est bien probable – qu'Urbahns va entrer en liaison avec Sapronov en Russie, avec Brandler sur le terrain syndical en Allemagne, avec Paz en France, etc. Cette macédoine politique ne sera capable que de créer de la confusion, mais, quant à cela, elle sera tout à fait capable. Pour diminuer ces faux frais de développement de l'opposition internationale, il n'y a pour le moment qu'un seul moyen : devancer leur initiative de conférence internationale, etc. Je reviens aux projets de la lettre-circulaire et autres démarches dont je vous ai longuement entretenu dans une lettre précédente. Je m'imagine bien, cher Ami, que vous êtes tout à fait surchargé de travail par les exigences quotidiennes de *La Vérité*, mais c'est précisément pour cela que j'insiste. Il faut que vous atteliez les jeunes solidement au travail du bureau provisoire, c'est absolument nécessaire, urgent, et en dernière ligne, le sort de *La Vérité* elle-même en dépend.

6 . Monatte vous attaque de nouveau et annonce une attaque plus développée pour l'avenir. Mes articles, à mon avis, tombent donc à propos. Ils peuvent paraître aux "conciliateurs" un peu tranchants, mais, si vous les publiez dans la tribune libre, la question se règlera d'elle-même d'une façon satisfaisante pour tout le monde (le dernier article a été envoyé directement à van Overstraeten).

7 . Il me semble qu'avant que *La Vérité* puisse gagner, créer, éduquer des correspondants ouvriers, elle peut avoir dès maintenant de bons reporters pour la vie ouvrière. Quand on lit toute la presse ouvrière "française", on est travaillé par la pensée : il faut découvrir l'ouvrier français. Un jeune camarade ayant de l'initiative, sachant observer et manier la plume, pourrait très bien trouver les moyens de pénétrer dans les milieux ouvriers et de donner les échos de leurs entretiens, de leurs pensées, de leurs intérêts dans tous les domaines possibles. J'ai lu le livre du renégat Crémieux [\[2\]](#), dont certaines pages furent

pour moi des révélations et, je crois, pour pas mal de Français aussi. Naturellement on pourrait orienter également un reportage inédit pour essayer de voir comment la propagande communiste, ses mots d'ordre, etc., se reflètent dans les cerveaux ouvriers. Un essai dans ce genre dans chaque numéro introduirait du sang ouvrier dans les artères de *la Vérité* et de l'Opposition en général. Gourget ou Marzet ou quelqu'un de *La Lutte de Classes* ou même tous les trois ensemble, pourraient voir à faire ce travail.

8 . Demain nous vous enverrons un article de Ranc : Je trouve cet article très utile, nécessaire même pour La Vérité. S'il se heurtait aux objections des éléments intransigeants, vous pourriez peut-être lui donner place aussi dans la tribune libre, quoique je crois que la rédaction ferait bien d'accepter cet article comme l'expression des idées conformes aux tendances de *La Vérité*, quitte à en modifier quelques termes.

Notes

[\[1\]](#) Nelsey est Liu Renjing.

[\[2\]](#) Albert Crémieux (1899-1967). ancien journaliste à l'Humanité était passé à *La Victoire* de Gustave Hervé ; il avait publié *Le Grand soir* et *Cellule 92*.

26 octobre 1929

Lettre à Landau

Cher Camarade Landau,

Il me faut absolument et le plus vite possible les indications sur le rapport de forces entre social-démocratie et K.P.D., depuis l'année 1924.

1) Elections au Reichstag, élections présidentielles et communales, éventuellement élections aux Landtags ;

2) Rapport de forces dans les syndicats, parmi les délégués du personnel, etc.

J'ai besoin des indications complètes pour l'ensemble de la période, afin qu'apparaisse clairement la courbe d'évolution.

Il me faut également la statistique des mouvements de grèves en Allemagne, de l'année 1924 à cette année. Il serait même souhaitable que la statistique puisse s'étendre de 1918 à nos jours. Sans ces chiffres, que j'ai déjà demandés depuis longtemps à de nombreux camarades, je ne peux achever mon travail sur la troisième période.

Je vous serais très reconnaissant si vous pouviez prendre toutes les dispositions pour rassembler ces indications dans les plus brefs délais et me les envoyer ici. Gardez en des doubles (en cas de perte).

26 octobre 1929

Lettres à G. Rosenthal et Rieder, à propos d'éditions

(26 octobre 1929)

Cher Maître,

Depuis des semaines et des mois que je le tente, je ne réussis pas à mettre au point mes relations avec la maison Rieder, éditeur.

1 . Vous avez eu connaissance par un hasard heureux de la mauvaise traduction de mon autobiographie. Depuis, je m'étais entendu avec Rieder pour que le traducteur fût changé, et il était convenu qu'il m'enverrait trois chapitres de la nouvelle traduction afin que j'en puisse juger la valeur. Malgré sa promesse formelle, Rieder ne me les a pas envoyés. Je lui ai déclaré par deux fois que je tenais pour absolument exclue la parution de mon livre avant que j'aie pu m'assurer de la valeur de la traduction. Mais il est bien possible que Rieder veuille publier le livre tel quel, peut-être même dans la première traduction. S'il le faisait, cela signifierait la rupture et un procès.

2 . Un autre conflit, moins important, a surgi à propos de l'autobiographie. Rieder, à l'encontre de la proposition, a choisi comme sous-titre : Mémoires, au lieu de : Essai biographique, prétextant qu'autobiographie n'est pas un mot français. Je n'accepte nullement le sous-titre : Mémoires, qui, avec le titre : Un demi-siècle, signifierait que je raconte toutes les choses possibles sur le demi-siècle et non pas sur ma vie, ce qui serait induire le lecteur en erreur.

3 . La question la plus importante est celle de mon livre sur l'Internationale communiste. Malgré mon insistance à le lui rappeler depuis des mois et des mois, il ne donne pas le texte à traduire et ne me dit rien de précis quant à la date de parution de ce livre auquel j'attache la plus grande importance. J'entends en contrôler moi-même la traduction et y faire des annotations, que ce retard rend doublement nécessaires.

4 . Je veux recevoir des communications précises sur les traités de Rieder avec des maisons d'édition étrangères concernant la publication de mes ouvrages.

5 . Mon traité avec Rieder est fait entre Mme Magdeleine Marx à qui j'avais délégué mes pouvoirs, et lui-même. Ne voulant pas abuser davantage des services dévoués de Mme M. Marx, j'ai écrit à Rieder en l'invitant à refaire le traité directement entre lui et moi.

Comme il était déjà convenu entre Rieder et moi pour un nouveau traité, mon livre sur l'Armée rouge doit en être exclu, étant donné que l'autobiographie comporte deux volumes. Le traité ne doit donc concerner que trois livres : La Révolution défigurée, l'autobiographie et l'Internationale communiste.

Je vous prie de faire l'intervention nécessaire pour régler ces diverses questions.

Cher Camarade Gérard,

Je vous envoie ci-joint une lettre "officielle" au sujet de mes relations - d'ailleurs malheureuses - avec Rieder. J'espère que vous me sauverez de cette impasse. Pour vous dire toute ma pensée, je crois que Rieder ou bien est acculé à la faillite ou bien me vole tout simplement, sans même avoir cette excuse.

Je vous serais très reconnaissant d'intervenir, c'est devenu tout à fait nécessaire et urgent.

Excusez-moi de vous écrire tantôt chez Rosmer, tantôt chez Naville, mais c'est parce que je n'ai pas

votre adresse. Vous seriez bien aimable de me la donner.

Constantinople, le 26 octobre 1929

M. Rieder, éditeur, Paris

Cher monsieur,

Puisque je ne réussis pas à mettre au point les questions auxquelles j'attache la plus grande importance, en premier lieu desquelles mon autobiographie (de sa traduction, etc.), je me vois dans l'obligation de demander à Maître Rosenthal de vouloir bien s'en occuper et de les régler avec vous directement.

Veillez agréer, monsieur, mes salutations empressées,

29 octobre 1929

lettre à la minorité du Leninbund

Chers Camarades,

I . Les décisions de la direction nationale aggravent considérablement la situation et nécessitent de la part de la minorité un travail uni, systématique et résolu.

II . Les résolutions de la direction nationale qui constituent la répétition des articles d'Urbahns, sont une accumulation d'erreurs théoriques et politiques qui témoignent du niveau extrêmement bas du Leninbund. C'est tout à fait compréhensible si l'on considère qu'il n'existe pas d'organe marxiste sérieux. Nous sommes d'autant plus contraints de combler cette lacune. Il faut décupler les efforts pour créer à Berlin un hebdomadaire de l'Opposition véritablement léniniste.

III . Il est possible qu'après les élections communales s'ouvre une nouvelle période de crise dans l'organisation du Leninbund. Il faut l'utiliser pour préparer les bases d'organisation du journal. Il serait souhaitable qu'il commence à paraître au plus tard le 1er janvier.

IV . La minorité est à présent chargée d'une tâche de responsabilité. Cela rend encore plus nécessaire l'organisation correcte du travail sur une base strictement collective avec répartition précise des fonctions et responsabilités.

Je crois que c'est en même temps l'unique moyen pour réduire au minimum les frictions personnelles, malheureusement inévitables dans toute activité. Seul un collectif ferme et conscient de ses responsabilités est en mesure d'éviter que des frictions personnelles ne viennent désorganiser le travail.

V . Conformément à ce qui précède, je mènerai ma correspondance avec le groupe dans son ensemble et n'accorderai de valeur officielle qu'aux lettres émanant du groupe.

Bien entendu, ces dispositions ne peuvent empêcher que certains camarades échangent des lettres d'ordre personnel. En ce qui me concerne, sachez que toute lettre émanant de l'un quelconque des membres de votre groupe me sera une joie.

Je vous souhaite courage et succès dans votre travail.

29 octobre 1929

lettre à J. Cohn

Cher Camarade Joko,

Je regrette vivement que vous ne m'ayez pas écrit il y a quelques mois, comme vous en aviez l'intention [\[1\]](#). Privé de cette information, je ne soupçonnais pas l'existence d'une minorité marxiste au sein de la direction du Leninbund. Comme vous ne vous exprimiez pas de façon indépendante dans la presse et comme c'est le camarade Landau qui avait publié dans Die Fahne des Kommunismus l'article sur le conflit soviéto-chinois, il était naturel que je m'adresse à lui en lui demandant de voir sur place ce qu'il en était et de prendre contact avec les éléments marxistes du Leninbund.

Il est évident que le travail de la minorité du Leninbund ne peut être dirigé que collectivement.

Indépendamment de la composition de la direction de la minorité (que le camarade Landau reste à Berlin ou non, que le camarade Neumann parte pour Paris ou reste travailler à Berlin, etc.), le travail ne pourra être mené à bien avec un minimum de frictions que s'il est bâti sur la base d'une véritable organisation, avec des décisions collectives, une correspondance collective avec toutes les autres organisations de l'Opposition, y compris avec Constantinople. Cela n'exclut évidemment pas le droit laissé à chaque militant de correspondre avec qui il l'estime nécessaire, mais le travail doit reposer uniquement sur une correspondance collective.

Je pense que vous n'avez en aucun cas le droit de vous retirer de la participation au travail de direction, à égalité de droits avec les autres membres du groupe. C'est également en ce sens que je me suis adressé au camarade Neumann. Seule une organisation du travail correcte, c'est-à-dire collective, permettra de régler les conflits psychologiques individuels, les erreurs, etc. C'est dans ce sens que j'écris aujourd'hui au groupe dans sa totalité.

Merci beaucoup pour le matériel que vous m'avez envoyé. Les décisions du comité national auxquelles je n'ai pu jusqu'à présent accorder qu'un coup d'oeil rapide, aggravent considérablement la situation de fait et nécessitent de notre part la plus grande énergie en vue de fonder un hebdomadaire. C'est également l'un des thèmes de la lettre que j'écris aujourd'hui au groupe.

Note

[\[1\]](#) Dans sa lettre, J. Cohn expliquait à Trotsky qu'il avait eu l'intention de l'informer sur l'apparition d'une minorité dans le Leninbund, mais ne l'avait pas fait, et se plaignait des responsabilités confiées par Trotsky à Landau.

29 octobre 1929

Lettre à P. Naville

Cher camarade Naville,

Je vous prie de communiquer cette lettre aux autres camarades. J'en envoie la copie à Rosmer.

Oui, je crois qu'en France l'opposition, malgré son état embryonnaire, s'est éloignée du parti, même de l'idée de parti, plus que dans tous les autres pays. On le voit par ceux des représentants les plus caractéristiques de l'opposition pour la période écoulée : Monatte, et Souvarine. Quoique d'origine politique tout à fait différente, ils en sont arrivés tous deux à nier le parti. Ajoutez-y Lorient, un cas non moins symbolique. Les camarades qui n'avaient pas pris une position aussi nette, se contentaient pour la plupart de traiter le parti comme un cadavre et de jouer ce rôle que l'on appelle à Vienne " kiebitz " (c'est celui qui ne s'engage jamais à jouer aux échecs mais qui observe toujours les joueurs avec une moue dédaigneuse et chuchote à ses voisins des commentaires critiques). Si vous voulez que je personnifie aussi cette image, Paz est le Kiebitz le plus complet. Mais cet esprit de " kiebitzisme " existe aussi dans d'autres groupements.

Nous nous sommes déjà entretenus, autant qu'il me souvient, de l'action du 1^{er} Août. Plus sévère était notre critique avant, pendant et après l'action, d'autant plus était obligatoire notre participation à l'action. La critique oppositionnelle qui porterait le plus, ce serait la critique d'un camarade de l'opposition incarcéré à la Santé à cause de sa participation au 1^{er} Août.

L'opposition néglige un peu trop les représailles contre le parti communiste. On se déclare de temps en temps " contre " elles. Mais vraiment ça ressemble par trop aux " protestations " des social-démocrates, qui se désolidarisent - en paroles - parfois des actes de la justice capitaliste. Cela ne suffit pas. Au contraire, ça ne fait que souligner l'insuffisance de l'attitude de l'opposition envers les représailles qui sont un fait politique d'une importance incommensurable. Elles créent des liens indestructibles entre le parti et la classe ouvrière, c'est un capital moral pour l'avenir. Naturellement, les représailles ne doivent pas nous empêcher d'exprimer nos critiques contre la politique fautive, mais elles (les critiques) ne peuvent être efficaces qu'à condition que nous nous montrions nous-mêmes dignes des représailles.

Après l'inculpation de complot, il y a maintenant celle d'espionnage. L'importance de ce fait ne peut être surestimée. On s'occupe vraiment un peu trop d'Istrati au détriment de cette question autrement importante. Voulez-vous connaître ma pensée ? Les représentants de l'opposition (La Vérité) devraient adresser au procureur de la République une déclaration non seulement de solidarité platonique, mais de " complicité " dans les idées et les actes que la justice capitaliste représente trahitusement comme un attentat à la sûreté intérieure et extérieure de l'Etat, c'est-à-dire dans la préparation de la révolution prolétarienne, dans la lutte contre l'impérialisme et la guerre, et pour la défense de l'URSS. Dans cette déclaration on pourrait mentionner entre parenthèses que cette " complicité " existe malgré les différences de tactique, dans lesquelles d'ailleurs le procureur de la République n'a rien à voir. Une déclaration pareille - courte et énergique - devrait être non seulement publiée dans nos éditions, mais éditée en tracts et diffusée (distribuée, envoyée, collée) à cinquante ou cent mille exemplaires. Je vous dis : une action pareille changerait d'un coup les relations entre nous et la masse communiste et sympathisante et nous donnerait une tout autre autorité pour critiquer, dénoncer, stigmatiser les fautes et les crimes de la bureaucratie centrisme. Voilà comment j'envisage les choses quand je dis qu'il faut se rapprocher du parti.

Ce n'est qu'un exemple parmi des centaines que l'on pourrait donner peut-être moins significatifs, mais non moins efficaces. Ainsi, qu'a fait l'opposition dans l'élection du douzième arrondissement ? Les 4 200 voix, c'est tout de même quelque chose. Il aurait fallu s'en rapprocher en se mêlant à l'action en

faveur de Marty, en gagnant de l'autorité, en nouant des liaisons que vous auriez utilisées pour faire de la propagande pour nos idées et aussi pour La Vérité, etc. On n'avancera jamais par d'autres voies.

Vous dites dans votre lettre que votre groupe a gardé des relations avec des membres du parti, que vous savez ce qui se passe dans le parti. Tant mieux, mais alors pourquoi ça ne se reflète pas dans les colonnes de La Vérité et de la Lutte de Classes ? Une information suffisante de tout ce qui se passe dans le parti aurait une énorme influence éducative et pour notre presse une grande force attractive. On eût forcé par elle les membres du parti à chercher dans les colonnes de La Vérité les nouvelles de la vie du parti. Par cela même, on eût forcé l'Humanité à lever un peu le voile sur ces mystères, et ce serait déjà un beau morceau de démocratie pour l'avant-garde prolétarienne tout entière et un gain solide pour l'influence de l'opposition.

Je reçois maintenant des lettres de camarades de la minorité du Leninbund. Elles contiennent des informations bien précieuses sur la vie intérieure du Leninbund et du PCA. Or ces camarades soulignent le parallélisme et la liaison des procédés dans l'opposition russe, allemande et autre. Et ce n'est pas la question de critérium, dont vous avez à mon avis une crainte un peu exagérée. Non, il s'agit du fait que des prémisses et des méthodes analogues mènent à des conséquences et à des résultats qui ne sont pas identiques, mais analogues. La question du second parti en Allemagne est liée pour Urbahns logiquement avec la question du caractère de l'Etat soviétique : pour combattre l'Internationale qui soutient le gouvernement bourgeois de l'URSS, il faut avoir un parti absolument indépendant et opposé au parti communiste officiel ; donc la liste de candidats parallèle aux élections est naturelle. C'est pourquoi les camarades de la minorité qui voient bien les conséquences néfastes de cette politique, trouvent le plus grand appui pour leur ligne intérieure en Allemagne, dans le fait qu'ils peuvent se déclarer solidaires de l'opposition russe dans l'appréciation de l'URSS. Or, Brandler, qui est pour une politique purement nationale, les accuse d'être des suiveurs de la politique de l'opposition russe. C'est pourquoi je fus un peu étonné par l'affirmation de votre article que ce sont les nécessités intérieures de Staline qui ont déterminé la lutte internationale contre le " spectre " de la droite. Non, la droite n'est pas un spectre, mais une réalité. Le cours centre-droite était un cours international : il a partout abouti à l'impasse. Or le changement provoqué par le dernier zig-zag a une très grande importance, sans donner naturellement la moindre garantie d'une politique conséquente révolutionnaire. Il est presque mathématiquement inévitable que cette nouvelle étape vers la gauche aboutisse dans un délai relativement court à une bifurcation décisive : vers la politique marxiste ou vers la droite (et plus accentuée). Il ne suffit donc pas de prédire le fiasco du cours gauche, il faut savoir passer par cette étape avec les ouvriers sans se confondre avec la direction officielle, mais sans se détacher de la masse dans l'action.

Cela suffit peut-être pour aujourd'hui ? Pour moi, la question la plus importante pour le moment, c'est la question des représailles.

Fraternellement

L. Trotsky

P.S. – Je reçois à l'instant le numéro 7 de La Vérité. Je lis avec plaisir la première colonne consacrée au complot. Cependant je crois que c'est insuffisant et je défends ma proposition.

30 octobre 1929

Lettre à H. Lenorovic

Cher Camarade Lenorovic

J'ai reçu aujourd'hui le n° 7 de La Vérité contenant votre salut et votre correspondance. Je suis très heureux que vous ayez établi un contact direct avec *La Vérité*, et que vous ayez, grâce à votre femme, la possibilité de suivre ce journal.

Les résolutions de la dernière conférence du Leninbund me paraissent désastreuses et témoignent du niveau théorique extrêmement bas du Leninbund. Les staliniens de Russie utilisent très habilement les énormes erreurs politiques d'Urbahns dans leur lutte contre l'Opposition. Nous ne cessons de recevoir des camarades de Russie des plaintes à ce sujet. La différenciation idéologique avec Urbahns et ses partisans est une condition indispensable au développement de l'Opposition.

Etes-vous en relation avec les groupes d'Opposition de Vienne, y compris celui de Frey ? Quelle est votre position envers les différents groupes viennois ?

Vous avez parfaitement raison de dire qu'il faut faire la plus grande clarté sur la question de la Révolution permanente. Sur cette question, j'ai dans mes cartons une brochure entièrement achevée, dirigée contre Radek mais examinant le problème sous tous ses angles. Croyez-vous qu'il pourrait se trouver en Tchécoslovaquie une maison d'édition disposée à faire paraître cette brochure ? J'en serais très heureux et abandonnerai tous les droits d'auteur à votre groupe. Cette brochure représente environ [...] placards d'imprimerie.

J'espère que vous avez déjà reçu la brochure : *La défense de l'URSS et l'Opposition*.

Y a-t-il parmi vous des camarades lisant le russe ? Cela vous donnerait la possibilité de suivre notre *Biulleten*.

Je vous souhaite de réussir dans votre tâche,

30 octobre 1929

lettre à Mayer

Prinkipo, le 30.10.1929

Cher camarade Mayer,

Je crois que sans aucun doute la tentative de constituer actuellement en Autriche un front unique communiste est dicté par toute la situation. L'appel au parti officiel devrait, me semble-t-il, être précédé d'une discussion des questions tactiques par les trois organisations oppositionnelles. Cela constituerait en soi un pas en avant, quelle que soit la réponse du parti officiel à l'offre de front unique.

Je n'ai hélas pas le temps, en ce moment, d'écrire un article sur la théorie du social-fascisme et la tactique syndicale en relation avec la situation en Autriche. Je travaille en ce moment à une brochure consacrée à la théorie de la prétendue " troisième période ". Ce sujet contient en grande partie la réponse aux questions que vous me posez. Mais je traite ces questions surtout en relation avec la situation en France et en Allemagne. Mais je compte fermement que les circonstances me permettront d'aborder dans un proche avenir les problèmes proprement autrichiens, qui émergent maintenant au premier plan.

Avec mon cordial salut.

31 octobre 1929

Lettre à J. Frey

Cher Camarade Frey,

Le camarade Frank sera à Vienne dans quelques jours. Il s'y rend avec l'intention sincère de faire tout son possible pour accélérer l'unification des trois groupes d'opposition et pour faciliter la fondation à Vienne d'un hebdomadaire de l'opposition de gauche, qui est aujourd'hui plus nécessaire que jamais [\[*\]](#). Je vous prie instamment d'aborder cette question en mettant de côté tous les préjugés nés chez vous d'une information insuffisante et en partie fausse.

Frank est assurément animé du désir de collaborer avec vous. Il faut maintenant faire un pas en avant, avec courage et résolution. Armée d'un journal hebdomadaire, l'opposition autrichienne peut, dans la situation actuelle de crise, connaître un développement relativement rapide. Vous pouvez, à ce sujet, compter avec mon soutien total. Je vous adresse une poignée de main et vous souhaite de réussir.

Note

[\[*\]](#) Cette mission dont J. Frank avait été chargé par Trotsky devait échouer complètement.

31 octobre 1929

Lettre à Magdeleine Paz

Chère Camarade [\[*\]](#),

Votre lettre du 23 octobre lève le voile sur l'énigme de mon livre sur l'Internationale. Car Rieder ne répond jamais – au moins d'une manière compréhensible et précise – à des questions que je lui ai maintes fois posées. Dans une de ses lettres, il se plaignait qu'on lui avait imposé – "comme vous le savez" – pour La Révolution défigurée une traduction "à peine acceptable". Je n'ai rien compris et je n'ai pas relevé l'allusion pour ne pas compliquer mes relations avec Rieder, déjà suffisamment embrouillées. Quand, fatigué d'une correspondance sans résultats avec lui, j'essaie d'obtenir de lui quelque renseignement par l'intermédiaire de quelque ami, il répond qu'il l'a transmis "à Magdeleine Marx". Or j'ai compris qu'il use d'un subterfuge pour ne jamais préciser la situation. C'est pourquoi je me suis décidé à lui proposer de transformer le traité en un traité direct entre lui et moi pour l'obliger à me répondre directement à ces questions. Voici ce que je lui ai textuellement écrit :

"Pour ne pas abuser plus longtemps des obligeants services de Mme Magdeleine Marx et en même temps pour préciser nos obligations réciproques – de l'éditeur et de l'auteur – je vous propose de remanier le contrat dans ce sens qu'il serait conclu directement entre vous et moi et qu'il engloberait les trois livres et non les quatre, comme c'est convenu dans des lettres précédentes".

Votre lettre m'apprend maintenant que, malgré sa plainte d'une traduction imposée et à peine acceptable, Rieder s'est à nouveau adressé à vous pour la traduction de mon livre sur le Comintern [\[**\]](#). Cela complique la situation, d'autant plus que, pendant ce temps et vu l'attitude si incompréhensible de Rieder, surtout à propos de mon Autobiographie, je me suis décidé à m'adresser au camarade Gérard en le priant d'essayer de me tirer de cette impasse, d'une manière ou d'une autre.

Je vous ai exposé, chère camarade, toutes ces circonstances ennuyeuses afin que vous puissiez juger vous-même de la façon dont se présente toute la situation aujourd'hui. Quant à moi, je ne pourrai éprouver qu'une reconnaissance chaleureuse pour vos soins envers mon ouvrage sur l'Internationale, car j'y attribue une importance plus grande qu'aux autres. Si vous ne voyez dans les faits ci-devant exposés aucun obstacle pour diriger jusqu'à la fin le sort de mon livre sur le Comintern ! Je ne pourrai que m'incliner devant votre dévouement. Si, au contraire, Rieder vous dégoûte comme il m'a dégoûté depuis quelques mois déjà, vous n'aurez qu'à me communiquer votre décision, qui sera la mienne.

P.S. En tout cas, je voudrais, avant que le livre soit donné à l'imprimeur, avoir en mains trois chapitres de la traduction.

Notes

[\[*\]](#) Magdeleine Marx, épouse Paz (1889-1973). écrivain et journaliste, était la compagne de Maurice Paz. Elle avait continué à s'occuper de questions littéraires d'édition après la rupture politique.

[\[**\]](#) Il s'agit de l'I.C. après Lénine.

octobre 1929

Socialisme dans un seul pays et prostration idéologique

"L'époque des guerres et des révolutions" est une dure époque. Elle épuise impitoyablement les hommes – certains physiquement, d'autres moralement. I. N. Smirnov est de ceux-là. Personne ne l'a jamais considéré comme un théoricien. Il n'a jamais été un politique indépendant. Mais c'est un révolutionnaire sérieux, d'une trempe morale élevée. Néanmoins il s'est rendu, Les paroles de Lénine viennent involontairement à l'esprit : il faudrait "fusiller" les révolutionnaires qui ont dépassé cinquante ans. Sous la forme de boutade, le contenu est sérieux.

Une autre note dans ce numéro du *Biulleten* montre que le premier projet de la déclaration de Smirnov essayait encore de soutenir que la théorie du socialisme dans un seul pays est antiléniniste. Le texte final affirme que la critique de cette théorie est antiléniniste. Ainsi révisé-t-on les problèmes fondamentaux du marxisme en fonction de l'enregistrement de l'adhésion au parti.

Lorsque des révolutionnaires deviennent indifférents dans la sphère des principes, ils s'avilissent également sur le plan moral. N'est-il pas pareil, en fait, de dire que quelque chose est ou n'est pas ? De citer correctement ou faussement ? Depuis la création du monde, il n'y a sans doute guère eu autant de menteurs que nos centristes. Pourquoi ? Parce que le centrisme est l'építome du manque de principes.

Smirnov et Boguslavskij hélas, devenus des hommes aux cheveux gris, ont rallié l'école de Yaroslavsky !

Ils joignent la falsification à leur adhésion au socialisme national. Inutile de dire qu'ils défendent la théorie du socialisme dans un seul pays par la même citation tirée d'un article posthume de Lénine sur la coopération. Dans le premier chapitre de ma critique du programme de l'I.C., je soumetts cet argument (je me permets de le penser) à une analyse exhaustive. J'ai prouvé – et jusqu'à présent personne n'a réfuté ou tenté de réfuter – que l'article sur la coopération découle entièrement d'un postulat élémentaire du marxisme selon lequel le développement moderne des forces productives exclut la possibilité de construire le socialisme national. Mais je préface la preuve essentielle de cette idée par la considération tout à fait indiscutable qui suit :

"Si cet article, dicté par Lénine pendant sa maladie et publié seulement après sa mort, disait effectivement que l'Etat soviétique possède les conditions matérielles nécessaires et suffisantes (c'est-à-dire tout d'abord en ce qui concerne la production) pour construire à lui seul le socialisme intégral on ne pourrait que supposer un lapsus au cours de la dictée ou bien une erreur de déchiffrement du texte sténographié. L'une et l'autre de ces hypothèses seraient plus probables qu'un renoncement de Lénine, en deux lignes quelconques, au marxisme et à tout ce qu'il a enseigné lui-même durant sa vie".

Qu'en disent Smirnov et Boguslavikij ? [\[*\]](#)

" Nous considérons que l'opinion de Léon Davidovitch Trotsky que cette formulation est un "lapsus" dans la dictée ou une "erreur" du sténographe est erronée et anti-léniniste ".

J'aimerais comparer ce que j'ai dit avec la réponse de Smirnov. C'est clairement le sommet du déshonneur ! Pourtant Smirnov est un homme d'honneur. Mais, hélas, il est tombé dans une position déshonorante. Oui, j'ai dit que si un article posthume et inachevé de Lénine contient une phrase qui contredit une position fondamentale du marxisme, alors, bien évidemment, je soupçonnerais un lapsus ou une faute. Mais je dis plus loin :

"Par bonheur, il est inutile de recourir à cette explication. L'article remarquable – bien qu'inachevé – intitulé "De la Coopération" [...] ne dit pas du tout ce qu'avec légèreté lui font dire les révisionnistes de

l'enseignement de Lénine".

Il semblerait que tout soit clair ? Il ne vaut pas la peine de s'attarder plus. Relevons un document de plus de ruine et de prostration idéologique.

On se souviendra qu'une des scènes de Korolenko [\[**\]](#) se termine ainsi : "Hé, c'est ton tour. Le vieux carillonneur a fini de sonner !".

Notes

[\[*\]](#) La déclaration finale de Smirnov, également signée de Boguslavskij avait été publiée dans la Pravda du 27 octobre. Mikhail S. Boguslavskij ouvrier imprimeur avait été décisté avant de rejoindre l'Opposition de gauche.

[\[**\]](#) Vladimir G. Korolenko (1853-1921) était un écrivain d'inspiration populiste.

31 octobre 1929

Lettre à G. Rosenthal

J'apprends par les journaux turcs que Daladier [1] a renoncé parce que les socialistes avaient refusé de participer au ministère. Tant pis pour le visa. Toutefois, j'attendrai toujours des nouvelles, là-dessus, de votre part.

La Vérité s'améliore visiblement. On voit que les articles pour la plupart sont écrits avec attention et soigneusement. Je vous ai déjà écrit quelques impressions dans ma lettre précédente. Pour préciser mes idées sur son contenu, je vous dirai quelques mots cette fois sur la bibliographie.

Les articles d'A.A. [2] sont très bons et très utiles, mais par le choix des livres et la manière de les critiquer, plus appropriés à une revue marxiste qu'à un hebdomadaire politique. On préférerait voir dans les colonnes bibliographiques de *La Vérité* des articles sur *Les Cahiers du bolchevisme*, sur *La Revue marxiste*, sur *L'Humanité* même, et sur d'autres journaux du parti ; naturellement aussi sur toutes les éditions du Komintern, du Profintern, de la C.G.T.U. Je crois que par l'intermédiaire de la presse et autres éditions du parti, on pourrait mettre en lumière les traits essentiels de l'activité tout entière du parti.

Les cahiers pompeux du bolchevisme, avec leur papier de luxe, leurs vignettes originales, etc., avec leurs incorrections, leurs articles brouillons, etc. démontrent la richesse matérielle et la pauvreté idéologique d'une manière éclatante et même écoeurante.

Je crois aussi que l'on devra donner deux ou trois articles sur *L'Humanité* basés sur une étude solide et consciencieuse de celle-ci. Je crois même qu'il faudrait étudier les listes de souscription pour *L'Humanité* en les comparant avec les souscriptions précédentes par villes, régions, etc. C'est un travail minutieux, encombrant, mais il peut donner des résultats d'une importance tout à fait singulière sur les changements de l'influence du parti sur la composition des sympathisants, etc. Sans des études pareilles, (aussi par et sur les syndicats), notre critique restera abstraite et même vide.

Je parlais dans une de mes lettres à Naville de la nécessité de diviser sérieusement le travail entre *La Vérité* et *La Lutte de Classes* en formant une organisation unique. Naville me répond que pour cela il faut une organisation unique, ce qui est entièrement juste. Malheureusement je ne vois pas par le journal lui-même ni par les lettres comment on s'y prend pour aboutir à cette organisation unique composée avant tout d'ouvriers actifs.

Maintenant quelques mots au "maître". Je vous ai envoyé une lettre ennuyeuse sur mes relations avec Rieder. J'ai omis de mentionner que Paz lui a accordé le droit de traduction pour les pays européens, à l'exception de l'Allemagne et de l'Angleterre. Rieder retient, dans ce cas, 40 % des sommes payées à l'auteur. C'est une piraterie. Il est vrai que les éditeurs français pratiquent cette piraterie normalement envers les jeunes écrivains en abusant de leur besoin d'être introduits dans les voies de la franc-maçonnerie internationale des éditeurs. Mais, sans parler de ce que je n'ai aucun besoin de la protection de Rieder devant ses semblables en Hollande ou en Tchécoslovaquie, j'ai reçu un tas de propositions infiniment plus favorables. J'ai transmis il y a quelques jours à Rieder une proposition analogue d'une société anglo-allemande, qui n'émet pas la prétention de retenir plus de 15 % (au lieu des 40 de Rieder). Dans ce cas, je suis lié par le traité et Rieder a le droit formel de transporter ce paragraphe dans le nouveau traité. Mais vous pourrez tout de même essayer de faire une certaine pression sur cette matière problématique qui lui sert de conscience.

Quant à mon livre sur l'Internationale, j'apprends inopinément que toute l'affaire est entre les mains de Magdeleine Paz. Je vous envoie ci-joint sa lettre et ma réponse pour vous mettre au courant. Je ne vous

encombrerais pas de cette question s'il ne s'agissait que d'une question personnelle. D'ailleurs, je vous fais une proposition commerciale : les honoraires dus à un avocat dans un cas pareil, nous les déposerons à moitié dans la caisse de *La Vérité* et dans celle de *La Lutte*.

Avec mes meilleures salutations et mes remerciements anticipés,

Notes

[1] Edouard Daladier (1884-1970), dirigeant de la "gauche" des radicaux et qui était candidat à un gouvernement "de cartel" avec les socialistes, avait laissé entendre qu'il pourrait accorder à Trotsky un visa pour résider en France.

[2] André Ariat (A.A.) était l'un des pseudonymes d'Aimé Patri.